

Forces contaminées

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD

***FORCES
CONTAMINÉES***

Editions "FLEUVE NOIR"

G. J. ARNAUD

FORCES CONTAMINÉES

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS XIII^e

© 1961 « Éditions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris L'U.R.S.S. et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

L'enseigne de première classe, Roberts O'Hara, pénétra dans le poste de pilotage. Penchés sur la table des cartes, le lieutenant-Commander Henderson, chef de la mission océanographique, pacha de l'Evans II et Anton Hume, le géologue, paraissaient plongés dans de profondes réflexions.

— Le flash météo de Panama, Commander. Henderson se redressa. Son visage brun, rayé de rides, resta impassible.

— Ils annoncent une forte houle. Origine Nord-Ouest. Noyau à six ou huit cents milles. Creux de six yards, longueur d'ondes de cent yards environ.

— Vitesse ? demanda Henderson d'une voix sèche.

— Dix-sept yards seconde.

— Vent ?

— Moyen.

Anton Hume, le géologue, hocha sa tête lugubre. C'était pourtant le boute-en-train du bord.

— Je crois que la pêche aux échantillons est finie pour aujourd'hui, dit-il.

— Le plateau nous en a fournis suffisamment. O'Hara, occupez-vous du treuil. Faites rentrer les flotteurs et une fois dégonflés faites-les talquer.

L'enseigne rougit légèrement. La dernière fois il avait oublié et le pacha l'avait foudroyé du regard à longueur de journées. C'était sa première campagne à bord de l'Evans II, et le jeune officier était assez décontenancé par la vie du bord. Rien qui rappelle celle de L'U.S. Navy.

— Prévenez tout le monde du départ.

Ce n'était pas superflu. L'enseigne trouva John Parker, le physicien, penché par-dessus bord, tenant une sorte de moulinet entre ses mains. Quand il lui eut répété deux fois que le navire levait l'ancre, le petit homme chauve se redressa vivement.

— Comment ? Mais les relevés de température sont incomplets et mes graphiques ...

— Dans une heure la situation sera intenable ici. Une forte houle nous arrive du nord-ouest.

Parker soupira et commença la remontée de son bathythermographe. En quelques secondes son moulinet mécanique

enroula les soixante-dix mètres de fil et le précieux appareil apparut. Le physicien le glissa avec soin dans son étui spécial, passa ce dernier en bandoulière. Il examinerait plus tard les données.

Dans le laboratoire, Edgar Brown achevait ses analyses de salinité. C'était lui aussi un travailleur acharné. Il avait plusieurs méthodes à sa disposition et les utilisait toutes. Parker ricana en s'installant dans le coin qui lui était destiné.

— Alors Brown, toujours pas confiance au salinomètre de Jacobsen ?

Le chimiste fourragea dans sa tignasse rousse. C'était un brave type qui encaissait joyeusement toutes les moqueries.

C'est-à-dire ... la chlorinité donne des résultats.

Parker ricana :

— Ouais ... Si vous n'aviez ni tubes ni éprouvettes à manipuler, vous en crèveriez. Mais je vous conseille d'avoir des renseignements précis pour tout à l'heure.

Brown le regarda avec ses yeux un peu flous derrière les verres épais.

— Que voulez-vous dire ?

— Ça va sauter, et le lieutenant-Commander va naviguer aux ultrasons à la tombée de la nuit. Pas la peine d'être sur un navire scientifique et de ne pas se servir des instruments.

Le chimiste hocha la tête. Il choisit une carte millimétrée encore vierge et commença d'y porter ses indications de salinité et de densité.

— Pas trouvé d'échantillons au-dessous de 30 pour mille ? demanda sournoisement le physicien.

La tignasse rousse s'agita sans que son propriétaire se retourne. C'était le dada du chimiste depuis le début de la campagne. Il espérait trouver dans le golfe de Panama des zones de faible salinité. La moyenne mondiale étant de 35 pour mille, il avait frétille de joie en faisant chaque jour des relevées de 32, 31, 30 même du côté des îles de l'Archipel de Las Perlas.

— Vous n'avez pas vu Marscher ?

— Le cuisinier l'a fait appeler. Dans le ventre d'un poisson, il a trouvé des drôles de trucs paraît-il, et notre distingué biologiste a foncé vers la cambuse.

Soudain les tubes d'essai s'entrechoquèrent.

— On vient d'enlever les flotteurs et la houle est déjà formée. On annonce des creux de six yards, dit Anton Hume le géologue qui entra. Je vous conseille de tout ranger si vous ne voulez pas de casse.

Sous son bras il portait ses caissettes d'échantillons. Il les rangea soigneusement dans le placard qui lui était attribué, referma celui-ci à double-tour. Parker haussa ses épaules et sa bouche se fit dédaigneuse.

— Avez-vous mis la main sur les doublons espagnols des galions

engloutis dans le coin, Hume ? Vous enfermez vos pierres comme un trésor.

Hume alluma sa pipe. Il fallait être habitué au physicien pour pouvoir le supporter. L'ambiance du bord était excellente, mais le petit homme chauve s'amusait à jeter des pavés dans la mare. Certains jours il était obligatoire de le moucher impitoyablement si on voulait avoir la paix.

— Vous n'avez pas vu mes tables de Knudsen ? demanda le chimiste avec angoisse.

C'était le type du savant farfelu et distrait, mais il faisait du bon travail. Hume les lui trouva sous une pile d'autres livres de chimie.

Le grondement des diesels s'amplifia brusquement.

— Bigre, le lieutenant-Commander fait donner toute la puissance ! C'est bien d'une forte houle qu'il s'agit, Hume, et non d'un cyclone ?

— N'oubliez pas que Henderson est notre météorologiste. Le meilleur de L'U.S. Navy.

Dans le poste de pilotage, Henderson étudiait ses cartes. Dans quelques heures ils seraient à l'abri de la péninsule d'Azuero, dans le golfe de Pareta.

L'enseigne revint.

— Tout est en place, Commander.

— Bon. Le point, et indiquez-moi dans combien de milles nous entrerons dans la zone d'émission de Bobby 6.

O'Hara disparut, revint cinq minutes plus tard.

— 8°52 latitude N, 79°20 longitude O. En principe, d'ici une demi-heure, nous devrions capter le radiophare Panama 6.

— Nous allons essayer de joindre Puerto Mensabé, dit le lieutenant-Commander. Dès que le radio sera en communication avec Bobby 6, qu'il fasse ses mesures. Les récifs au large de Mensabé sont très perfides. Allez voir Brown pour les rapports de salinité.

— La température ?

— Celle de l'eau du condensateur. Les fonds sont hauts et les variations presque nulles.

L'oscillation de l'Evans II s'accroissait, mais le petit bâtiment en avait vu d'autres. Henderson avait pleinement confiance en lui. S'il avait décidé de le mettre à l'abri, c'était beaucoup plus pour rendre possible les travaux scientifiques que par crainte. La houle risquait de durer plusieurs jours. L'épicentre était éloigné, et la mer ne serait calme qu'à la fin de la semaine. Les savants pourraient mettre au point leurs rapports. Le gros temps ne permettait que des observations météo, et Henderson n'avait pas l'intention de sacrifier à son dada personnel. Enfin le confort à bord du navire océanographique, relatif par calme plat, était inexistant par mauvais temps et les civils y étaient sensibles.

O'Hara pénétra dans le poste de navigation. Il avait l'air préoccupé.

— Commander, l'asdic me paraît détraqué. Les graphiques sont pour le moins curieux. À le croire, les fonds sont en dents de scie ...

Le navigateur regarda les deux officiers, puis reprit son travail.

— Allez me chercher la bande enregistreuse.

Quand l'enseigne fut sorti, Henderson appuya sur une manette de l'intercom.

— Le laboratoire ? Anton Hume, voulez-vous faire un tour jusqu'au poste de navigation, s'il vous plaît ?

Le géologue arriva en même temps que le jeune officier. Henderson étira la longue bande tandis que Hume sifflotait dans son dos.

— Incroyable ! Ce n'est pas du tout le profil de plateau. L'appareil est certainement détraqué.

— Nous entrons dans la zone des hauts-fonds. Entre quatre-vingts et cent cinquante. Tout devrait marcher à merveille. Certainement une lame de quartz en train de flancher.

Hume hocha sa tête sans répondre. O'Hara attendait. Henderson souffla brusquement.

— D'ici quelques milles, les fonds vont encore remonter et des récifs à fleur d'eau apparaîtront.

— Nous pouvons toujours nous servir du magnétostriction de Parker en cas de coups durs.

— O'Hara, nous devons être dans la zone d'émission de Bobby 6, dit précipitamment le lieutenant-Commander. Allez aux nouvelles et revenez vite.

Hume se tenait à la main courante nickelée, car les inclinaisons se faisaient plus fréquentes au centre du navire.

— Qui est Bobby 6 ? Henderson ne se dérida pas.

— On appelle ainsi les radiophares. Le 6 n'est pas très loin et doit nous guider dans les récifs.

Hume bourrait sa pipe à petits coups précis de son pouce. Son visage était encore plus long et plus laid que de coutume. Il gardait les yeux fixés sur Henderson. Quand il eut allumé sa bouffarde, il demanda :

— C'est uniquement un radiophare, Commander ?

— Hélas oui ! Aucun faisceau lumineux ne le signale. Un dispositif spécial se met en marche dès que l'humidité de l'air dépasse une certaine limite, et actionne une sirène de brume. Mais par gros temps, on ne l'entend qu'à une centaine de mètres et évidemment ...

— C'est trop tard ! fit Hume.

— Nous serions en plein récif.

O'Hara entra en coup de vent. Cette fois son visage un peu poupin était livide.

— Commander ... On n'entend toujours pas le radiophare.

Henderson rejeta sa tête bronzée.

— Le point ?

— Nous sommes dans la bonne route. Hume tirait de petits nuages de fumée.

— Quel est le rayon d'émission de Bobby ? demanda-t-il.

— Vingt-cinq milles environ. Il est inutile de le régler au-delà. Il brouillerait d'autres émissions et ne servirait à rien puisque la zone de récifs ne commence qu'à cinq milles de lui.

O'Hara fit un pas en avant.

— L'écran-radar ...

— Envoyez le midship. Qu'il nous prévienne lorsqu'il aura le radiophare dans son faisceau. Qu'il essaye d'établir la distance qui nous en sépare.

O'Hara sortit rapidement.

— Ces radiophares sont alimentés par batteries ?

— Dans le cas de Panama 6 oui. Sinon un câble les relie à la côte. Celui qui nous concerne est éloigné en pleine mer. Normalement, les batteries sont changées tous les mois, mais elles peuvent durer le double et le mécanisme est étudié pour ne pas avoir de panne.

Le géologue, cramponné à la main courante, ne paraissait nullement se troubler des mouvements violents de l'Evans II. Il réfléchissait intensément.

— Les moyens de contrôle ?

Henderson secoua la tête. Ses rides paraissaient plus profondes sous l'éclairage brutal qui tombait du plafond.

— Les bâtiments qui en connaissent l'existence. Parfois un poste d'écoute.

— La sirène d'alarme dépend-elle aussi des batteries ?

— Je crois. Un spiral très fin subit l'influence de l'humidité, et un bilames établit le contact. Le klaxon se déclenche pendant vingt secondes, s'interrompt quatre ou cinq avant de reprendre.

Les dents serrées sur le tuyau usé de sa pipe, Hume frotta son menton contre le col de sa marinière.

— Ni radio ni sirène ... Ce pourrait être grave, Commander ?

— Très grave.

Hume se dirigea vers la porte.

— Je vais faire mettre en route le magnétostriction, mais il faudra utiliser l'intercom pour vous communiquer les indications.

— Attendez. Je vais vous adjoindre O'Hara. Ce sera plus commode pour la transmission des relevés.

Quand l'enseigne revint, les trois hommes du poste devinèrent qu'il apportait du nouveau.

— Miller m'a appelé pour me montrer son écran. D'après ses calculs, nous ne sommes qu'à une dizaine de milles du radiophare. La

transmission radar est excellente et ...

Henderson jura au grand étonnement des autres. Il se départait rarement de son calme. Il sortit, suivi par O'Hara. Le navigateur jeta un bref coup d'œil à Hume mais ne fit aucune observation.

— Dites au Commander que je suis au laboratoire.

Tous les savants s'y trouvaient, à l'exception de Marscher, le biologiste.

— Henderson a complètement oublié l'heure du dîner ! explosa Parker. Il est huit heures un quart.

— Nous risquons de nous passer de ce repas ce soir ... Parker, on a besoin de vos lumières et de votre émetteur d'ultrasons.

— À cette heure ?

— Écoutez tous ...

Rapidement, il brossa un exposé de la situation telle qu'il avait pu s'en rendre compte. Tous l'écoutaient avec stupéfaction. Depuis un mois qu'ils étaient à bord de l'Evans II, rien de tel ne s'était passé.

Quand Hume se tut et s'occupa de rallumer sa pipe, un long silence suivit. Ce fut le rouquin, Brown le chimiste, qui le coupa.

— Voulez-vous dire que nous risquons de nous jeter sur des récifs ?

— Pourquoi ne pas rester au large ?

— Avec le vent, la houle va s'amplifier dans les heures à venir. Il est plus sage de chercher un abri. Puerto-Mensabé est le plus proche. La route difficile, mais praticable même par gros temps.

— À condition que le radiophare et l'asdic fonctionnent, ce qui n'est pas le cas, susurra Parker, le visage luisant de transpiration.

La porte s'ouvrit et, dans une poussière d'embruns, Hugo Marscher, le biologiste, entra. Il portait avec dévotion une assiette contenant des corps blanchâtres.

— Pharamineux ! Des larves cypris de balanes dans la poche stomacale d'une dorade ... congelée. Et deux d'entrées elles me paraissent en vie.

— Vous savez, dit Parker acide, l'hibernation a déjà fait pas mal de progrès et le problème qui nous préoccupe en ce moment risque de minimiser l'intérêt de vos bananes.

— Balanes ! Se rebiffa Marscher, mais pourquoi faites-vous ces gueules-là ?

Tous se tournèrent vers Hume qui donna un digest de son premier récit. Mais le biologiste s'occupait de ses larves cypris, comme s'il allait avoir le temps nécessaire de les examiner.

On frappa à la porte du laboratoire et O'Hara entra, vêtu de son ciré noir. Il ruisselait. De fait, le tangage était de plus en plus rude.

— À votre disposition, monsieur Hume.

— C'est surtout Parker qui aura besoin de vous.

Le petit homme chauve s'occupait dans son coin. Il chargeait

l'appareil d'une bande enregistreuse. Il eut un regard réfrigérant pour l'enseigne.

— Je suppose que votre commandant désire des renseignements sur le relief le plus proche et non la profondeur à la verticale ?

Encore plus acré, il demanda à Brown ses rapports sur la salinité et commença ses calculs dès que les premières indications furent données sur la bande.

O'Hara déclencha l'intercom.

— Commander, à votre disposition.

— Bien. Dites à ces messieurs que le repas est servi, mais que je ne serai pas des leurs. Faites-vous porter un sandwich, O'Hara, car vous êtes là pour un bout de temps.

Seul Hume resta dans le laboratoire. Il fumait sa pipe, l'air absent. Il regardait faire les deux hommes. Parker calculait vite sur son ardoise magique, faisait les rectifications en tenant compte de la salinité et de la température. Il jetait de fréquents coups d'œil au compas gyroscopique monté sur le côté de son appareil. Tout paraissait marcher parfaitement. Les seuls échos enregistrés concernaient la profondeur. Dix minutes passèrent puis Parker poussa un grognement. Il fit ses calculs, les poussa sous le nez de O'Hara.

L'enseigne annonça d'une voix mal assurée.

— Echo par 32° 10, distance quatre milles, angle 12° 15.

Presque tout de suite le tangage devint plus violent. Le lieutenant-Commander avait fait réduire la vitesse.

Brusquement Parker s'affola et son visage perdit sa perpétuelle arrogance.

— Les échos se succèdent. Nous avons une véritable barrière rocheuse devant nous, avec seulement des fonds de quelques yards.

Ce qui se traduisit par une deuxième réduction de vitesse, l'Evans ne gardant qu'une allure minima pour lutter contre la houle qui paraissait s'accroître.

— O'Hara ? appela Henderson.

— Je vous écoute, Commander, haleta le garçon.

— Nous changeons de tactique. Dorénavant je veux des prévisions graphiques. Vous me les apporterez au fur et à mesure qu'elles seront traduites, et nous avancerons au pas au fur et à mesure que le terrain sera déblayé. Le radar nous donne le relief de la côte à moins de trente milles. Nous nous sommes un peu écartés de la route, mais une fois la zone des récifs traversée, nous la reprendrons. Est-ce que Hume se trouve avec vous ?

Le géologue se dressa, comme si Henderson entraînait dans la pièce.

— Je suis là, Commander.

— Pouvez-vous me rejoindre ? J'ai besoin de vous. Emportez quelques-uns des relevés récents.

Son classeur sous le bras, Hume sortit sur la passerelle. Les vagues couvraient le pont par énormes paquets, projetant des masses d'embruns sur la superstructure. Il pénétra dans le poste de navigation, s'ébroua comme un chien.

— Hume, je suis inquiet.

Le visage brun était si buriné que Henderson paraissait avoir dix ans de plus.

— Les rapports de Parker me déconcertent. Il y a en effet des récifs dans le coin, mais pas cette barrière énorme. J'ai l'impression qu'il en a poussé et ...

Hume s'accrocha à la main courante, ouvrit son dossier et le feuilleta.

— Tenez ... C'est avec l'asdic que j'avais obtenu ces clichés.

— Je ne pourrai comparer que lorsque O'Hara m'apportera ceux de Parker.

Il s'approcha de l'intercom.

— O'Hara ? M'entendez-vous ?

Les bruits de la tempête emplissaient la pièce. Henderson dut élever la voix pour rappeler son enseigne.

— O'Hara ? Parker ? J'attends votre premier relevé de prévisions.

Le vent mugissait tout autour du poste de pilotage. Les yeux clairs de Henderson jetaient des étincelles.

— Je ne comprends pas ... L'intercom ne doit plus fonctionner.

Hume se rapprocha du haut-parleur. Il y avait un bruit de fond et un léger crépitement.

— J'entends bien le bruit du rouleau transcripteur ... Je vais aller voir.

Henderson se précipita vers le transmetteur automatique. Comme il appuyait sur le levier avec l'intention de le placer sur Slow, un craquement sinistre troua l'intensité de l'ouragan.

Le bateau s'immobilisa net et toutes les lumières s'éteignirent. Hume se sentit précipité vers l'avant. Il heurta un corps dur, essaya de se relever, mais le plancher avait pris une position incroyable. Il tomba une deuxième fois et perdit connaissance.

Henderson venait d'empaler sa poitrine sur une tige de fer. Quant au navigateur, il avait disparu dans le trou noir où, quelques secondes plus tôt, se trouvaient les vitres du poste et par où entraient des cataractes d'eau.

CHAPITRE II

Le lieutenant Alfonso Delapaz, chef de la police locale de Puerto Mensabé, immobilisa sa voiture sur les quais du port. Il claqua à deux reprises sa portière pour la fermer. La Buick se délabrait de plus en plus dans ce climat éprouvant. Les pêcheurs et les quelques dockers noirs lui lancèrent des regards inquiets, mais le policier paraissait se désintéresser complètement de leur existence.

Lentement il suivit le wharf à moitié pourri, passa devant les embarcations de pêche, devant le yacht d'un blanc immaculé du principal propriétaire foncier du pays, el señor Dominguin. En fait le seul propriétaire de l'endroit, les autres étant tous ses débiteurs. Dominguin possédait les bateaux de pêche, les plantations de café, de coton et de fruits, la conserverie et la distillerie. Seule l'église et le poste de police lui échappaient.

Delapaz s'immobilisa au bout du wharf et sortit un cigare de sa poche. Les yeux sur l'horizon, il l'alluma. Il resta ainsi immobile pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que son œil de rapace distingue le point noir qui venait de Test et grossissait rapidement.

Un message-radio l'avait averti de la visite, et lui avait demandé de se mettre à la disposition du lieutenant de L'U.S. Navy Serge Kovask. Il haussa les épaules. Lieutenant de marine peut-être, mais plus sûrement inspecteur des services secrets. O.N.I. ? C.I.A. ? Il n'en saurait probablement rien.

Soudain il y eut un cri parmi la foule et les badauds du quai. Eux aussi avaient vu le point noir qui grossissait de plus en plus. Une vedette rapide certainement. Il y avait deux cents kilomètres de Panama à Puerto-Mensabé par le golfe.

Delapaz consulta sa montre. Dix heures. Les Américains avaient quitté Panama de bonne heure. Il en déduisait que l'affaire était d'importance.

La vedette vint s'immobiliser dans la petite rade, puis gagna doucement le wharf. Un matelot sauta sur le ponton en bois, fixa l'amarre. Presque sur ses talons un homme de haute taille passa sur le wharf. Ce qui étonna Delapaz, c'est qu'il était en civil, costume clair et chemise ouverte sur un cou bronzé et puissant.

Les cheveux du nouveau-venu étaient presque blancs, décolorés par le grand air et le soleil. Delapaz pensa qu'il avait affaire à un véritable marin.

Il s'approcha, se présenta. Les yeux du lieutenant Kovask étaient si clairs que la pupille y formait un petit point d'une dureté inquiétante. Le policier se sentit mal à l'aise et laissa broyer sa main grasseuse de sueur avec un sourire forcé.

— Le Commodore Chisholm, commandant la base de Panama, vous prie d'accepter ses vifs remerciements pour la célérité avec laquelle vous nous avez prévenus. Vous allez d'ailleurs recevoir une lettre de lui, ainsi qu'une forte prime ...

Le policier eut un geste de dénégation. L'officier américain parlait l'espagnol avec beaucoup de facilité.

— Vous avez repéré l'épave ? demanda Delapaz.

— Dès que nous avons reçu votre message. C'est bien Morillo que se nomme le pêcheur en question ?

— Oui ... Mais si nous allions discuter dans mon bureau ? La chaleur, s'excusa-t-il, et j'ai ma voiture ...

Pendant que la Buick ferrailait parmi les rues sales du bourg, Kovask examinait son hôte. Le véritable type du mêtèque. Cheveux gominés, sous la casquette posée légèrement sur l'oreille, la peau olivâtre et brillante de transpiration, les yeux mi-clos avec la pupille incertaine noyée dans le lait sale de la cornée.

Le poste de police était situé non loin de l'église, au fond d'une allée de palmiers. Ils traversèrent la salle des agents pour atteindre le bureau, de Delapaz. Quatre policiers, mal à l'aise dans leur tenue boutonnée, les regardèrent passer. Pour une telle visite, le lieutenant avait exigé d'eux qu'ils ne prêtent à aucune critique.

— Les gringos nous jugent, avait-il déclaré. Il s'installa derrière un bureau constellé de brûlures de cigares et de ronds poisseux de bière et de liqueur forte.

— Un whisky, señor lieutenant ? Il vient de Panama et j'ai de la glace.

Son verre en main, Kovask attaqua brutalement.

— C'est avant-hier matin que ce pêcheur a découvert l'épave du navire océanographique ?

— Oui señor, en allant relever ses casiers à homards sur la barrière de récifs. Seule l'antenne radar dépassait.

— Cet homme possède une barque à moteur ? Vingt milles, ça fait loin. Je ne savais pas que les pêcheurs s'éloignaient tant de la côte.

Le visage de Delapaz se durcit, comme si l'Américain mettait ses paroles en doute.

— Il a un moteur en effet. Et la conserverie achète très cher les homards. On n'en trouve presque plus dans la bordure côtière.

— Pourrai-je voir cet homme ?

— Non, señor. Il est parti depuis ce matin pour Las Tablas, à l'intérieur de la péninsule. Avec sa femme. J'ai voulu le prévenir de

vosre arrivée, sachant que vous auriez des questions à lui poser, mais il s'est embarqué dans un camion de la conserverie à l'aube.

Kovask sortit ses cigarettes, mais le policier s'en tint à ses cigares.

— Quand rentrera-t-il ?

— Je l'ignore ... Il ne faut pas être très pressé avec les gens de mon pays ... Peut-être demain, peut-être dans une semaine.

L'Américain tira sur sa cigarette.

— Il a donc péché beaucoup de homards pour s'octroyer quelques jours de vacances.

— Certainement señor, fit prudemment Delapaz. Est-ce que l'épave pourra être renflouée ?

— Oui ... Les navires-ateliers s'en occupent et espèrent ramener l'Evans II à Panama à la fin de la semaine.

Delapaz prit un air affligé.

— Terrible, señor ! Dix-huit morts ... Aucun survivant ... C'est ce que disait la radio ce matin.

Mais il ne continua pas sur ce ton. L'officier de la Navy n'était pas là pour recevoir des condoléances et le montrait. Il se leva et brancha le ventilateur. L'air chaud brassé défit l'ordonnance méticuleuse de sa coiffure.

L'Américain s'était levé.

— Pourrai-je loger à terre ? Nous resterons certainement plusieurs jours. Ne vous inquiétez pas, l'équipage sera consigné à bord de la vedette si vous le désirez.

Delapaz paraissait maussade. Il finit par secouer la tête.

— Les matelots peuvent descendre à terre. Les commerçants ne me pardonneraient pas d'avoir laissé échapper cette aubaine. Je vous conseille le grand hôtel du Pacifique, ajouta-t-il avec un peu d'ironie. Voulez-vous que je téléphone ? Il y a très peu de chambres avec ventilateur. Vous resteriez quelques jours ?

— Jusqu'à la fin de la semaine, puisque c'est le délai nécessaire pour renflouer l'Evans II.

Delapaz décrocha son téléphone et retint la chambre du señor Kovask.

— Où habite ce pêcheur, Morillo ?

— Dans le quartier du port, les huttes en adobes aux toits en tôle ondulée.

Le policier examinait le bout de son cigare.

— Vous tenez vraiment à le rencontrer ?

— C'est le premier qui a découvert l'épave. Peut-être pourra-t-il nous apporter quelques précisions complémentaires.

Delapaz le reconduisit au wharf.

— Quand vous en aurez l'occasion, passez boire un verre au commissariat.

— Entendu, dit Kovask. Puis il sauta sur le pont de la vedette, disparut dans l'habitacle.

Une demi-heure plus tard, ils rejoignaient les deux navires-ateliers occupés à renflouer l'épave. L'un se nommait le Boston, l'autre, l'Adrian.

À bord du Boston l'attendait le Commander Walsch qui dirigeait les opérations.

— Comment va, Kovask ? Vous avez ramené un peu d'air du pays ?

Quarante-huit heures plus tôt, Kovask se trouvait encore à New-York.

— J'ai tressailli quand j'ai appris que c'était vous le distingué inspecteur de L'O.N.I. que le grand état-major nous expédiait.

Ils se connaissaient depuis de nombreuses années. Kovask avait été enseigne de deuxième classe sous ses ordres.

— Du nouveau ?

— Venez prendre un verre. Dans ma cabine. Il n'y a pas d'alcool au bar.

C'était Walsch ! Depuis dix ans il aurait pu être Commodore, peut-être même rear-Admiral. Seulement, il buvait un peu trop, et on le savait un peu trop. Mais dans le fond, un officier de valeur et un technicien qualifié pour ce genre d'histoire.

— Vodka et vermouth dry hein ?

Il dosa fortement les deux, tendit un grand verre à son ami. Il but la moitié du sien, soupira de contentement.

— Bon ! Vous êtes assis, ne lâchez pas votre verre ! Il manque deux corps.

Kovask posa son verre, alluma une cigarette.

— Lesquels ?

— Le toubib essaye de les identifier, mais ce n'est pas commode. En fait, nous ne le saurons que dans la soirée ou demain.

— Les hommes-grenouilles ont tout visité ?

— Oui. Kovask. Ils ne sont pas dissimulés quelque-part.

— Rien n'a été touché ?

Walsch termina son verre et attira les bouteilles à lui.

— À l'exception des cadavres, tout est en place. Les experts auront suffisamment de boulot sans chercher à compliquer leur tâche.

— Votre opinion ?

— Incompréhensible ! Le journal de bord est sous scellés. Henderson l'avait glissé dans son étui paraffiné. Si vous voulez voir, j'appelle le commissaire de bord et nous vous demanderons une décharge.

Kovask vida son verre.

— Ils ont heurté le récif ?

— En plein ! À croire que rien ne fonctionnait à bord de ce navire

océanographique.

Un tout petit peu de mépris relevait ses paroles. Mais sans aucune méchanceté.

— Quatre jours, soupira Kovask, ce sera long. Je serai peut-être obligé d'aller faire un tour dans le fond.

— Dépêchez-vous si vous le décidez. Nous allons commencer le pompage dès demain. L'éventration est en partie colmatée.

— Vous n'allégez pas ?

— Si, la cale et le dernier pont. Mais nous récupérons tout soigneusement.

Kovask refusa d'un geste une ration de vermouth-vodka.

— Ce qui m'intéresse, c'est la passerelle et le laboratoire. Avez-vous un officier navigateur capable de repérer ce qui peut clocher dans les appareils sans tout démonter ?

— Je crois. Palacin à bord de l'Adrian. On dit que c'est un as.

— Capable de plonger avec moi ?

— Ça, c'est une autre histoire, mais je peux téléphoner.

— Nous pourrions plonger avant le repas pour repérer déjà les endroits précis qui m'intéressent.

Walsch vida son deuxième verre avant d'entrer en communication avec l'Adrian. Palacin fut d'accord pour plonger immédiatement.

— Vous êtes mon invité, dit le Commander. Les hommes ont pêché une tortue sur les récifs, et vous m'en direz des nouvelles.

Un lieutenant le conduisit au magasin et il enfila la combinaison caoutchoutée. Le chef des hommes grenouilles l'accompagnait dans la descente. Palacin était là, un petit homme nerveux au sourire moqueur.

— Je voudrais que nous examinions ensemble plusieurs instruments. Le radar, l'asdic principalement.

— En quelques minutes, ce ne sera pas facile. Il faudrait tout démonter pour avoir une certitude.

— Tant pis. Essayons.

Le chef des hommes grenouilles s'approcha :

— Pour atteindre la passerelle, il faut descendre de sept brasses environ.

Il paraissait inquiet et Kovask lui tapa sur l'épaule.

— Ne vous bilez pas mon vieux ! ... J'ai fait un stage dans les commandos, et c'est une profondeur que je puis supporter facilement.

L'un après l'autre ils se laissèrent glisser au bas de l'échelle, s'engloutirent. Le chef des hommes grenouilles, Jones, portait une puissante torche électrique. Kovask éprouva une certaine émotion quand il plana au-dessus de l'Evans II. Le navire avait heurté un récif à l'avant. En coulant il avait glissé tout le long. Son pont avait une inclinaison de quarante-cinq degrés environ.

Une énorme cloche à plongeur était collée à l'avant, et quelques hommes grenouilles s'agitaient dans les glauques profondeurs.

Pour pénétrer dans le poste de pilotage, on avait ôté une porte de ses gonds. Ils y accédèrent facilement et Palacin se dirigea d'abord vers la chambre de veille-radar. Il n'y resta que quelques minutes, rejoignit ses deux compagnons en secouant la tête.

Puis il s'approcha de l'asdic et l'ausculta soigneusement. Il finit par soulever les épaules en signe d'impuissance. Évidemment, sans démontage, il ne pouvait établir si l'engin avait été endommagé ou non. Dans la pièce de commandement, ils vérifièrent chaque appareil. C'est en se baissant sous une table que Serge Kovask discerna une tache blanchâtre. Il la prit avec précaution. C'était une feuille de papier saturée d'eau, mais sans la moindre trace d'écriture.

La chance voulut que Jones éclairât la pièce devant lui et, par transparence, il discerna quelques lignes brisées. Il fit signe à l'homme de s'approcher et tira Palacin vers lui. Du doigt, il lui désigna le graphique qui apparaissait en filigrane.

Derrière son masque, le petit officier ouvrait des yeux ronds. Il paraissait même très surexcité. Kovask se baissa, ramassa deux débris de verre et plaça la feuille entre. Il la confia à Jones, entraîna son compagnon vers le laboratoire.

Tout de suite Palacin remarqua le magnétostriktion, parut tomber en arrêt. Visiblement l'appareil était en ordre de marche. Dans le choc, son rouleau transcritteur s'était déboîté et la longue bande de papier flottait dans la pièce comme pour une décoration funèbre. Ils essayèrent de le récupérer, mais le papier était de moins bonne qualité et se désagrégeait entre leurs doigts.

Jones ramassa une ardoise magique. Le mica avait protégé les chiffres disposés à la hâte par le dernier opérateur. Puis il indiqua les bouteilles d'air comprimé, fit comprendre qu'il était prudent de remonter.

Une demi-heure plus tard, les trois hommes étaient réunis chez le Commander Walsch. Leurs trouvailles, le papier de l'asdic disposé entre les deux plaques de verre et l'ardoise magique, étaient sur une table.

Palacin examinait cette dernière avec obstination. Walsch alluma une forte lampe et, en appuyant la feuille contre le morceau de vitre, Kovask put reconstituer au crayon les lignes brisées du diagramme.

— De la folie ! grogna le Commander. Jamais vu un fond pareil ! C'est de l'anticipation ou quoi ?

— Pourtant l'asdic travaillait en profondeur n'est-ce pas, Palacin ?

L'officier approuva silencieusement.

— Alors ? C'est comme s'il avait envoyé des échos sur une côte particulièrement rocheuse et encore ...

Jones restait silencieux. Pourtant, quand Kovask se tut, il avançait doucement.

— Curieux qu'ils se soient aussi servi du magnétostriktion. Cela prouverait que l'asdic était en panne.

— Le radar, lui, m'a paru correct, dit Palacin. Mais je ne comprends pas bien ces calculs. Les distances données par les échos sont terriblement longues par moments. Trois milles, quatre milles. Rien de dangereux là-dedans, même modifiées par les indices de salinité et de température.

Walsch servait à boire et veillait à ce que les verres soient remplis.

— L'asdic est composé de lamelles de quartz n'est-ce pas, Palacin ? Si une sur deux claqué, ne pourrions-nous pas obtenir ce truc-là ?

Palacin grogna que c'était possible, mais se demandait par quel processus de court-circuit et de contacts.

— Si la pointe du stylet n'avait pas marqué profondément dans le papier, nous n'aurions jamais eu ce document en main dit l'agent de L'O.N.I.. L'encre s'est diluée évidemment.

On frappa à la porte, et Walsch cria d'entrer. Un matelot lui tendit un message cacheté.

— Base de Panama. Quoi de cassé encore ? Ses yeux s'arrondirent.

— Écoutez ça.

Il reprit son souffle tandis que les trois autres attendaient avec impatience.

— Dans la nuit du 8 au 9 janvier, le radiophare U.S. Pan 6 a été en panne pendant plusieurs heures, et certainement entre six heures et minuit. Et vous savez comment ils l'ont su ? Un navire en route vers Frisco qui vient tout juste de le signaler. Un cargo panaméen d'ailleurs, dont le capitaine a enfin réalisé qu'au retour il aurait certainement besoin de ce boby-là. Il se trouve à une dizaine de milles d'ici. Et je peux vous garantir qu'il marche, car il fait des interférences pour nos réceptions.

Soudain il rougit et se tourna vers Kovask.

— Désolé mon vieux ! Je n'avais pas vu que le message vous était adressé.

Kovask l'excusa d'un sourire, mais il rageait dans le fond. Il ne faisait jamais confiance à personne au cours d'une enquête. Il regarda Jones et Palacin.

— Je compte sur vous pour ne pas parler de ce détail ni de ceux que nous avons découverts par le fond.

Ils inclinèrent la tête tandis que le Commander, de plus en plus embarrassé, lapait un dernier verre.

— Êtes-vous d'accord pour une nouvelle plongée au milieu de l'après-midi ?

Pour se réconcilier avec le bonhomme il ajouta :

— Quand nous aurons digéré cette fameuse tortue que nous promet le Commander.

Mais Walsch gardait l'œil éteint. Peut-être comprenait-il qu'il n'était plus qu'une vieille ganache n'ayant pas tenu les promesses de sa jeunesse.

Kovask examina le message et nota le nom du bateau panaméen. Le Santa Flora.

CHAPITRE III

Immédiatement après le repas, Kovask signa une décharge au commissaire de bord et s'enferma dans la cabine du Commander, avec le journal de bord du lieutenant-Commander Henderson. La journée du 8 janvier comportait quelques indications sans importance, mais l'attention du lieutenant se fit plus vive au bas de la page.

À six heures, il recevait un flash météo de Panama l'informant qu'une forte houle venait de se former et se dirigeait vers l'Evans II. Elle devait l'atteindre une heure plus tard. Le navire était en route vers Puerto-Mensabé. Henderson ne cachait pas que la zone était dangereuse et hérissée de récifs, mais il avait confiance en ses appareils de bord et écrivait qu'ils allaient entrer dans quelques minutes dans la zone d'émission de U.S. PAN 6.

Un peu plus tard, l'enseigne de première classe O'Hara lui apprend que l'asdic lui paraît fonctionner anormalement. En lisant cela, Kovask hochait la tête. Leur trouvaille sous-marine se confirmait.

À sept heures, Henderson ne cache pas son anxiété en écrivant que le radiophare est muet. Il est pourtant certain d'être à proximité. À l'aide de son magnétostriction, le physicien Parker aidé de O'Hara va faire des relevés préventifs de la route. Le vent est assez violent, et la houle devient de plus en plus forte avec des trains d'ondes très violents.

À sept heures trente, le radiophare apparaît sur l'écran de radar. À moins de dix milles. Donc aucun doute, PAN 6 est dérégulé. La côte est à trente milles environ.

C'était tout.

Kovask jeta un coup d'œil à Walsch qui se confectionnait un whisky-soda bien tassé.

— À combien sommes-nous de la côte ? Le Commander répondit sur-le-champ.

— Vingt et un mille très exactement. Quelle erreur grossière pour un homme tel qu'Henderson ! Kovask claqua le livre de bord et se leva. Le Commander le suivit de ses yeux embués.

— Quelque chose ne va pas ?

— Rien n'allait à bord de ce fichu navire ! L'asdic donnait des relevés fantastiques, l'appareil de Parker divaguait. Quant au radar, il vaut mieux ne pas en parler. Henderson se croyait à dix milles du phare et à trente milles de la côte. Les récifs l'inquiétaient, mais il n'y

avait pas danger immédiat. Et brutalement ...

Brusquement il prit un verre, y versa un doigt de whisky et l'avalala. Walsch hocha la tête.

— Laissez cela à la vieille ganache que je suis et...

— Si nous pouvions savoir les noms des deux hommes disparus et leur position au moment du drame. Je vais voir le médecin.

Une morgue avait été aménagée dans une des salles frigorifiques, et on conseilla à Kovask de s'habiller chaudement pour y pénétrer.

Le médecin-chef Storney s'y trouvait avec deux infirmiers. Il avait une quarantaine d'années, et le froid de la morgue pétrifiait son visage. Les corps des malheureuses victimes étaient disposés un peu au hasard. Mais les savants étaient à part, sur une table. Le cadavre d'Henderson et son enseigne également.

— O'Hara a été découvert dans le laboratoire en compagnie d'un inconnu. Ici.

Il désignait un corps recouvert d'un drap. Kovask se souvint d'un détail du journal de bord.

— Ce doit être Parker.

Storney fouilla dans son classeur, prit plusieurs papiers au nom de Parker. Il releva le drap. Le visage du savant était écrasé.

— Les autres sont Hume, qui se trouvait avec le lieutenant-Commander Henderson, Hugo Marscher qui lui, a été découvert dans la salle à manger. Manquent le chimiste Edgar Brown, un rouquin d'après le signalement, un premier-maître du nom de Sigmond. Il faut croire qu'ils étaient sur le pont à ce moment-là, et que au moment du drame ils ont été emportés par une forte vague.

Le médecin était sceptique :

— On ne les retrouvera peut-être jamais. À moins que la mer ne les rejette à la côte. Il y a beaucoup de crabes dans le golfe, sans parler des requins ...

Kovask le remercia et quitta la morgue. Sur le pont, il eut l'impression de plonger dans un bain étouffant. Il se débarrassa de la tunique qu'on lui avait prêtée et partit à la recherche de Walsch qui surveillait les essais d'étanchéité.

— Pas beau hein ? grogna le Commander.

— Vous avez récupéré les papiers du bateau, le rôle de l'équipage notamment ?

— Dans le coffre du commissaire de bord. Il vous les remettra contre une décharge.

— Dans le fond, j'ai réfléchi. Je vais lui rendre le journal de bord et je consulterai le rôle dans son bureau.

Gregory Sigmond était âgé de trente-cinq ans, marié et père d'une fille. Sa femme habitait San-Diego. C'était à côté de ce port que se trouvait La Jolla, le laboratoire océanographique du Pacifique. Le

premier maître avait fait quatre campagnes océanographiques, dont deux à bord de l'Evans II. Il avait fait la guerre de Corée, mais on ne spécifiait pas dans quel corps.

Avec l'accord de Walsch, Kovask expédia une demande de renseignements à San-Diego, via Panama. Il demandait une réponse urgente. Il rédigea un deuxième message à destination du F.B.I. de Los Angeles, concernant Edgar Brown. Le chimiste était célibataire. Une enquête « white » prendrait certainement plusieurs jours, mais pour Sigmond il avait limité les questions.

Une heure plus tard, il était à nouveau sous sept brasses d'eau en compagnie de Palacin et de Jones. Ce dernier lui indiquait les endroits où avaient été trouvés les corps. Kovask regrettait que des photographies n'aient pas été prises. Jusqu'à la première visite de l'épave, on avait cru à un simple naufrage. Seuls les premiers points mystérieux de l'enquête avaient donné l'alerte. Les corps étaient déjà dans le frigidaire de Boston.

La minuscule salle à manger était difficile d'accès, et des chaises et des tables encombraient l'entrée. On y avait découvert plusieurs corps, dont celui de Marscher le biologiste. Kovask cherchait des traces de Brown, ce qui n'était pas simple.

Dans une des cabines, il découvrit une cantine portant son nom gravé au fer rouge. Avec l'aide des deux autres, il la hissa sur le pont.

Un filet descendit quelques minutes plus tard, et l'agent du service de renseignement de la marine interrompit ses recherches.

Une fois changé, il ouvrit la cantine en présence du commissaire de bord et du Commander, maudissant les règlements qui exigeaient la présence de témoins. S'il découvrait quelque chose d'important, il ne serait plus seul à partager le secret.

Le contenu de la caisse en bois, doublée d'une feuille d'aluminium, avait souffert. Elle était pleine de dossiers. Il les sortit avec soin et soudain tressaillit. L'un d'eux n'était autre que le rapport du chimiste sur ses travaux depuis que la campagne avait commencé.

L'ensemble de feuilles, de graphiques et de résultats d'analyses dégouttait d'eau. Mais le papier utilisé n'avait pas eu le temps de s'imprégner. L'écriture était encore nette, et il suffirait de le faire sécher avec certaines précautions pour pouvoir le consulter.

La réponse de San-Diego arriva directement au Boston sans passer par Panama. Elle était codée et Kovask s'isola pour la mettre en clair.

Quand le Commander le revit, il lui sembla que le visage du lieutenant vibrait d'excitation.

— À quelle distance sommes-nous de Bobby 6 ?

— Deux milles maximum. Vous pouvez distinguer à la jumelle le rocher sur lequel il est élevé.

Kovask alluma une cigarette et jeta l'allumette à l'eau. À tribord, les

palans et les treuils s'activaient mais cette partie du pont était tranquille. Dans l'air dense de chaleur, on croyait distinguer la ligne de la côte.

Soudain Serge Kovask planta là le Commander et monta vers la passerelle, redescendit de l'autre côté, se pencha par-dessus bord. Cinq minutes plus tard il rejoignait Walsch, stupéfait encore de son départ.

— Regardez ce calme plat, de ce côté la mer est d'huile. De l'autre il y a des creux d'un yard.

— Les récifs, dit le Commander en scrutant le visage de son compagnon.

— C'est-à-dire qu'une fois de l'autre côté des récifs, l'Evans se serait trouvé en eau calme.

Walsch bougonna :

— Calme, c'est beaucoup dire, mais enfin les creux ne devaient pas dépasser deux mètres. Quant à la vitesse de l'onde, elle était certainement réduite.

— N'importe quel bon nageur aurait pu lutter contre les vagues dit Kovask l'esprit préoccupé.

— Oui ... mais pas jusqu'à pouvoir rejoindre la côte.

— La côte ? Non ... Mais autre chose ... Bobby 6 par exemple.

— Bigre, c'était la nuit ! ... Comment se serait-il dirigé ?

— Si ce type-là avait l'habitude de pareils exploits ? Un ancien commando de Corée par exemple. C'était bien autre chose là-bas dans les eaux glacées de la Mer Jaune.

Walsch passa sa main sur son menton épais. Sa barbe poussait rapidement. Kovask entendit le poil crisser sous la main du Commander.

— Dans ce cas, ils avaient des équipements d'homme grenouille.

Kovask sortit un papier de sa poche. C'était la traduction du message de San-Diego. Walsch le lut et hocha lentement la tête. Le garçon reprit le papier et y mit le feu. Il le laissa tomber par-dessus la rambarde.

Walsch gratta sa gorge.

— L'Evans n'emportait pas de plongeurs avec lui. Il ne faisait des recherches qu'avec les instruments de bord.

— Je sais. Mais Sigmond pouvait fort bien posséder un équipement d'homme grenouille. Ce ne sont évidemment que des suppositions.

— Et Brown, le chimiste ? Kovask haussa les épaules.

— C'est un autre problème. Je vais vous quitter pour aller jeter un coup d'œil à Bobby.

— Vous ne reviendrez pas ?

— Ce soir ? Certainement pas. Demandez aux hommes-grenouilles qu'ils recherchent les cantines de ce Sigmond. Si des fois l'eau avait pu les pénétrer, et que l'on trouve des traces de talc à l'intérieur. Mouillé,

le talc forme de petits amas grisâtres.

— Entendu.

La vedette s'éloigna lentement en direction du radiophare. L'endroit était particulièrement dangereux. Kovask regardait la construction se rapprocher dans le double cercle de ses jumelles.

Le radiophare était monté sur quatre pilotis robustes. Un premier cube carré était posé sur les piliers. Un cube plus petit était posé sur le premier et lui-même surmonté par la tour métallique de l'antenne. Le tout avait une hauteur de vingt mètres environ.

Le rocher sur lequel il était construit était recouvert par la mer, mais on avait élevé une rugueuse plate-forme en béton, aux coins brisés.

La vedette, garnie de coussins pneumatiques put s'approcher de l'îlot. Un matelot sauta sur la plateforme incrustée de coquillages, noua l'amarre autour de l'anneau spécial. Kovask le rejoignit. Il avait demandé à être seul sur l'îlot pour éviter toute destruction de traces.

Une échelle de fer s'élevait jusqu'à la base de l'antenne. C'était dans le deuxième cube qu'une porte en fer permettait d'accéder à l'intérieur du radiophare. La pièce où étaient disposés les batteries, le poste-émetteur et l'avertisseur sonore, dont les trompes surgissaient aux quatre coins de la construction. Même une forte houle n'aurait pu dépasser le cube de la base.

Kovask remarqua autour de la serrure de la porte des éraflures dans l'aluminium. On avait forcé la serrure, avec succès certainement, puisque le poste n'avait pas fonctionné pendant six heures.

C'était la première preuve formelle d'un attentat criminel contre l'Evans II. Jusque-là, seules des suppositions nées d'éléments suspects avaient été formulées. Il en chercha d'autres, mais ne trouva pas.

Au pied de l'échelle, plusieurs coquillages étaient écrasés et il s'agenouilla, cherchant avec soin. Il trouva enfin. Un minuscule lambeau de caoutchouc noir. Il pouvait tout aussi bien avoir été arraché à la semelle d'un vérificateur du service d'entretien qu'aux palmes d'un homme grenouille.

Il remonta jusqu'à la porte en aluminium. Pourquoi ces éraflures, alors qu'on avait utilisé une fausse clé ? On avait même refermé la porte avec soin. Le visage grave il revint sur la plate-forme.

Le patron de la vedette attendait ses ordres.

— Puerto-Mensabé dit-il simplement.

Le soleil se couchait et ils dépassèrent de nombreuses barques qui ralliaient le petit port. La Vedette se rangea le long du wharf.

— En principe, à demain matin, dit Kovask en serrant la main du patron. Mais je vous demande d'être toujours sur le qui-vive et prêt à appareiller à n'importe quelle heure.

Il quitta les quais, se dirigea vers le village de pêcheurs. Il n'avait

qu'une petite valise à la main. Il s'arrêta près d'un métis qui ravaudait des filets pour lui demander la maison des Morillo.

L'homme hocha gravement la tête, teta son cigare éteint.

— Vous êtes de la famille ?

— Non. Il faut que je le voie.

Le zambo murmura quelque chose, puis reprit sa navette.

— Vous verrez. Il y a du monde devant la maison. L'enterrement est pour demain.

Kovask sentit qu'il tenait enfin une piste.

— Je ne comprends pas dit-il.

— Ils sont morts tous les deux. Au retour de Las Tablas, le camion a versé dans un ravin. Le chauffeur est mort lui aussi et le camion a brûlé. Le señor Dominguin ne va pas être content d'apprendre ça quand il reviendra des États-Unis.

Machinalement, Serge demanda qui était le señor Dominguin et l'autre le regarda avec stupeur.

— Le señor Dominguin ? Mais ...

Il chercha puis désigna le village des pêcheurs, celui des ouvriers agricoles, la conserverie, la distillerie et le port.

— Le señor Dominguin, c'est ça.

Kovask fit un détour et se fit indiquer le commissariat. Il parcourut un bon mille avant d'arriver à l'allée de palmiers. Par chance, le lieutenant Delapaz se trouvait là.

— Quelle bonne idée señor ! ... Vous prendrez bien quelque chose de frais ?

L'Américain entra presque tout de suite dans le vif du sujet en parlant des Morillo. Le policier se rembrunit.

— Vous savez ? Terrible accident. Le chauffeur a dû être ébloui par le soleil couchant. Il y a deux heures que c'est arrivé, environ à dix kilomètres d'ici.

— Vous n'y êtes pas allé ? L'homme soupira.

— Le camion est au señor Dominguin et il aime bien agir à sa guise. La señora Dominguin s'est rendue sur les lieux avec un de mes agents.

— Le camion est toujours dans le ravin ?

— Je crois, fit l'autre réticent.

— Pourriez-vous m'y conduire ? Delapaz se mordit les lèvres.

— La nuit va tomber dans quelques minutes et le ravin est très profond. Nous n'y verrons pas grand'chose.

— Je peux emprunter de puissantes torches marines au patron de la vedette.

Mais le policier avait encore raidi sa position.

— Je regrette, mais mon temps est pris pour la soirée.

Kovask se leva brusquement. Sa mâchoire s'était contractée, et dans ses yeux pâles les pupilles devenaient inquiétantes.

— Tant pis, je louerai une voiture pour me rendre là-bas. Où puis-je en trouver une ?

Mollement, Delapaz lui indiqua le garagiste local, du côté de son hôtel précisément. Kovask prit congé de lui en s'efforçant d'être affable. Il aurait besoin du policier dans l'avenir.

En moins d'une demi-heure il s'était fait une opinion sur Puerto-Mensabé. Le village et la plus grande partie de la terre appartenaient au señor Dominguin. Les moindres gestes des habitants étaient dictés par la volonté de ne pas déplaire à ce petit potentat.

Le garagiste, un jeune homme nommé Serena, était bouleversé par l'accident qui avait fait trois morts. Il avait bien un véhicule à louer, une Dodge datant de plusieurs années, sa propre voiture. Kovask ne discuta pas et lui versa dix dollars pour une journée.

— Peut-être la garderai-je plus longtemps, dit-il à Serena.

La nuit était totalement tombée. Il alla emprunter divers objets au patron de la vedette, un rouleau de corde et une forte lampe électrique.

Dix minutes plus tard, il roulait sur la piste de Las Tablas.

CHAPITRE IV

La nuit était poisseuse et des milliers d'insectes venaient s'écraser contre le capot et le pare-brise, aveuglés par les phares. Kovask dut s'arrêter pour nettoyer la glace de la bouillie animale qui la recouvrait.

La piste était poussiéreuse, s'enfonçait dans des collines luxuriantes, suivait un ravin qui paraissait profond. Il ralentit encore, cherchant les traces de l'accident. Le sol était plat, sans ornières et nids de poule. Deux véhicules même importants pouvaient se croiser sans risques.

Kovask s'arrêta une fois encore, alla jusqu'à la limite du faisceau de lumière. Il ne trouvait pas. Il roula encore un peu, découvrit enfin une caisse sur le bord de la piste. La banquette en terre était enlevée sur plusieurs mètres. Il braqua convenablement les phares de la Dodge.

Sans raison apparente, le camion avait quitté la piste pour tomber dans le ravin, mais les traces des voitures étaient nombreuses. Il dut marcher un demi-mille pour retrouver celles du camion. Il revint, les éclairant de sa torche.

À quelques mètres du lieu de l'accident, le chauffeur avait freiné. La profondeur de la bande creusée dans la poussière était double de la normale sur une courte distance. Mais le véhicule avait gardé la direction sans déraiper.

Quelqu'un de connu avait fait signe au chauffeur de s'arrêter pour le prendre. L'homme était monté à côté de lui, l'avait assommé. Morillo et sa femme devaient donc se trouver à l'arrière.

Il éclaira le fond du ravin. La pente était raide, mais il pouvait descendre sans l'aide de sa corde. Il lui fallut un bon quart d'heure pour joindre la carcasse du Ford. Le feu avait dévoré tout ce qui était combustible. Mais son opinion fut vite faite. Anormalement, l'incendie avait commencé au réservoir latéral et non au moteur. Certaines pièces de ce dernier étaient intactes et recouvertes de graisse.

Assis sur une pierre, il éteignit sa lampe, alluma une cigarette. Malgré ses constatations, il avait la certitude que le lieutenant Delapaz répugnerait à mener une enquête plus approfondie. Le seul moyen d'obtenir un résultat était d'alerter les services de sécurité du Canal. Tout événement spécial se produisant dans les environs de l'ouvrage, même en dehors de la zone américaine, les intéressait.

L'opinion de Kovask était qu'on n'en voulait pas au canal, mais qu'on avait souhaité la disparition de l'Évans II. Le navire

océanographique était-il dangereux lui-même ? Ou bien un des membres de la mission scientifique ?

La police panaméenne, comme toujours, mettrait beaucoup de mauvaise volonté à enquêter sur la mort d'un couple de pêcheurs et d'un chauffeur de camion. Des jours passeraient sans espoir d'apprendre la vérité.

Il tira sur sa cigarette, il lui fallait renoncer provisoirement à éclaircir la mort de Morillo. Ce n'était déjà pas si mal d'avoir la certitude qu'il avait été assassiné.

Le coup de feu claqua à quelques mètres et la balle fit sauter des éclats de roche derrière lui. Déjà il était à plat-ventre derrière la carcasse du Ford. Il rampa silencieusement vers le fond du ravin, furieux de s'être laissé surprendre, furieux de n'avoir aucune arme pour riposter.

L'inconnu attendait. Il avait tiré du bord de la route et guettait le moindre bruit pour récidiver. Kovask ramassa une pierre, la projeta devant lui. L'autre appuya aussitôt sur la gâchette.

Particulièrement nerveux et malhabile. Un véritable tueur ne serait pas tombé dans le piège. Kovask se roula en boule, immobile.

Le temps passait. Cinq, puis dix minutes. L'homme devait se lasser. Peut-être avait-il une furieuse envie de voir si sa victime était morte. L'agent de L'O.N.I. réfléchissait, les sens en alerte. Deux personnes pouvaient savoir qu'il était venu sur les lieux de l'accident. Delapaz, le policier, et le patron de la vedette. Peu probable que ce dernier, marin depuis plus de vingt ans, ait brusquement décidé de lui tirer dessus. Il ignorait tout de l'enquête. Delapaz, lui, paraissait louche. De plus en plus il acquerrait la certitude que personne ne l'avait suivi, et que son adversaire avait été posté en surveillance par ceux-là même qui avaient liquidé Morillo, sa femme et le chauffeur du Ford.

Un caillou roula dans le fond du ravin, puis un second. Enfin il se décidait.

Kovask attendait le moment. Il pensait que Delapaz serait venu en voiture et qu'il aurait entendu le moteur. Une troisième pierre vint frapper les tôles de la carcasse qui résonnèrent comme un gong.

Il faisait lourd au fond du ravin. Kovask ruisselait de transpiration. Une lueur éclata à dix mètres de lui. L'homme, complètement rassuré, venait d'allumer une lampe et en promenait le rayon dans le cañon. Il jura à voix basse, ne découvrant pas de corps.

La lueur s'éteignit. L'inconnu devait réfléchir. Enfin il redonna de la lumière et sauta non loin de Kovask. Sa silhouette se découpait au-delà des fers tordus de la carcasse. Il s'éloignait. Kovask se détendit lentement, se redressa ; Il parut glisser vers l'inconnu. Son doigt frôlait l'interrupteur de sa puissante torche. Si l'autre se retournait, il ne pourrait qu'essayer de l'éblouir et de le frapper en même temps.

Ce qui se produisit soudain. Dans le rayon cru de sa lampe, Kovask vit les yeux de l'homme se fermer une seconde. Le colt cracha trois coups avec des flammes bleutées. L'Américain tordait un poignet nerveux entre ses mains. L'inconnu se débattait follement, désespéré.

Ils roulèrent au sol. Kovask le frappait de la main gauche, tournait toujours le poignet. Quand l'arme claqua en tombant sur un rocher, il se servit de la droite. L'homme gémit.

— Señor ...

Kovask chercha la tempe, frappa sèchement. L'homme soupira. Le temps pour l'Américain de chercher sa lampe et il ouvrait les yeux. C'était un naturel du pays, bronzé et sec. Son nez saignait et sa bouche était déchirée au coin.

L'Américain lui donna une paire de gifles qui le firent pleurer. Il le frappa ensuite sèchement sur le nez et sur la bouche.

— Arrêtez señor ! hurla-t-il ... Vous pouvez prendre les caisses, je ne vous ai pas vu.

Kovask se pencha vers lui, perplexe.

— Quelles caisses ?

— Elles sont rangées là-bas ... Celles du camion.

— Qu'y a-t-il dans ces caisses ?

— Des boîtes de conserves, señor ... Vous le savez bien puisque vous avez l'intention de les emporter.

L'homme le prenait pour un voleur. Kovask n'avait pas l'impression que l'inconnu cherchait à le rouler.

— Ton nom ?

— Berni.

— Pour qui travailles-tu ?

— Pour le señor Dominguin.

Un bruit de moteur couvrit sa voix. Kovask continuant de le surveiller attendit, mais le véhicule poursuivit sa route vers Puerto-Mensabé. Avant de descendre, il avait garé sa Dodge au bord de la piste, et le chauffeur n'avait pas jugé bon de s'arrêter.

— Pourquoi m'as-tu tiré dessus ?

— Les ordres, señor ... Il y a pour une petite fortune de caisses de conserves. Les gens du pays pouvaient avoir envie de les prendre.

L'histoire paraissait plausible, mais ce nom de Dominguin perpétuellement prononcé avec déférence commençait d'irriter le lieutenant.

— Écoute-moi, je ne suis pas un voleur. Je faisais une enquête sur l'accident.

L'autre paraissait sceptique. Un gringo enquêtant sur la mort de trois Panaméens, ça n'avait rien de vraisemblable.

— Oui señor dit-il poliment.

Kovask retrouva son Colt à barillet, empocha les deux balles qu'il

contenait encore.

— Nous nous sommes trompés l'un et l'autre.

Il fouilla dans ses poches et en sortit un billet de dix dollars.

— Prenez ça pour vous dédommager. À moins que vous ne me preniez toujours pour un voleur.

Sa bouche déchirée eut un rictus.

— Non, señor.

Debout il empocha son billet et Kovask lui tendit son revolver.

— Pourquoi avez-vous attendu que je sois au fond ?

— Je pensais que vous étiez plusieurs. Les caisses sont lourdes. Quand j'ai vu que vous allumiez une cigarette, je me suis dit que vous attendiez vos complices. J'ai préféré tirer d'abord.

Kovask le regardait avec attention.

— Que faites-vous au service du señor Dominguin ?

— Je fais partie des gardes qui surveillent sa propriété.

— Vous êtes nombreux ?

L'homme eut une réticence, mais il ne pouvait refuser de répondre.

— Une dizaine.

C'était beaucoup de monde. Dominguin ne se sentait peut-être pas en sécurité au milieu d'une population qu'il exploitait.

À dix heures, il immobilisait la Dodge devant l'hôtel du Pacifique. Il dîna rapidement, demanda qu'on le réveille à cinq heures le lendemain.

CHAPITRE V

Le Captain Dikson, directeur du service de balisage de la West-Panama-Coast, était un géant au poil gris, aux sourcils perpétuellement froncés. Ses responsabilités étaient grandes. Il veillait à la sécurité des milliers de bâtiments qui, à la sortie ou à l'entrée du Canal, naviguaient dans le golfe. L'affaire de l'Evans II avait l'air de le mettre à la torture.

— Rien ne marchait à bord de ce fichu rafiote océanographique. Vous venez me parler de Bobby ? J'ai prévu le coup et j'ai le dossier sous la main.

Il agita une chemise en carton.

— Tout est là. Dernière vérification le 4 janvier. Les batteries ont été échangées, la vérification de tous les appareils a été faite. Un contrôle d'émission a été enregistré sur bandes magnétiques. Impossible qu'il s'agisse d'un mauvais travail de mes hommes. Le 4 janvier, l'émission de Bobby pouvait être captée à vingt cinq milles. Entre le 4 et le 8 des dizaines de navires ont reçu les signaux. Même le huit, un cargo français les a captés à cinq heures de l'après-midi. C'est le dernier témoin que nous possédons.

Kovask s'installa dans un fauteuil. Le Captain ne l'avait même pas convié à s'asseoir.

— Je ne vous demanderai qu'une chose. Le nom du bâtiment de contrôle et la liste de son équipage.

Le Captain Dikson fronça davantage ses épais sourcils.

— Que comptez-vous en faire ?

— Transmettre la liste au bureau d'enquêtes de la Sécurité du Canal. Écoutez-moi bien Captain. Pendant six heures Bobby 6 est resté muet. On ne l'a pas saboté. Il aurait été muet jusqu'à ce que vous vous en rendiez compte. Quelqu'un s'est procuré la clé du radiophare et a mis ce dernier en panne.

— Pas besoin d'être technicien pour ça ! Grommela Dikson. Il suffit de débrancher un fil de batterie.

— Et la clé ?

Le Captain resta muet puis se leva. Il ouvrit un coffre encastré dans le mur et jeta une clé sur son bureau. Kovask l'examina avec curiosité. Elle ressemblait à une clé de coffre-fort, avec des encoches irrégulières à l'extrémité et des pannetons compliqués.

— Pour faire un double, il faut une grande habileté, et avoir en sa

possession l'original.

— En combien d'exemplaires existe-t-elle ?

— Trois. Un qui est enfermé ici dans mon bureau. Un qui est en possession du contrôleur des installations et le troisième entre les mains de l'Amirauté.

Kovask reposa la clé et regarda le Captain bien en face.

— Est-ce la même pour tous les radiophares ?

— Évidemment ! Nous avons trois radiophares en service ... Oui je sais, la numérotation peut prêter à confusion, mais les trois autres sont en projet.

— Le contrôle a lieu en même temps ?

— Toutes les quinzaines. Le Mary fait un voyage circulaire de trois jours, revient ici.

— Où fait-il relâche ?

— Puerto-Mensabé, à San Miguel dans l'île du même nom. Une boucle de deux cent cinquante milles environ.

Dikson lui tendit la liste de l'équipage.

— Ce sont des civils ? s'étonna Kovask. Et l'équipage est panaméen ?

— Bien sûr. Seul le patron du Mary et le contrôleur sont Américains. Le contrôleur est ingénieur radioélectricien.

C'était un nommé Spencer, âgé de trente-cinq ans.

— Depuis combien de temps est-il à Panama ?

— Six ans. Il s'est marié avec une fille d'une vieille famille espagnole.

— La clé est toujours en sa possession ?

— Seulement pendant le temps du voyage circulaire. En principe il doit la déposer dans le coffre de son bureau.

— Aucun ennui à son sujet ? Dikson eut l'air embarrassé.

— C'est un civil ... J'évite les tracasseries qui peuvent blesser son amour-propre ... De fait, ce garçon est susceptible. Surtout depuis son mariage. Sa femme a beau être issue d'une famille espagnole, vous savez comment ça se passe. La société américaine de Panama est assez fermée.

— Ils sont tenus à l'écart ?

— Par la majorité oui.

— Quel service détient la troisième clé ?

— Le bureau du génie maritime. En cas d'événements graves ou de guerre, ce sont eux qui prennent en charge tout ce qui concerne le balisage.

Kovask consulta discrètement sa montre. Il n'était pas loin d'onze heures. Dans quelques instants, il avait rendez-vous avec l'inspecteur-officier de la Section Spéciale, Clayton. La Section Spéciale du F.B.I. préposée à la surveillance du Canal s'inquiétait des développements de

l'affaire.

— Un dernier mot, l'adresse du contrôleur Spencer ?

*

* *

Clayton sirotait son jus de fruit coupé de rhum à la terrasse de la Rhumerie Cubaine Avenida Central. C'était la seconde fois depuis trois ans que Kovask le rencontrait, et il faillit ne pas le reconnaître. L'inspecteur avait grossi. Il lui fit un geste de la main.

Le lieutenant de la Navy se laissa tomber dans le fauteuil, commanda un punch et alluma une cigarette.

— Du nouveau ? demanda Clayton.

Il paraissait souffrir du climat. La peau de son visage était flasque.

— Une piste pour vous, le contrôleur des installations, un certain Spencer.

— Suspect ?

— Le radiophare peut-être ouvert par trois clés. Il en possède une. Clayton hocha la tête.

— Je vois. Je vais m'en occuper immédiatement. Je peux vous donner une réponse à dix-sept heures.

Kovask fronça les sourcils.

— Pourquoi si tard ? Au début de l'après-midi ...

— À partir d'une heure tout est fermé, soupira Spencer. Il faudra vous faire à la vie de ce pays.

— Dans ce cas, je préfère m'en occuper moi-même. Cet après-midi j'aurai d'autres détails à régler.

Un sourire goguenard sur les lèvres, Clayton regardait le mouvement de la rue.

— Ne vous fâchez pas.

— Je croyais que tout ce qui touchait à la sécurité du canal vous trouvait sur le pied de guerre. Encore une illusion ...

— Ne nous emballons pas. Si le fichu navire océanographique avait coulé en plein dans le lac de Miraflores, d'accord ... Où habite-il ce fichu Spencer ?

Kovask réfléchissait rapidement.

— Pourriez-vous y aller immédiatement et lui poser quelques questions ? La suite me regarde.

L'œil bleu de Clayton se plissa.

— Vous voulez l'affoler ?

— S'il a quelque chose à se reprocher, il agira.

Clayton vida son verre avec un soupir.

— Vous me brutalisez. Une seconde, que je téléphone qu'on installe une table d'écoute sur la ligne de ce type-là.

Clayton lui avait prêté sa Ford et il guettait avec anxiété la fuite de l'ombre. Dans un quart d'heure, il serait en plein soleil et la situation deviendrait vraiment intolérable. Depuis une heure il stationnait dans la calle Vincente. Spencer habitait le numéro 17, un vieil immeuble au style lourd dans la plus mauvaise tradition hispano-mauresque. L'inspecteur de la Section Spéciale avait quitté le numéro 17 un peu après midi. Depuis, les boutiques avaient fermé leurs rideaux et les passants étaient rares. Par bonheur, nombreuses étaient les voitures stationnant dans la rue. Kovask commençait à regretter son initiative. Il avait craint de perdre du temps en se fiant à Clayton et ses hommes, mais le résultat serait bientôt identique, si Spencer ne sortait pas.

Une Chevrolet s'arrêta un peu plus loin. Un Panaméen de petite taille en descendit. Il portait un costume clair très élégant, et un chapeau dont le pli oblique jetait une ombre sur ses yeux.

Kovask flaira l'inédit. Mais à sa grande surprise, le petit homme traversa la rue, pénétra dans l'immeuble faisant face à celui de Spencer. Comme tous ses compatriotes, il portait une élégante serviette en crocodile.

L'agent de L'O.N.I. hésita puis ouvrit sa portière. Dans l'immeuble où venait de s'engouffrer l'homme à la serviette se trouvait un hall immense. L'ascenseur était en marche. Kovask attaqua l'escalier. Au second, il vit que la cage était montée encore plus haut. Son intuition se précisait. Au troisième il n'eut plus de doute. Le petit homme était en route pour le quatrième. De l'autre côté de la rue, le contrôleur du service de balisage habitait cet étage-là.

Le complet clair s'agitait encore dans le corridor latéral quand Kovask surgit sur le palier. Le Panaméen se retourna, mais Kovask avait un air naturel. Le petit homme feignit de vouloir continuer sa route, mais brusquement il s'effaça dans un angle. Un plouf assourdi annonça l'arrivée d'une balle. Elle fit sauter la boiserie d'un chambranle, à quelques centimètres de la tête de Kovask. Il s'était ramassé sur lui-même et fonçait vers l'autre. La serviette en croco vola en l'air, émit un son métallique quand elle retomba sur le carrelage. Entre les grandes mains de Kovask, le petit homme se violaçait, pompait l'air comme un poisson hors de l'eau. Son automatique gisait à ses pieds.

Il n'offrait guère de résistance. Lui cognant la tête contre l'angle du mur, il l'étourdit.

Il s'orientait rapidement, devinant ce que l'homme venait faire dans l'immeuble. Il y avait une fenêtre au bout du couloir, et il n'avait pas

besoin de s'en approcher pour savoir qu'elle donnait sur l'appartement des Spencer. Dans la serviette il découvrit, plié en trois tronçons, un merveilleux bazooka modèle réduit, et deux rockets de la taille d'une pile ronde ordinaire.

Sans ménagement il redressa l'inconnu, l'adossa contre le mur. L'autre le fixait d'un œil atone. Kovask avait son arme à la main.

— Direction l'escalier.

Il obéit comme un automate. Par chance ils ne rencontrèrent personne. Dans le hall à quelques mètres d'eux, c'étaient le flamboiement torride du soleil. Kovask pensa à sa voiture transformée en étuve. En même temps une idée subite le frappait.

D'un geste sec, il voulut ramener le petit homme vers lui mais la rafale de mitrailleuse éclatait par la vitre baissée de la Chevrolet. Le Panaméen n'était pas venu seul. Il servit de bouclier et s'écroula, le sang giclant de son corps par plusieurs blessures.

La Chevrolet démarrait en trombe. Kovask tira mais sans aucun espoir. Quand elle eut disparu, il se pencha vers le blessé. Il était mort. Dans le portefeuille il découvrit son nom : Luis Perenes.

*

* *

Clayton le retrouva une heure plus tard au poste de police du quartier. Son nom seul avait déjà impressionné favorablement le chef de poste, quand Kovask avait demandé qu'il soit prévenu.

— Chez Spencer, dit-il, une fois libéré. Clayton lui tapota l'épaule.

— J'ai un homme là-bas. Mais la table d'écoute n'a rien donné. Spencer n'a essayé de téléphoner à personne.

Kovask ne paraissait pas surpris.

— Je veux quand même vérifier s'il est chez lui.

L'homme de Clayton leur certifia que Spencer n'avait pas bougé.

— Inutile de monter dit brusquement Kovask. Je vais aller déjeuner.

— Venez à mon restaurant bougonna Clayton. J'ai laissé un steak au poivre quand on m'a averti que vous étiez dans un sale pétrin.

Kovask mangea avec appétit et attendit le café pour placer son petit effet.

— Désolé, Clayton, mais il faudra s'occuper cet après-midi.

— Du nouveau ? J'oubliais de vous dire que ce Luis Perenes appartenait à un parti antiaméricain. Mais ce n'est pas une piste intéressante puisque le mouvement est clandestin. Quant à Spencer ...

Kovask le coupa.

— Spencer est complètement innocent. Perenes avait ordre de le liquider pour prêter à confusion. Je connais maintenant celui qui a trahi.

CHAPITRE VI

Dans le bureau les persiennes étaient baissées, et un gros ventilateur silencieux s'évertuait en vain. La température dépassait 90 degrés-Fahrenheit. Le Captain Dikson, en chemise Lacoste, examinait les trois hommes qui venaient d'être introduits.

À sa gauche était assis Clayton, l'inspecteur-officier de la Section Spéciale. L'autre, à côté de lui, l'inspecteur de L'O.N.I. ... Il ignorait la profession du troisième. Mr. Smith, lui avait-on dit, et ce nom passe-partout l'intriguait.

Ce fut Clayton qui ouvrit le débat.

— Nous avons arrêté Spencer, le contrôleur des installations radio-électriques.

Le Captain s'agita sur son fauteuil.

— Quelles preuves avez-vous contre lui ?

— Peu en vérité. D'ailleurs, il nie absolument avoir prêté la clé des radiophares à des fins criminelles. Seulement, on a essayé de le descendre et à première vue c'est une preuve de sa culpabilité.

Dikson hocha sa grosse tête. Il prit un mouchoir dans sa poche et s'essuya le visage. Ses sourcils et sa moustache étaient hérissés.

— Sa défense est habile. Il déclare que trois personnes sont en possession d'un exemplaire de la clé. Un fonctionnaire du génie maritime et vous.

Dikson écoutait attentivement.

— Nous avons étudié le cas du fonctionnaire du génie maritime. Il lui est complètement impossible de s'emparer de cette clé. Outre qu'elle est gardée dans un local sous surveillance constante, il lui faudrait, pour la prendre dans sa main, la signature de trois de ses supérieurs. Cela paraît risible, mais seule une décision de Washington pourrait autoriser le génie à s'occuper du balisage.

Un silence. Bien qu'imperceptible, le bruit du ventilateur leur parut à tous considérable.

— Reste donc Spencer et vous, Captain. Spencer est le suspect numéro un. Si nous faisons la preuve de votre innocence, nous n'aurons plus aucune sorte de remords. Me comprenez-vous, Captain ?

L'homme restait impassible.

— Parfaitement.

— Pouvez-vous nous montrer cette clé ?

Dikson se leva et ouvrit son coffre. Il préleva la clé parmi d'autres,

et la tendit à Clayton qui refusa de la prendre et désigna le mystérieux Mr. Smith.

Ce dernier, un être filandreux et timide, ouvrit une mallette, en sortit un papier de soie. Dikson fronça les sourcils. L'homme se dressa et alla s'installer à une petite table de dactylo, leur tournant le dos.

— Voici ce que va faire Mr. Smith, dit Clayton avec nonchalance. Vous n'ignorez pas que tout le matériel militaire sort de nos arsenaux. Même les radiophares, même la clé d'un radiophare. Si le service de balisage est un peu à part, c'est pour garder au Canal son caractère d'internationalité, mais personne n'est dupe.

Il reprit son souffle, jeta un regard morne au ventilateur comme si l'engin le décevait.

— Tout objet militaire reçoit une fine pellicule antirouille baptisée S.A.E. 04. Même un objet aussi anodin qu'une clé.

Il se pencha en avant.

— Vous ne vous êtes jamais servi de cette clé, Captain ?

— Non ... Jamais.

— Spencer vous donne raison sur ce point. Il prétend que lorsque vous l'accompagnez dans sa tournée, c'est toujours sa propre clé qu'il emporte. Vous n'ignorez pas que, pour prendre l'empreinte d'une clé, on utilise un moulage à base de cire à cacheter. C'est la méthode banale. L'ennui, c'est que cette cire absorbe le S.A.E. 04.

Dikson sursauta.

— Comment ? Alors s'il n'y a pas de cette saloperie sur ma clé vous allez prétendre ? ...

— Rien du tout, Captain. Ne nous énervons pas.

Kovask parla à son tour sèchement.

— Nous sommes ici pour établir la vérité.

— Je refuse de m'associer plus longuement à cette comédie. Je suis Captain et vous êtes de grade inférieur.

L'agent de L'O.N.I. haussa les épaules et sortit une feuille pliée en quatre.

— Quand mes chefs m'ont envoyé dans le coin, ils ont bien pensé que ce genre d'obstruction pourrait se présenter. Prenez connaissance de cet ordre de mission. Même le Commodore commandant la base ne peut me refuser son aide la plus entière.

Dikson repoussa le papier.

— C'est bon, poursuivez.

— Comme le disait Clayton, restez calme. L'absence de S.A.E. 04 ne prouvera rien.

Mr. Smith s'était approché d'eux et tenait quelque chose au bout d'une pince de bijoutier.

— Je m'excuse de vous interrompre, mais ce fragment jaunâtre ressemble bien à de la cire. Je l'ai découvert à l'intérieur de la cavité

où pénètre le canon de la serrure.

— C'est un piège ! hurla Dikson ... Vous n'avez rien trouvé du tout. Cette clé n'est jamais sortie de ce coffre. Vous êtes en train de monter un stratagème odieux et ...

— Attendez, Captain, dit Kovask toujours aussi sévère. En quelques heures nous avons appris sur vous des faits assez surprenants. Notamment l'existence de mademoiselle Paula Tedou. Une très jolie fille ...

Dikson sortait de derrière son bureau et marchait sur le lieutenant, l'œil sanglant, fermant des poings énormes. Il balbutia des mots menaçants.

— Ma vie privée ! ... Pas le droit ... Vous casser la gueule ! ... Vous faire dégrader ! ...

Le poing de Kovask partit plus vite et le toucha au menton. Ce fut comme une baudruche se dégonflant d'un seul coup. Le géant, bouffi de graisse et avachi par la vie coloniale, tituba puis alla s'appuyer contre son bureau.

— La prochaine fois, je frappe plus fort, Dikson. Maintenant écoutez. Cette fille vous coûte cher ... Notamment la villa luxueuse qu'elle loue sur la plage. Vous gagnez trop peu pour avoir une maîtresse aussi exigeante. Une métisse de surcroît. Ce n'est pas un reproche et je ne suis pas un raciste. Seulement, ce matin, vous aviez l'air de plaindre ce pauvre Spencer tenu à l'écart par la société américaine de Panama. Sale hypocrite ! C'était une façon habile de me le désigner comme suspect. On se méfie toujours d'un type aigri par la société.

Dikson paraissait ailleurs. Son œil même avait perdu de son arrogance.

— Un seul homme savait que je m'inquiéterais de Spencer. Un seul savait que l'allais le surveiller, essayer de le faire parler. Vous avez habilement résolu le problème. En faisant liquider Spencer et sa femme, vous me le désigniez comme le seul coupable, et en même temps mon enquête tournait court. Vous êtes un ignoble salaud, Dikson !

Clayton intervint à son tour.

— Autre chose. Perenes n'a pas réussi. Son complice l'attendait dans la Chevrolet et a essayé de le descendre d'une rafale de mitraillette.

— Vous ! siffla Kovask en secouant le gros homme. Et Perenes a parlé. Il vous a accusé.

— C'est faux !

— Et la cire dans le trou, Dikson ? Vous pouvez nier pendant un mois, le conseil de guerre ne vous croira pas. Il vous reste une seule chance de vous en tirer. À qui avez-vous prêté cette clé ?

— Ce n'est pas moi ... Vous faites erreur ... Quant à ma maîtresse,

j'ai gagné de l'argent à la loterie quotidienne.

Clayton retroussa ses lèvres sur ses dents de carnassier.

— Quel jour ? Quel numéro ? Dikson baissa les yeux.

— Je ne sais plus.

— Allons donc ! Vous étiez si sûr de votre impunité que vous n'avez même pas pensé à vous composer un alibi qui tienne le coup.

— Qui vous a payé, Dikson ? Chaque minute qui passe nous retarde. Si vous persistiez à nier, Dikson, je ferai tout mon possible pour que vous soyez salé au maximum.

Mr. Smith les regardait à tour de rôle avec curiosité. Il paraissait stupéfait lui-même de se trouver en plein interrogatoire policier.

Kovask tenta une dernière fois de le convaincre.

— Voulez-vous sortir d'ici avec les menottes aux poignets comme un gangster, et comme vous le méritez ? Devant tout votre personnel rassemblé ? Pour nous, établir votre culpabilité n'est qu'une question d'heures. Les hommes de Clayton recherchent des indices. Paula Tedou va être arrêtée.

Dikson sortit de son apathie et protesta :

— Non ... Laissez-la en dehors du coup ... Elle n'est pas coupable.

— Mais vous, vous l'êtes ?

— Oui ... J'ai prêté la clé vingt-quatre heures ... Dix mille dollars.

Kovask fronça les sourcils.

— Une si forte somme pour si peu ? Ils auraient mieux fait de faire sauter la porte de U.S. PAN 6 à la dynamite.

Dikson gardait obstinément les yeux baissés.

— Vous avez vendu autre chose hein ? C'est le moment de vous débarrasser du paquet, dit Clayton.

— J'ai communiqué les instructions secrètes du balisage radiogoniométrique en cas de conflit.

Clayton serra les poings, mais Kovask lui fit signe de se tenir calme.

— C'est tout ?

— Oui ... Je vous le jure ...

— À qui ?

— Ramon Ponomé.

Kovask ne réagit pas, mais Clayton pinça ses lèvres.

— Pourquoi pas au pape ? Tu te fous de nous, Captain !

— Mais c'est la vérité.

— Qui est ce Ramon Ponomé ?

Clayton haussa les épaules.

— Le chef du parti de l'Unitad. Il réclame l'union des républiques centrales et notre départ. Il se prend pour Nasser, et dit que les péages du Canal feraient de la réunion des six états, car il exclut le Mexique trop grand et de ce fait trop dangereux, un pays riche et heureux. Exactement comme le dictateur égyptien, mais il n'a guère de succès

et son parti est interdit. Perenes en était membre.

Kovask alluma une cigarette et s'assit devant Dikson, toujours appuyé à son bureau.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— Je ne l'ai jamais vu en personne. On m'avait contacté ...

— Pas de mensonges, Dikson, c'est terminé. C'est votre maîtresse qui a fait le coup. Certainement pas par idéal, mais parce qu'elle est à l'affût du pognon où qu'il se trouve.

Maintenant le directeur des services de balisage paraissait se désintéresser de son sort et de celui de sa maîtresse. Il était complètement amorphe.

— C'est par elle que vous avez fait filer la clé et les plans secrets de balisage ?

— J'ai rencontré l'homme chez elle.

— Pourquoi s'en sont-ils pris à l'Evans II ? Car, d'ordinaire, le parti de l'Unitad se vante des coups de force qu'il effectue. Là, rien de tout cela. Au contraire, de la discrétion.

Kovask était comme Clayton. Jusqu'à présent il ne voyait pas comment la disparition d'un navire océanographique pouvait servir les intérêts d'un parti politique.

— Comment faites-vous pour rencontrer cet homme, et comment se nomme-t-il ?

— Perez. Comme votre compagnon se nomme Smith.

Ce dernier sourit. C'était son véritable nom.

— Pour le rencontrer, c'est Paula qui s'en occupe.

Clayton eut un regard pour Kovask. Ce dernier comprit parfaitement.

— Écoutez Dikson, votre maîtresse n'a pas été inquiétée. Nous avons fait une enquête discrète dans son voisinage, mais c'est tout. Je vous mets le marché en main. Vous allez nous aider à nous emparer de Perez. Dites-lui que vous avez quelque chose d'urgent à lui communiquer. Fixez-lui rendez-vous pour ce soir neuf heures.

Dikson hésitait.

— C'est précipité. En général ça demande bien vingt-quatre heures ...

Kovask décrocha l'appareil et le lui tendit.

— Allez-y.

Le Captain forma un numéro, insista. Il secoua la tête.

— Elle a dû sortir.

Il raccrocha et les regarda avec perplexité.

— Nous allons attendre une heure, dit Kovask. Ensuite je suis obligé de me rendre à l'Amirauté, prendre connaissance des nouvelles concernant les trouvailles à bord de l'Evans. L'enquête a dû progresser aujourd'hui. De plus j'attends des résultats d'enquêtes effectuées au

pays.

Un quart d'heure plus tard, une secrétaire téléphona.

— Un paquet pour vous, Captain, entendit Kovask qui avait pris l'écouteur.

— Merci, dit le gros homme. Il paraissait surpris.

Kovask se dirigea rapidement vers la porte.

— Dès que le paquet sera là, sortez tous. Je reviens.

Comme il parvenait dans la rue, il vit s'éloigner une camionnette de livraison. Il pénétra dans le bureau du planton, lui demanda le nom de la compagnie de transports qui avait acheminé le colis.

— La Werfel Company.

Il retrouva les trois hommes dans le corridor. Clayton paraissait dissimuler une violente envie de rire.

— Je ne pense pas qu'il s'agisse d'une machine infernale. J'ai posé mon oreille dessus et ...

— Ils ont pourtant tout intérêt à le faire disparaître.

Il désignait le Captain Dikson.

— Peut-être pas, s'il nous a dit toute la vérité. Seule Paula Tedou connaît Perez.

Kovask pénétra dans le bureau et examina le paquet. Il s'agissait d'un carton ou d'une caissette, soigneusement enveloppé d'un papier d'emballage.

— C'est la Werfel Company qui a transporté le colis.

— Je vais leur téléphoner dit Clayton. L'entretien dura cinq minutes. On les avait renvoyés de dépôts en dépôts. Le colis avait été déposé au bureau de la plage, une heure plus tôt, et le dépositaire avait insisté sur l'urgence de sa livraison. Il avait payé un gros pourboire. Clayton demanda sa description à l'employée, mais elle en fut pratiquement incapable.

— Un homme de taille moyenne, avec des moustaches et des lunettes solaires.

Ce qui pouvait s'appliquer à neuf sur dix des Panaméens.

— Tant pis dit Kovask, j'ouvre. Le ridicule tue à ce qu'on dit.

Mr. Smith regarda vers la porte, et Clayton l'invita sans aucune ironie à sortir. C'était un de ses amis, habile prestidigitateur amateur. Il n'avait jamais été spécialiste dans l'examen des clés spéciales.

Dikson ne broncha pas pendant que Kovask tirait sur les ficelles. Mais le silence était à nouveau creusé par le ronflement du ventilateur.

C'était une caissette en bois clair, munie d'un couvercle. Kovask l'ouvrit, crut qu'il s'agissait d'une fine paille noire qui recouvrait l'objet, mais il fronça le nez. Il prit cette paille noire à pleine main, fut troublé par la douceur de contact.

La tête d'une femme se balançait au bout des longs cheveux noirs,

fins comme de la soie.

— Paula ! hurla Dikson.

Clayton était livide et Mr. Smith qui ouvrait doucement la porte poussa un cri d'horreur.

Kovask, paralysé de dégoût, ne pensait même pas à lâcher cette abomination.

CHAPITRE VII

Une heure plus tard, Kovask et Clayton se trouvaient dans le bureau de ce dernier. Le Captain Dikson avait été transporté d'urgence à l'hôpital américain, en pleine crise de démence. Quant au mystérieux Mr. Smith, il avait pris congé des deux hommes avec une certaine précipitation.

Clayton téléphona à un bar voisin et se fit apporter de la bière. Il était encore livide et sous le coup de la découverte macabre.

— J'ai vu beaucoup de trucs horribles dans ma vie, mais rien de tel que cette tête ...

Une cigarette au coin des lèvres, Kovask était plongé dans ses réflexions.

— Je ne m'explique pas cette mise en scène sinistre. Ils ont liquidé la maîtresse de Dikson. C'est normal. Pourquoi lui envoyer la tête ?

— Ne parlez plus de ce qu'il y avait dans cette boîte. Pour ma part, je crois qu'ils ont voulu venger la mort de Luis Perenes. Nous n'avons pas tiré toute la vérité du Captain, et il nous faudra attendre qu'il oublie ce cauchemar pour le faire. Je suis certain qu'il accompagnait l'homme au bazooka dans la Chevrolet, et qu'il s'est affolé de voir Perenes entre vos mains.

On frappa. Le planton déposa deux bouteilles de bière recouvertes de buée sur le bureau. Clayton lui lança une dîme et déboucha les canettes.

— Normalement, dit Kovask après avoir bu, les dirigeants de l'Unidad devraient être satisfaits que Perenes soit liquidé et dans l'impossibilité de parler.

Le sourire de Clayton ne manquait pas de suffisance.

— Vous ignorez bien des choses, Kovask. L'Unidad est très bien organisée et ce tueur ne nous aurait pas appris grand'chose, même au cours d'un interrogatoire spécial. Ensuite Panama, bien que dans la zone du canal, échappe à notre contrôle policier. Je suis certain que nous n'aurions pas pu garder Perenes bien longtemps. Un avocat du cru, apparenté au parti, serait allé trouver le chef de la police. Perenes nous aurait été enlevé et, grâce à des complicités diverses, ne serait pas resté longtemps en prison.

— Ses amis reprochent donc à Dikson d'avoir eu la détente trop facile et de n'avoir pensé qu'à sa propre sécurité. Étonnant qu'il n'ait pas tiré sur moi.

— Le meurtre d'un Américain fait toujours trop de bruit, et en général on découvre son assassin.

Kovask était ailleurs. Il pensait à l'Evans II, au concours de malveillances qu'il avait fallu pour renvoyer par le fond. Pourquoi ? Qui gênait-il ? Était-ce le navire océanographique lui-même qui était visé, ou un membre de son équipage ou de son personnel scientifique. Brusquement il fronça les sourcils, et Clayton qui l'observait demanda :

— Ça ne va pas ?

— Si ... Il faut que je me rende à l'Amirauté.

— Je vais vous y conduire, puis j'essayerai d'enquêter du côté de Dikson.

À l'Amirauté, il apprit que les experts s'étaient rendus à bord du Boston et de l'Adrian. Ils étaient au nombre de trois et très qualifiés pour ce genre d'enquête. Sans attendre le renflouement de l'Evans II, ils examineraient tout ce qui avait été retiré du fond de la mer.

Le F.B.I. de Los Angeles n'avait pas encore répondu à la demande d'enquête « white », mais. Kovask s'y attendait. Ce genre d'enquêtes demandait plusieurs jours. Il avait été mis au point sous Mc Carthy, et n'avait pas été abandonné, même après la disgrâce de l'apprenti-dictateur. La vie d'un suspect était épiluchée avec un soin rigoureux, et le moindre détail le concernant, le plus banal souvent, était noté dans des rubriques spéciales. La notice de renseignements au sujet du chimiste Edgar Brown comporterait très certainement plusieurs pages.

Serge Kovask fut ensuite mis en rapport avec le lieutenant des transmissions, un certain Heichelein. Il voulait envoyer un message aux services océanographiques de la Navy, section Pacifique. Heichelein le guida vers le bureau adéquat. Il lui promit que, la réponse une fois arrivée, il mettrait tout en œuvre pour la lui faire parvenir, soit à bord des deux navires ateliers, soit à Puerto-Mensabé.

Il retrouva la vedette et quitta Panama à quatre heures du soir. Il y était arrivé dans la matinée, et en quelques heures des événements graves s'étaient déroulés. Il avait la certitude solidement ancrée que ce n'était pas fini.

Le Commander Walsch avait dû trouver la journée torride, car ses yeux d'alcoolique étaient vagues et sa poignée de main trop insistante. Kovask pensa qu'il avait de la chance d'avoir, sous ses ordres, des officiers de valeur et des techniciens qui connaissaient leur métier.

— Les experts sont là ?

— Oui ... Pour le moment rien de nouveau ... Ils examinent le journal de bord et les paperasses remontées du fond.

— Le renflouage ?

— Quelques difficultés, mais pas insurmontables. Pourvu que le temps se maintienne. Le baromètre ne m'emballe pas.

Les trois ingénieurs avaient le grade de lieutenant. Ils appartenaient à la base de Panama, et avaient été délégués par le Commodore commandant. Le plus âgé, nommé Carry, se présenta d'abord puis désigna ses compagnons. Kovask leur serra la main et demanda s'ils avaient découvert du nouveau.

— Absolument pas ... Je crois qu'il faudra que l'Evans II soit dans son bassin de radoub pour que nous puissions découvrir quelque chose d'intéressant. Tout était à peu près normal à bord de ce sabot ...

— Sauf les appareils de navigation ?

— Voilà. Comme nous ne pouvons faire aucun démontage sous l'eau, nous sommes bien forcés d'attendre.

— Le journal de bord ?

— Correct. Nous sommes au courant des anomalies constatées entre les explications de feu le lieutenant-Commander Henderson et la réalité. Vous dire que nous attendons avec impatience le moment de fourrer notre nez dans les appareils de navigation, le radar et l'asdic, sans parler de l'appareil du laboratoire. Nous aurons aussi la possibilité d'étudier en bloc tous les rapports.

— Aucune opinion ? demanda Kovask en offrant ses cigarettes.

Carry eut un geste impuissant des bras.

— Prématuré. Peut-être qu'ils ont promené leurs appareils où il ne le fallait pas. Tenez, mettez que leurs relevés de température et de relativité permettent d'établir qu'un sous-marin atomique, d'origine inconnue, croisait dans le coin ?

— On ne démolit pas un navire et dix-huit bonhommes pour ça ? s'exclama un des autres ingénieurs.

Kovask eut un sourire sceptique. Le motif était largement suffisant à son avis. Mais il avait l'impression que ce n'était pas le bon.

La nuit était tombée depuis longtemps quand la vedette s'éloigna en direction de Puerto-Mensabé. L'un des rares taxis de l'endroit rôdait à proximité du port, et il s'y installa. Avant de joindre son hôtel, il fit un détour. Pour demander au garagiste Serena s'il avait bien trouvé sa voiture le matin, devant sa porte. Il l'avait laissée en rejoignant la vedette.

La salle de restaurant était presque déserte. Il commanda un menu rapide. Il était fatigué, maussade. Les événements de la journée, bien que sensationnels, n'avaient ouvert aucune piste sérieuse.

Son repas terminé, il téléphona à Delapaz. Le lieutenant était absent de son bureau. Il fuma une cigarette, but un punch glacé et rejoignit sa chambre. Il commençait de se déshabiller pour passer sous la douche quand on frappa. C'était le domestique noir.

— Une dame vous demande, señor. Kovask en était stupéfait.

— Tu es certain ?

— Oui señor. La señora Dominguin. C'était assez surprenant.

— Bien, dis-lui que je descends. Il se rhabilla et quitta sa chambre. Il chercha dans le hall, mais on lui indiqua discrètement le bureau de la direction. Le personnel paraissait pétrifié par le respect.

Jambes haut croisées, nonchalamment assise dans le meilleur fauteuil, elle avait les yeux braqués sur la porte. De très jolis yeux qui dévoraient un visage ovale. La quarantaine. Des paupières lourdes. La sensualité de cette femme rendait l'air encore plus épais.

— Señor Kovask ?

La voix des créoles, alanguie et provocante. Il s'inclina en prenant la main qu'elle lui tendait.

— Je suis désolée ... Berin m'a raconté qu'il vous avait tiré dessus hier au soir, vous prenant pour un voleur ... Mon mari est absent, mais je suis sûre qu'il serait aussi navré que moi de cet accident.

Kovask restait debout, la dominant, et elle paraissait goûter cette situation.

— C'est moi qui devrais m'excuser. J'aurais dû vous demander la permission d'examiner le camion accidenté.

— Asseyez-vous donc ... Vous prendrez bien quelque chose ? Vous êtes ici chez vous puisque ...

Elle rit. Ses lèvres se troussaient sur des dents éclatantes.

— Puisque chez moi ... Le patron de l'hôtel est notre gérant.

— L'alcade et le chef de la police sont-ils aussi des gérants à vos ordres ?

Un éclair sombre, rapide, dans les yeux veloutés. Mais elle était trop intelligente pour se fâcher.

— Presque. Si vous avez une contravention je vous la ferai sauter.

Peut-être un discret avertissement.

— Vous ne me demandez pas ce que je lui voulais à ce camion ?

— Mon Dieu, c'est vrai ... Que faisiez-vous là-bas en pleine nuit ?

Kovask sortit ses cigarettes. Elle en prit une entre ses ongles effilés.

— J'essayais de comprendre comment le camion avait pu tomber dans le ravin.

— Bah, Quito avait trop bu !

— C'était le chauffeur ?

— J'aurais dû le chasser depuis longtemps. Mon mari voulait le faire, mais j'étais intervenue. J'ai sur la conscience la mort de ce pauvre couple, les Morillo.

On voulait lui démontrer que ce n'était qu'un accident. On lui avait envoyé une femme, toujours séduisante malgré ses quarante ans bien sonnés.

— Votre mari n'est vraiment pas à Puerto-Mensabé ?

Elle comprit et rougit.

— Non dit-elle d'un ton cassant, sinon il serait venu lui-même.

Voulant signifier par là qu'on ne lui avait pas imposé cette visite.

— En quoi notre camion vous intéressait-il ?

— Je voulais savoir si c'était vraiment un accident.

Elle laissa tomber sa cigarette, l'écrasa sous la semelle de son escarpin blanc.

— Et alors ?

— Ce n'en est pas un.

La señora Dominguin éclata de rire.

— Vous l'avez expliqué à Delapaz ?

— À quoi bon ? Il me suffit de savoir que ce n'était qu'un crime déguisé. Je ne suis pas chargé de rechercher les coupables, du moins tant qu'ils n'attendent pas à la sécurité de mon pays.

Satisfait, il constata qu'il avait marqué un point. Le regard de la femme s'était durci.

— Pourquoi aurait-on assassiné Quito ?

— Ce n'était pas le chauffeur qu'on visait, mais Morillo. C'est lui qui a découvert l'épave de l'Evans II. Peut-être en savait-il trop long.

Renversée dans son fauteuil la jeune señora riait.

— Comme tout ceci est romanesque ! Vous êtes certain de ne pas être victime de votre imagination, lieutenant ?

Kovask restait de glace. Le tissu de la robe découvrait deux cuisses rondes, gainées de nylon presque invisible. Elle ne mit aucune hâte à les recouvrir.

— Comme vous êtes sérieux ! Moi qui, pour vous faire oublier les coups de revolver de Berin, comptais vous inviter pour demain soir ...

— Je vous remercie. J'essayerai de vous raconter d'autres histoires aussi drôles. J'en connais de fort bonnes sur d'autres crimes auxquels j'ai assisté.

Cinglée, elle se redressa. Les habitants de Puerto-Mensabé l'avaient mal habituée.

— Vous êtes un goujat ...

Elle marchait vers la porte. Il s'interposa.

— Un instant.

— Laissez-moi sortir ou j'appelle.

— Fallait-il vraiment protéger les bottes de conserves des voleurs en faisant tirer sur eux ?

— Vous ne connaissez pas les gens du pays ... Maintenant, laissez-moi sortir.

— Quel dommage que je ne sois pas journaliste pour illustrer, comme il le mérite, ce curieux aspect des mœurs chez les riches propriétaires panaméens.

Il s'inclina et elle sortit. Il éclata de rire et elle dut l'entendre, tandis qu'elle marchait rageusement vers son cabriolet rouge et blanc. La petite imbécile avait cru qu'il suffisait de faire passer un mort pour un ivrogne, et d'exhiber ses jambes pour le faire changer d'opinion.

Il sortit du bureau et le gérant lui lança un coup d'œil navré. Par contre, le serviteur noir lui adressa un clin d'œil complice.

Sous la douche il chantonna. La démarche maladroite de la señora Dominguin ouvrait quelques perspectives. Le seul ennui, Puerto-Mensabé se trouvait en territoire panaméen et il ne pourrait agir librement. Il pensa à Clayton qui pourrait envoyer un ou deux de ses hommes.

Pourtant il ne voulait pas trop s'emballer. Si cette visite, vraiment trop intentionnelle, cachait autre chose ? Il resta immobile sous l'eau qui ruisselait, puis sortit de la douche, s'essuya avec vigueur.

Voulait-on le retenir à Puerto-Mensabé où il ne pourrait jamais agir librement sans avoir Delapaz ou les hommes de Dominguin sur le dos, tandis qu'ailleurs on essaierait de limiter les dégâts ? Il estimait la jeune gemme trop intelligente pour n'avoir pas eu une arrière-pensée au cours de leur rencontre.

Cette idée le tenaillait, au point qu'il se rhabilla et sortit de sa chambre. Il quitta l'hôtel sans que personne ne se préoccupe de lui.

Un homme fumait sa pipe à l'avant de la vedette. Il se leva en reconnaissant le lieutenant.

— Tout le monde roupille à bord, mon lieutenant.

— Réveillez le patron et dites-lui de me rejoindre à l'habitable-radio.

Le maître le rejoignit, boutonnant sa vareuse, l'air effaré.

— Excusez-moi, mais ai-je mal compris vos intentions ?

— Non, une idée subite. Entrez immédiatement en communication avec le Boston. Demandez-lui s'il n'y a rien pour moi.

Un quart d'heure plus tard, la réponse arriva, positive. C'était un message des services océanographiques de la Navy basés à La Jolla. Kovask le parcourut avec attention. Un sourire se formait sur ses lèvres.

— Évidemment ! murmura-t-il ... Et la première fuite s'est produite là-bas.

Il se tourna vers le patron.

— Nous rejoignons Panama immédiatement. Avertissez le Boston pendant que je vais régler mon séjour à l'hôtel.

— J'ai deux hommes à terre. J'espère les récupérer.

— Vous préviendrez ensuite la base de Panama en donnant l'indicatif d'urgence. Qu'ils avisent la spéciale de sécurité de mon arrivée !

Le patron lui jeta un regard effaré.

— Il est onze heures du soir, mon lieutenant. Nous serons sur place vers deux heures du matin.

— Ils auront tout le temps de se réveiller et de m'attendre, dit Kovask, féroce.

CHAPITRE VIII

Clayton faisait les cent pas devant l'immeuble de la Sécurité, place de France, quand le taxi s'immobilisa. Kovask en sortit, souriant.

— En retard, mais il y avait une légère brume sur le golfe.

L'inspecteur-officier secoua la tête.

— J'espère que vous avez du solide à nous soumettre, Kovask. Le colonel Hilton lui-même est sur place, et le gouverneur a envoyé un de ses hauts fonctionnaires. Ils attendent votre arrivée avec impatience.

L'ascenseur les hissa jusqu'au troisième étage.

— C'est encore une chance que j'aie eu cette idée dit Kovask. Le temps nous presse rudement.

Dans un bureau, le colonel Hilton et le représentant du gouverneur attendaient. Tous deux avaient les yeux rougis par le manque de sommeil, et des visages peu amènes.

Le chef de la Section Spéciale de Sécurité donna un coup de menton en direction de Kovask.

— Vous arrivez de Puerto-Measabé ?

— Directement.

— Est-ce aussi urgent que le message de la base navale le laisse entendre ?

— Je n'en sais rien, je le suppose.

Hilton abattit son poing sur le bureau.

— Et c'est pour une supposition que vous nous faites réveiller à minuit, attendre pendant deux heures votre arrivée ?

Kovask commençait d'avoir son indigestion de coloniaux. Tous s'enlisaient dans la routine et n'aimaient guère être secoués.

— Le Canal a connu de longues périodes de calme, mon colonel. Il en sera de même pour l'avenir, et vous pourrez récupérer cette nuit blanche.

Le fonctionnaire eut un sourire. Il paraissait jeune et intelligent. Peut-être depuis peu dans la zone et encore efficient.

Clayton baissait obstinément la tête, attendant l'orage. Kovask s'assit, alluma une cigarette.

— C'est toujours de l'Evans II dont il s'agit. Je crois savoir pourquoi on l'a envoyé par le fond avec ses dix-huit occupants.

Hilton haussa les épaules lourdes.

— Cela s'est produit à cent cinquante milles du Canal. Je ne vois pas en quoi ça nous concerne.

— Je ne le voyais pas très bien jusqu'à cette nuit. J'avais demandé quelques précisions aux services océanographiques de la Navy, à La Jolla. Ils m'ont répondu assez rapidement.

Il observa un temps d'arrêt, pour attirer leur attention, mais les trois hommes étaient tendus.

— L'Evans II, après une campagne sur les côtes Pacifiques du Costa-Rica et du Panama, devait rejoindre l'institut océanographique de Woods Hole. Dans le Massachusetts. C'était une affectation temporaire. Il devait transiter par le Canal.

Le silence tomba sur ces dernières paroles. Le colonel se tourna vers le fonctionnaire. Leurs visages étaient graves, Clayton jeta un coup d'œil à Kovask.

— Voulait-on empêcher qu'il fasse des découvertes suspectes ? C'est probable.

Hilton essaya de critiquer ce point de vue.

— Jusqu'à Woods Hole, la route est longue. N'y a-t-il pas d'autres points stratégiques ? ...

— Le Canal est le plus important et certainement le seul.

— Mais nous possédons des appareils aussi précis que ceux de ce navire océanographique. Nous aurions constaté ...

— Peut-être. Mais L'Evans II avait à son bord une équipe de savants fort connus. Leurs relevés, leurs expériences pouvaient être dangereux pour certains.

Le colonel n'était pas convaincu.

— Que faut-il faire ? Sonder ? Analyser ? Prendre la température des fonds ? Promener un peu partout des compteurs de radioactivité ?

— C'est certainement ce qu'il faudra entreprendre dans le plus strict délai, rétorqua Kovask. Mais j'ai malheureusement l'impression que vous ne découvrirez rien.

— Nous demanderons l'envoi d'un autre navire océanographique.

Kovask avait l'impression qu'un dialogue de sourds venait de s'engager.

— Il faudra plusieurs jours avant qu'un tel bâtiment soit sur place, et d'ici là tout peut être perdu.

— Vous ne pensez tout de même pas qu'une bombe atomique est cachée dans l'Isthme, fit le colonel Hilton, goguenard, et qu'il suffit d'appuyer sur un bouton pour tout faire sauter ?

— Le danger qui vise le canal est certainement plus subtil et nous n'en connaissons les effets que lorsqu'il sera trop tard. Je vous mets en garde contre un optimisme trop facile. Vous avez la certitude que votre système de surveillance est efficace, et que nul ne peut se comporter de façon suspecte dans cette zone sans être immédiatement poursuivi. J'ai une certaine habitude de mon métier pour vous affirmer que les méthodes actuelles stupéfient toujours.

Hilton avait son visage des mauvais jours, et Clayton avertit Kovask d'un signe discret.

Ce dernier s'en moquait complètement. Il irait jusqu'au bout de sa pensée. Il savait fort bien que le colonel du F.B.I. avait l'habitude d'agir à sa guise dans la zone du Canal, et qu'il supportait mal même une suggestion.

— C'est pourquoi je m'envole au petit jour à destination de San-Diego. C'est à La Jolla que je vais poursuivre une partie de mon enquête. Je tenais à vous mettre en présence de vos responsabilités avant de partir.

Il articula ces derniers mots avec force et continua, de la même façon.

— Il se peut que j'échoue à La Jolla, et dans ce cas je ne reviendrai pas. Mais si je réussis, je n'accepterai pas de revenir dans ce secteur si l'appui le plus efficace ne m'est pas accordé.

Un peu moins violent il ajouta :

— Je vous ai exposé ce que je crois être la vérité. On ne voulait pas que l'Evans II traverse le canal. Sa disparition n'est due, ni à un hasard malheureux, ni à une initiative improvisée. Les dix-huit hommes, moins un ou deux certainement complices, étaient condamnés à mort en quittant le port de La Jolla.

Kovask se leva. Le colonel le regardait avec stupéfaction.

— Une minute voyons ... Je comprends fort bien votre position. Je sais que dans la Navy vous êtes fortement solidaires dans les coups durs. La perte de l'Evans II en est un. Mais vous avouez vous-même que le danger qui menace le Canal est insidieux. Comment voulez vous que nous parvenions à un résultat avec nos moyens habituels ?

Kovask réprima un sourire, et Clayton dans son coin leva son pouce en signe de victoire.

— Si, mon colonel, vous pouvez agir. Il faut poursuivre à fond l'enquête sur la mort de Paula Tedou, essayer de mettre la main sur les chefs occultes de l'Unitad se trouvant dans la zone.

Il baissa le ton de sa voix.

— Il faudrait aussi organiser une sorte de commando à Puerto-Mensabé.

Le fonctionnaire fronça les sourcils et intervint.

— Vous savez que les ordres du gouverneur sont très stricts. Pas d'ingérence visible dans les affaires de cet État. Il faudra opérer avec la plus grande discrétion.

Kovask le remercia d'un sourire. Il avait cru tout d'abord à un essai d'obstruction.

— De quoi s'agit-il ?

— Voilà. Un homme, un certain Sigmond, premier maître à bord de l'Evans II, n'est pas parmi les victimes. De même le chimiste du

personnel scientifique, un certain Edgar Brown. J'ai l'impression qu'ils se trouvent au village. Du moins le marin. Je suis moins formel pour le civil.

— Mais comment ? s'étonna le fonctionnaire ...

— Le pêcheur qui découvrit l'épave, un certain Morillo, a été assassiné. Il en savait certainement long sur les circonstances du naufrage. Peut-être a-t-il même récupéré Sigmond et Brown au large.

— En pleine tempête ?

— De l'autre côté des récifs, le golfe est beaucoup plus calme. De toute manière Sigmond, ancien commando de Corée, peut s'être débrouillé seul pour atteindre le radiophare et y attendre l'arrivée du pêcheur. Il avait certainement son équipement d'homme-grenouille. Dans toute cette histoire, le rôle du riche propriétaire du pays ne me paraît pas clair.

— Son nom ? demanda le colonel.

— Dominguin.

— Déjà entendu parler de lui. Un antiaméricain farouche. Mais je ne sais pas s'il fait partie de l'Unitad, ce qui n'est pas impossible. C'est un de ces petits potentats qui exploitent leurs compatriotes, et passent la majeure partie de leur année au Mexique ou aux Bahamas.

Il grimaça un sourire. Les paroles énergiques de Kovask étaient certainement difficiles à oublier pour un homme occupant un tel poste.

— Nous tâcherons d'obtenir un résultat.

— J'espère que le Captain Dikson sera calmé dit Clayton, intervenant pour la première fois dans la discussion, et que nous pourrions obtenir d'autres précisions sur le mystérieux Ramon Ponomé.

Kovask s'était levé depuis déjà un moment. Il était temps pour lui de se rendre à l'aérodrome de Tecumen. Le colonel lui serra la main, l'air méfiant. La poignée du fonctionnaire fut nettement plus chaleureuse. Clayton bougonna qu'il l'accompagnait.

— Vous avez eu le vieux dit-il, une fois dans l'ascenseur. J'ai bien cru qu'il piquait une crise cardiaque ... Mais vous avez bien fait. Si jamais il se produit une catastrophe et que nous n'ayons rien fait, nous allons tous nous retrouver en Alaska. Paraît qu'ils manquent de personnel là-bas. Et j'aime mieux souffrir du chaud que du froid.

Les rues de la ville étaient désertes. La voiture de Clayton y roula à vive allure.

— Qu'espérez-vous découvrir à La Jolla ?

Kovask tira sur sa cigarette, le regard vague.

— L'origine de la fuite concernant l'Evans II. Je sais fort bien que la mission d'un navire océanographique n'a rien de secret, et que beaucoup de gens devaient savoir, là-bas, qu'il allait traverser le Canal.

— Drôle de boulot !

— Deuxièmement je m'intéresse beaucoup à ce savant disparu, Edgar Brown.

— Le chimiste ?

— Oui. C'est en sondant sa vie privée que j'espère parvenir à un résultat.

Ils restèrent silencieux pendant quelques instants.

— Je vais demander à aller à Puerto-Mensabé. Avec un de mes adjoints.

— Méfiez-vous du lieutenant de police, Delapaz. Ce doit être un petit futé aux ordres de Dominguin.

Ils croisèrent un autobus appartenant à une compagnie de transports aériens. Ils arrivaient à l'aérodrome.

CHAPITRE IX

À San-Diego où il arriva après quatre mille cinq cents kilomètres de voyage à deux heures de l'après-midi, un lieutenant de la Navy-Police l'attendait à l'aérodrome. Il se nommait Sturgens.

— Le F.B.I. s'est mis en rapport avec nous, et nous travaillons ensemble sur cette affaire. Du moins en ce qui concerne Sigmond et Brown.

— Du nouveau ?

— La femme et la fille de Sigmond ont disparu depuis plusieurs jours déjà. Nous saurons aujourd'hui certainement si elles sont quitté les States.

Kovask n'y attachait aucune importance.

— Edgar Brown ?

— Nous avons cherché la petite bête et le F.B.I. en a fait autant.

Sturgens souriait.

— Un type tout à fait régulier et sans histoire. Impossible de lui imputer une contravention pour stationnement non autorisé ou pour s'être engueulé avec ses voisins de palier. Il était un peu farfelu et distrait, mais c'est tout ce qu'on peut lui reprocher. D'ailleurs vous verrez son assistant, David Wilhelm, qui vous parlera longuement de lui. Le pauvre garçon est effondré par la disparition de son patron.

Ils s'installèrent dans une voiture militaire conduite par un marin.

— Qui était au courant de la mission de l'Evans II ?

— Tout La Jolla. Une campagne se prépare longtemps à l'avance, surtout au point de vue scientifique. Henderson était un as de ce côté-là.

— L'ordre de rejoindre le port de Woods-Hole était-il contenu dans celui prescrivant la campagne ou différent ?

— Différent et postérieur de plusieurs jours. Évidemment la campagne se préparait à La Jolla depuis des mois, mais l'autorisation n'est arrivée qu'une semaine avant le départ. Vous savez bien comment ça marche ...

Kovask tressaillit intérieurement. Peut-être pourrait-il progresser malgré la publicité faite autour du départ de l'Evans II.

— Oui ? Alors ?

— Je crois que l'ordre de passer le Canal et de joindre Woods Hole n'est arrivé que la veille ou l'avant-veille.

Une question se présenta immédiatement à Kovask.

— Sigmond était déjà à bord ?
— Il a remplacé au dernier moment un quartier-maître malade. Un certain Klein.

— Vous l'avez interrogé ?
— Pas encore, avoua son compagnon avec embarras.
— Comment Sigmond aurait-il pu apprendre aussi vite le but final de cette mission, être soudoyé par ceux qui s'en effrayaient ?

Sturgens se tourna vivement vers lui.

— Sigmond était aux transmissions. Peut-être était-il payé depuis longtemps pour surveiller les ordres de missions reçus, et alerter qui de droit dès qu'il était question du « Canal de Panama. »

— Dans ce cas dit Kovask, il doit exister à Woods Hole le pendant de Sigmond, son frère jumeau en trahison. Il faudra les prévenir.

— Je vais aussi interroger le quartier-maître Klein. Sigmond l'a peut-être payé pour pouvoir prendre sa place.

— C'est fort certain, car cette maladie est venue bien à propos. Faites aussi une enquête pour savoir comment l'ordre de joindre Woods Hole est parvenu au lieutenant-Commander Henderson, et qui en a eu connaissance. Je veux d'abord rendre visite à l'assistant de Brown.

Sturgens consulta sa montre.

— Il se trouve au laboratoire de l'institut. Je vais vous y conduire.

Les laboratoires de physique et de chimie occupaient tout un étage de l'institut, et ils découvrirent David Wilhelm dans une des salles en enfilade. C'était un jeune homme brun, d'apparence délicate. Il avait l'air timide, mais devint plus à Taise avec Kovask au bout de quelques minutes.

— Mon patron était un grand bonhomme. Je dis était, car je suis certain qu'il est mort. Il ne se serait jamais prêté à aucune combine contre l'intérêt de son pays. Il avait une volonté immense sous son apparence farfelue.

Kovask le suivit dans un petit bureau au désordre épouvantable. Wilhelm alluma une cigarette, s'appuya contre les étagères croulant sous le poids des livres.

— Admettez un instant qu'il vous ait trompé, qu'il ne soit pas l'homme que vous vous imaginez. Comment aurait-on pu le posséder ?

— Je ne sais pas. Il était célibataire et ne s'intéressait pas aux femmes. Il ne buvait pas. Il ne pensait qu'à son métier. Bien sûr, on aurait pu lui permettre de poursuivre ses expériences dans des conditions plus favorables ... Il aurait refusé.

L'assistant de Brown eut un geste circulaire.

— Il aimait ce labo, ce fouillis. Il avait ses habitudes et ses manies.

— Quelle était sa spécialité ?

— L'eau de mer. Il accumulait les analyses d'échantillons. C'était

surtout les boues et les vases en suspension dans le milieu océanique. On le baptisait chimiste, mais il était aussi bon physicien que biologiste. Il étudiait sans relâche les effets des Forces de Van Der Waals.

Kovask eut un demi-sourire de profane.

— Toutes ces particules chargées d'électricité se repoussent normalement, mais il arrive aussi souvent qu'elles se touchent et s'agglutinent, d'où la formation de boues, de vases. Il était passionné, recherchait l'origine de cet effet Van Der Waals. Il expliquait qu'un jour on découvrirait le moyen de purifier certaines eaux, et d'extraire de ces boues les richesses qu'elles contiennent.

Il se dirigea vers la salle voisine.

— Tenez, voilà des boues ordinaires.

Kovask ne voyait qu'un peu d'eau sale dans une sorte d'aquarium.

— Décembre 1958. Plus de deux ans qu'elles sont là et elles n'ont pas encore floculé. Il faudra des années pour obtenir un dépôt, mais ici, dans ce bac en quelques jours c'était fait. Le même prélèvement pourtant. Si je soufflais un peu de gaz carbonique là-dedans, je chargerais à nouveau les particules d'électricité et j'obtiendrais, pour combien de temps, l'eau sale du récipient voisin.

Il marchait toujours.

— Ici un dépôt de boue corallienne ... Mon patron se passionnait aussi pour les coraux ... Comme moi d'ailleurs, et il envisageait de se rendre dans un atoll dans les prochains mois. Nous devons y aller ensemble.

Puis il pivota sur ses talons et revint vers Kovask.

— Je vous ennuie ? s'excusa-t-il. Mais comment vous expliquer ce qu'était Edgar Brown, si ce n'est en vous faisant voir les travaux auxquels il se livrait. Tout cela est bien pacifique n'est-ce pas ?

Kovask était prêt à le croire, mais Brown n'était pas parmi les victimes de l'Evans II. Il avait disparu avec le premier maître Sigmond. Pourquoi cet homme, justement paisible et éloigné des contingences quotidiennes ? Kovask avait envie de creuser cette idée jusqu'à extirper la matière valable.

— L'équipe de l'Evans se composait d'un physicien, John Parker, d'un biologiste Marscher Hugo et d'un géologue Anton Hume. Vous me disiez que votre patron était aussi bien biologiste que physicien.

— Oui, mais entendons-nous bien. Biologiste parce qu'il découvrait dans l'eau de mer des éléments vivants, physicien parce que c'était indispensable pour une étude complète.

— La géologie ?

— Un peu toujours pour la même raison. C'était un véritable océanographe et la mer était sa passion.

Kovask était déçu. Il avait cru tenir un fil, mais il lui échappait. Un

instant il s'était demandé si on n'avait pas fait disparaître le corps de Brown, justement pour l'aiguiller sur une fausse piste. Pour laisser supposer aux enquêteurs qu'un chimiste aurait pu découvrir le danger, menaçant le canal. C'était aller un peu loin dans la découverte des intentions cachées.

— Cela se savait que votre patron était polyvalent ?

— Oui et non ... Il est catalogué chimiste par l'administration.

Sigmond ? Un être fruste trouvant suffisante cette affirmation. Brown était chimiste et rien d'autre. C'était le renseignement qu'il avait pu transmettre aux chefs de l'Unitad. Les autres s'en étaient contentés. Mais alors quelle était la nature du danger imminent ?

Wilhelm le fixait avec curiosité.

— Vous paraissez perplexe.

Kovask aurait donné sa paye d'un mois pour que Sigmond soit retrouvé. Le premier maître pouvait tout éclaircir. C'était lui qui avait saboté tous les instruments de navigation et qui, au moment du drame, se trouvait en tenue d'homme grenouille prêt à se jeter à l'eau. Sigmond aurait pu indiquer pourquoi Edgar Brown avait disparu. Peut-être le premier maître était-il au courant de ce qui se tramait contre le Canal.

— Je reviendrai, monsieur Wilhelm. Peut-être aurai-je grandement besoin de vous.

C'est à San-Diego qu'il retrouva le lieutenant Sturgens dans les locaux de la police maritime. Le quartier-maître Klein était là et paraissait inquiet.

— Il prétend que Sigmond ne lui a donné que cent dollars pour se porter raide. La raison ? Sigmond voulait ramener de la marihuana de Panama. Ou c'est un pigeon, ou il essaye de nous rouler.

— Mon lieutenant ... j vous jure que c'est la vérité ... J'ai fait le c..., mais sans savoir que ça irait si loin. Parole mon lieutenant !

Sturgens se tourna vers le lieutenant de l'O.N.I. et l'interrogea du regard.

— Laissez-le filer ... Consignez-le quelque-part qu'il n'aille pas raconter son histoire dans les bars du port.

Quand ils furent seuls, Sturgens sortit une liste de sa poche.

— Les noms de ceux qui ont eu connaissance de la nouvelle affectation de l'Evans II, et de son transit par Panama à La Jolla, avant qu'il parvienne au lieutenant-Commander Henderson.

Sturgens paraissait jubiler et il jeta un coup d'œil sur la liste. Il se crut l'objet d'une illusion, épela chaque nom et jura.

— Et Sigmond ? Vous l'avez oublié ou quoi ?

— Pas du tout. Il ne pouvait être dans le coup, puisqu'il suivait un cours de perfectionnement détecteur, ici à San-Diego.

— Damned ! ... Il a donc reçu un ordre ?

— Voilà. C'était tout de même étonnant qu'un simple premier maître, avec l'intelligence moyenne de Sigmond, ait eu la responsabilité de l'affaire.

Sturgens pointa deux noms sur la liste.

— Mercedes Llanera ... Rico Deban. Tous deux d'origine espagnole. Je ne veux pas croire que les autres, de purs Américains, aient pu tremper dans l'affaire. Évidemment nous ne ferons pas d'exclusive. Mais autant commencer par les deux Espagnols.

— Vous avez entrepris quelque chose ?

— Oui. L'ordre est arrivé ici à l'Amirauté. Et le Commodore responsable l'a fait enregistrer par sa secrétaire...

— Mercedes Llanera ?

— Ouais. L'ordre enregistré passe au bureau de l'officier d'administration, deuxième Américain, le lieutenant Yalles. Puis le papier est envoyé à La Jolla, au Commodore commandant la base océanographique de la Navy. Troisième Américain qui a comme officier d'administration un maître principal, Rico Deban. Une précision, les trois Américains sont des officiers de valeur. Rico Deban passe pour être un type peu recommandable avec des relations dans les milieux louches de San-Diego.

— Et la femme ?

— Célibataire, jeune et jolie ... Quelques aventures discrètes.

— Rien entre Deban et elle ?

— Non. Il y a d'autres membres d'origine espagnole dans le personnel. Ils se fréquentent normalement.

Kovask pointa le nom de la jeune femme sur la liste.

— Si nous commençons par elle ?

— Bien. Elle habite en banlieue, La Mesa-Road. Un petit pavillon. Il paraît qu'elle mène un train de vie assez important vu ses ressources.

Une pelouse d'un vert soyeux s'étendait devant le bungalow à un seul étage. Un tourniquet répandait une pluie fine sur l'herbe. Sur le côté gauche un pin parasol abritait un transatlantique. Une fille en bikini s'y trouvait.

Quand ils firent crisser les graviers roses et bleus de l'allée, elle s'assit et Kovask la détailla avec admiration. Elle était de taille moyenne avec de longs cheveux noirs qui flottaient sur des épaules rondes et bronzées. Ses seins plantureux étaient presque libres sous la bande d'étoffe du maillot, et le slip réduit découvrait l'arrondi des hanches et du ventre.

Son regard noir alla de l'un à l'autre, parut hésiter sur le visage de Sturgens.

— Miss Llanera je me présente, lieutenant Sturgens de la Navy-Police et mon compagnon Kovask. Il est chargé d'une mission spéciale

par le gouvernement.

Si elle était coupable, son sang-froid était admirable. Elle eut un sourire enjôleur et une œillade évaluatrice pour le lieutenant Kovask, leur désigna des fauteuils de toile.

— Si vous le permettez, je vais aller enfiler une robe.

Le regard de Kovask se durcit.

— Non. Peut-être tout à l'heure, si nous décidons de vous emmener.

Le visage de la jeune femme s'altéra.

— Je ne comprends pas et ... Je vais me sentir gênée d'être à demi-nue ...

— Aucune importance ... Une question. Quand avez-vous connu le premier maître Sigmond ?

Il remarqua que sa respiration se précipitait et que sa poitrine généreuse devenait haletante.

— Sigmond ? ... Mais je ne connais personne ...

— Inutile, miss. Bien qu'il nie absolument tout ce qui lui est reproché, Sigmond ne cache pas qu'il vous connaît. Il se trouve au Panama en ce moment, mais dans un jour au plus vous serez confrontés.

Elle ferma à demi les yeux.

— Je m'en veux terriblement ... Je ne comprends rien absolument à ce que vous me dites ... Ce Sigmond ...

— Sturgens, voulez-vous aller fouiller le bungalow ?

Cette fois il savait qu'il avait eu raison de bluffer. La jeune femme n'avait pu réprimer un frisson. À demi nue elle pouvait difficilement dissimuler ses réactions physiques.

— De quel droit ? balbutia-t-elle ... Il vous faut un ordre de perquisition ...

— Vous êtes bien renseignée. Vous aurez tout le loisir de vous plaindre par la suite, mais je ne pense pas que vous en ayez envie. Qui vous paye ? Dominguin ? Ponomé ?

Brusquement il eut l'impression d'avoir dit une bourde. En quelques secondes la jeune femme reprenait du poil de la bête, comme si elle venait d'avoir la certitude qu'ils en savaient moins qu'ils voulaient bien le dire.

Kovask décida de frapper le grand coup.

— Dominguin est en notre pouvoir ... Nous avons usé d'illégalité pour l'arrêter, mais c'est chose faite.

Mercedes Llanera regardait du côté de son pavillon. C'était là-bas qu'ils découvriraient l'essentiel.

— Accompagnez-nous.

— Je refuse ... Je ne veux pas entrer chez moi en compagnie de deux hommes.

Kovask eut un rire sardonique.

— Ne craignez rien. Je déteste faire l'amour avec des suspects.

Elle lui lança un regard meurtrier. Il sentait qu'ils étaient sur la bonne piste, mais quelque chose clochait. Sturgens apparut à la fenêtre. Il fit un signe négatif de la tête. Ça ne marchait pas.

— Occupez-vous d'elle. Laissez-la enfiler une robe, mais méfiez-vous.

Le bungalow comprenait une cuisine, un living, une chambre et une salle d'eau. Un garage préfabriqué était accolé à la façade arrière.

Sturgens avait fouillé partout dans les pièces habitables. Il sortit par la porte de derrière, pénétra dans le garage. Une petite voiture européenne, une Floride, y était entreposée. Il fouilla l'intérieur, ouvrit le coffre. Un paquet de vêtements soigneusement pliés et entourés d'une ficelle attira son attention.

D'un coup de canif il trancha l'attache, déplia le tout. D'abord confondu par sa découverte, il se sentit brusquement faible sur ses jambes. Il passa sa main sur son visage, la retira poisseuse de transpiration.

— Salope !

Les vêtements sous le bras il fonça vers l'appartement. Dans une robe d'un gris léger, profondément décolletée, un sourire dédaigneux sur les lèvres, Mercedes Llanera faisait des effets de jambes pour Sturgens.

Quand Kovask entra, elle pâlit affreusement en voyant ce qu'il apportait. Le lieutenant lui jeta ces vêtements à la face et elle poussa un cri horrifié.

— Où sont-elles ? Tu vas le dire immédiatement sinon j'écrase ta belle gueule à coups de talon.

Elle se protégea de son bras, mais il lui envoya quand même une giflle.

— Vite, si tu savais combien tu m'écœures !

Sturgens, complètement abasourdi, ramassait les vêtements, les examinait un à un. Ce fut quand il découvrit une robe de petite fille, de sous-vêtements enfantins qu'il comprit. Son visage se pétrifia et il s'avança vers Mercedes Llanera.

Folle de terreur en présence des deux hommes, elle ouvrit la bouche sur un cri qui ne voulut pas sortir.

— La mère et la fille ... Tu avais peur hein ? Elles étaient au courant ? La mère surtout ... Sigmond avait dû lui faire quelques confidences, et comme il a disparu depuis plusieurs jours, elle devait être folle d'inquiétude. Tu as craint qu'elle ne se livre à quelques indiscretions ? Tu les as assassinées, toutes les deux ...

Mercedes s'écroula à genoux et se mit à sangloter. Pendant des heures elle avait dû se maîtriser, jouer le jeu. Kovask ramassa la robe de fillette.

— Ces taches de sang ... À coups de couteau certainement ? Salope !

— Où sont-elles ? demanda Sturgens se penchant vers la jeune femme prostrée.

— Le jardin ... Au fond de la pelouse ...

— Toute seule, tu es arrivée à les enterrer ? À qui espères-tu faire croire ça ?

— Si ... Toute une journée j'avais arrosé l'endroit. J'ai creusé un mètre environ. Je ne voulais pas les laisser là ... Mais il fallait que j'attende.

— Attendre quoi ? aboya Sturgens.

— L'argent ... On ne m'a payé que la moitié du prix convenu ...

Kovask la souleva et la colla dans un fauteuil. Il se souvenait des aveux du Captain Dikson.

— Je suppose qu'il n'y a pas eu que l'histoire de l'Evans II. Qu'as-tu encore vendu et à qui ?

— Tous les transferts de grosses unités ...

— À qui ?

— Un certain Jorge, boîte postale 117 à San-Diego. C'est tout ce que je sais.

— Et l'argent ?

— Quand je rentrais le soir, je trouvais un paquet dans ma boîte aux lettres et les instructions nouvelles. C'est Jorge qui m'a ordonné d'attirer chez moi la femme et la fille de Sigmond et de les liquider, si je ne voulais pas être supprimée moi-même.

— Comment as-tu été contactée ?

Mercedes regarda autour d'elle avec désespoir. Sturgens la menaça du regard. Kovask avait une rigidité impressionnante.

— Ma famille est originaire de Panama ... C'est au cours des vacances que j'ai passées là-bas, il y a trois ans ...

Kovask et Sturgens se regardèrent. Trois ans déjà. D'innombrables renseignements avaient dû filer.

— J'ai une amie ... Paula Tedou.

Kovask se pencha vers elle. Enfin un lien authentique entre les différents acteurs du drame.

— Continuez !

— Elle m'a avoué qu'elle travaillait pour l'Unitad et que cela lui rapportait beaucoup d'argent. En effet elle vivait luxueusement. Elle m'a démontré combien il était facile pour moi d'en faire autant. Je pouvais recevoir de cent à mille dollars par information.

— Combien pour l'Evans II ?

— Mille. Le maximum.

C'était que l'Unitad attachait une grosse importance au tuyau.

— Et puis ?

— On m’a demandé d’utiliser les services de Sigmond.
Sturgens se fit spécifier le rôle de Klein, le quartier-maître tombé malade.

— C’est exact, dit-elle d’une voix lasse. Klein est en dehors du coup.
Kovask alluma une cigarette.

— Quand avez-vous vu Paula Tedou pour la dernière fois ?

— L’an dernier aux vacances.

— Était-elle déjà la maîtresse du Captain Dikson ?

Mercedes Llanera lui jeta un regard de bête traquée. Ils en savaient fort long.

— Oui ... Depuis quelques mois.

— Il trahissait déjà ?

— Certainement ... Paula a d’ailleurs d’autres amants. Même s’ils sont réticents, elle excelle pour leur tirer des renseignements.

Kovask se promit d’en toucher un mot au colonel Hilton, chef de la Section Spéciale de Sécurité. Le brave homme serait confondu.

— Mercedes Llanera, votre amie est morte.

Le choc l’atteignit superficiellement. Trop égoïste pour se lamenter sur les autres. Kovask éprouva un certain plaisir à lui préciser :

— Et vos petits amis de l’Unitad lui ont réservé une fin atroce. Ils l’ont décapitée.

Cette fois elle encaissa difficilement. Ils la virent accomplir des prodiges de volonté pour ne pas s’évanouir comme toute femme normale.

CHAPITRE X

L'interrogatoire de Mercedes Llanera se poursuivait dans les locaux de la Navy-Police jusqu'à minuit. Kovask s'interrompit quelques minutes, mangea des sandwiches et avala un dopant pour lutter contre le sommeil. Depuis quarante-trois heures il n'avait pas fermé l'œil. Dans l'avion il s'était assoupi une heure.

La jeune femme ne leur apprit rien de plus ou presque. Elle ignorait où se trouvait Sigmond et paraissait surprise que le chimiste Edgar Brown soit mêlé à cette affaire. Sturgens emmena Kovask dans son petit appartement. Ils fumèrent une dernière cigarette avant de se partager le lit et le divan.

— La poste centrale sera surveillée dès les premières heures. Si le mystérieux Jorge se présentait, il serait immédiatement arrêté.

Kovask hocha la tête d'un air dubitatif.

— Je ne crois pas qu'il vienne se fourvoyer dans le piège. J'ai même l'impression que mon rôle se termine ici, et que la suite n'intéresse que vos services. Demain je prends le Boeing à sept heures. Je serai au début de l'après-midi à Panama.

Il secoua la cendre de sa cigarette dans la poterie indienne placée entre eux.

— Je ne pars pas seul. David Wilhelm vient avec moi.

Sturgens ne parut même pas surpris.

— Voilà pourquoi vous êtes resté absent une bonne heure en fin de soirée ?

— Je l'ai très facilement persuadé. Il emporte quelques appareils, mais j'espère trouver les autres sur place. Il le fait avec l'intention visible de venger son patron, Edgar Brown, avec ses moyens personnels.

Le lendemain à une heure précise de l'après-midi, Kovask et Wilhelm débarquaient dans la fournaise panaméenne. L'avion était climatisé et le chimiste soupira en sortant son mouchoir. La sueur les recouvrait instantanément.

— Comment vivre dans une étuve pareille ? Mes appareils ?

— Ils seront transportés à l'Amirauté. Ne vous inquiétez pas.

Il ne fut pas étonné de ne pas découvrir Clayton derrière les barrières réservées au public. L'inspecteur devait être toujours à Puerto-Mensabé.

— Je vais vous laisser au génie maritime. Vous leur indiquerez les

appareils dont vous avez besoin, et je repasserai vous prendre deux heures plus tard.

Le même taxi le conduisit aux Services de Sécurité. Il était à peine deux heures et le colonel Hilton n'était pas encore arrivé. Il patienta un quart d'heure. Le chef de la Section Spéciale ne parut pas très heureux de le revoir. Ils s'enfermèrent dans son bureau.

— Depuis vingt-quatre heures tous les services sont alertés. Ceux de l'hydrographie, des écluses, du dragage, du balisage et j'en passe.

— Parfait. Clayton ?

— L'inspecteur est à Puerto-Mensabé en compagnie de deux hommes. Je lui ai donné pleins pouvoirs. Il est parti à l'aube hier, en voiture. Je n'ai aucune nouvelle. Vous savez que l'Evans II est renfloué et qu'ils sont en train de le remorquer à petite vitesse ? Deux nœuds à l'heure. Plus de quarante heures avant qu'ils n'arrivent. Pendant ce temps, les experts démontent tout à bord.

— Je ne suis pas passé à l'Amirauté. Je ne crois pas qu'on découvre quelque chose qui puisse nous intéresser à bord du navire.

Le colonel Hilton lui lança un regard hargneux.

— C'est à nous seuls de jouer ?

— Je le crains dit Kovask. Et le Captain Dikson ?

— On lui a fait des piqûres calmantes qui l'ont complètement assommé. On l'a interrogé hier après-midi. Il nous a donné quelques indications que nous sommes en train de vérifier.

On frappa à la porte et un inspecteur entra, portant un pli cacheté. Il se retira avec un regard en coin pour Kovask. Hilton lut le message et jura.

Kovask le vit rougir.

— Et voilà ... Par ordre de Washington, l'état d'alerte secret est proclamé sur le territoire de la zone du canal pour une durée illimitée. C'est le gouverneur qui m'en avise. La Navy prend la direction des opérations de surveillance.

Il ressemblait à un bouledogue.

— C'est vous qui êtes à l'origine de ça, hein ?

— J'ai transmis mon rapport, le laissant à leur appréciation.

— Et nous, nous collaborons ... C'est écrit.

— Le canal est un point stratégique pour notre marine, mon colonel. S'il s'agissait d'une route, ce serait l'Armée et dans le cas d'un aéroport ...

— Mais je comprends très bien, articula difficilement le colonel.

— Cela ne vous enlève aucune prérogative. De toute façon, vous n'auriez pas suffisamment d'effectifs pour surveiller tous les points critiques.

Hilton regardait droit devant lui. C'était une drôle de gifle pour un homme de son âge et de son grade. Il resta ainsi, immobile et pensif

pendant quelques secondes. Kovask ne voulait nullement le brusquer.

— On se méfie de nous les coloniaux. Il y a peut-être trop longtemps que j'occupe ce poste, et aussi trop longtemps qu'il ne s'est rien passé de grave dans le canal.

Son gros poing velu parut vouloir fracasser la plaque de verre noir sur son bureau, mais il atterrit avec douceur.

— Pourtant ... Jusqu'à maintenant il n'est rien arrivé de grave. Le transit s'opère normalement. Aucun navire ne s'est mis en travers ... Aucune écluse ne s'est coincée ... Quelles sont vos suggestions ?

Kovask avait une volonté trop déterminée pour se sentir gêné, mais il avait quelque peu pitié du colonel.

— Je suis revenu avec un chimiste, assistant du professeur Edgar Brown. Nous allons patrouiller dans le Canal et il fera des analyses.

Sous ses sourcils broussailleux, le regard d'Hilton se fit ironique.

— Parce que vous êtes certain que seul un chimiste peut faire lever le lièvre ?

— David Wilhelm est un océanographe accompli. Je m'en tiens toujours à mon idée première.

Au génie maritime où il arriva quelques instants plus tard, il apprit qu'un chaland de débarquement avait été mis à la disposition de David Wilhelm, et qu'une partie des instruments de mesure s'y trouvaient déjà.

L'assistant de Brown paraissait assez décontenancé et dépaycé. La chaleur l'accablait.

— Nous partons dans une heure ... Il paraît que nous devons passer l'écluse de Miraflores en même temps qu'un train de bâtiments moyens. Je ne sais comment je m'organiserai à bord. Je crois que nous partagerons la même cabine et elle est minuscule.

Kovask eut un sourire sympathique et lui tapota l'épaule.

— Désolé, mais je ne suis pas du voyage.

Wilhelm paraissait déçu.

— J'ai beaucoup à faire et je perdrais mon temps à bord du chaland. Quel est son nom ?

— Un matricule plutôt, le L. 4002. Comment vous ferai-je connaître les résultats ?

— Il y a la radio à bord. L'écoute sera constante.

Le Génie maritime avait reçu quelques informations sur l'enquête menée à bord de l'Evans II renfloué. La presque totalité des appareils de navigation, y compris l'asdic, le radar et le magnétostriktion de Parker, avaient été sabotés de façon assez grossière. Un profane pouvait être à l'origine de ces déprédations.

Kovask eut un sourire. David Wilhelm pourrait continuer à adorer son patron. La culpabilité de Brown paraissait de moins en moins probable, tandis que celle de Sigmond devenait flagrante,

indépendamment des nouveaux faits de San-Diego.

Avant la fermeture des bureaux, Kovask rendit visite au colonel Hilton. Ce dernier semblait avoir fait la part des choses et se révéla plus aimable.

— Je voudrais une liste de toutes les anomalies mécaniques relevées au cours de ce dernier mois, dans le fonctionnement des écluses géantes. Même les plus banales.

Hilton parut épouvanté par la tâche.

— Savez-vous ce que ça représente ? Des centaines de rapports. Quand un rivet saute nous recevons un rapport. Même si c'est côté Atlantique, puisque tout est centralisé ici.

— Qu'en faites-vous ?

— C'est selon l'avis de l'ingénieur responsable.

— Avez-vous effectué une enquête ce dernier mois ?

Hilton secoua la tête, puis appuya sur l'interphone. Il demanda le dossier adéquat. Quand il fut entre ses mains, Kovask passa sans façon derrière lui.

— Voilà ... La dernière en date, vingt-quatre Novembre ... Une malfaçon dans le bétonnage d'un bajoyer endommagé par un cargo. Un contremaître panaméen interrogé ... Mise en cause du fournisseur de matériaux. Quelques sacs de ciments trop argileux ... Le procès aura lieu dans quelques mois ... Vous voyez que nous allons quand même jusqu'au bout !

Il referma le dossier.

— Je suis certain que, si vous voulez lire tous les rapports, vous ne vous en sortirez pas avant quinze jours en y passant vos nuits.

Kovask se mordit les lèvres, réfléchit rapidement.

— Comment s'appelait le fonctionnaire qui assistait à notre premier entretien ?

— Wouters ... C'est en quelque sorte le chef de Cabinet du gouverneur ...

— Tâchez de l'obtenir au bout du fil et expliquez-lui que je suis dans votre bureau.

Le ton de Wouters fut très chaleureux. Kovask lui expliqua ce qu'il entreprenait.

— Pour dépouiller ces dossiers il me faudrait une dizaine de spécialistes.

— Pour quelle heure ?

Kovask se félicita d'avoir misé sur cet homme efficient.

— Le plus tôt possible. Leur travail durera vraisemblablement vingt-quatre heures. Ce sera dur.

— Donnez-moi deux heures et je vous en trouve douze à quinze. Maintenant autre chose. Ce que vous cherchez, c'est une similitude dans les incidents mécaniques ?

— Voilà. D'après le pourcentage, nous pourrions nous faire une idée ... Par exemple si les dégradations des ouvrages en béton arrivent en tête, nous foncerons dans ce sens-là, sans pourtant négliger les séries suivantes dont le pourcentage serait élevé.

Wouters parut sceptique.

— Des hommes ne peuvent remplacer un bon cerveau électronique.

— Pouvons-nous en trouver un à Panama ?

— À l'Amirauté précisément. Seulement la permission de l'utiliser doit être donnée par Washington ... Voulez-vous que je me mette en rapport avec le Commodore Chisholm ? Nous pourrions avoir une réponse dans la nuit ...

— Formidable ! s'enthousiasma Kovask ... Entièrement d'accord et merci.

— Pas trop usé par le climat, hein ?

— J'essaye de tenir le coup.

Puis il raccrocha. Hilton était debout.

— Venez, nous allons demander le regroupement des différents rapports. N'oubliez pas que le canal comporte trois groupes d'écluses, sans parler des autres installations. Sur quatre-vingt un kilomètres de canal, il se produit plusieurs incidents techniques chaque jour.

Dans la salle des archives, le personnel était déjà au travail malgré l'heure tardive. Une longue table, faite de panneaux de contreplaqué posés sur des tréteaux, occupait toute la largeur du mur. Les dossiers s'y empilaient et le colonel n'avait nullement exagéré quant à l'ampleur du travail.

— Pour le moment, expliqua le responsable, nous suivons l'ordre chronologique.

— Les spécialistes classeront les documents à leur aise, dit Kovask.

Le colonel allumait un gros cigare.

— Partez-vous au hasard ou bien avez-vous une idée préconçue ? demanda-t-il à son compagnon qui feuilletait le contenu d'une chemise.

Kovask releva la tête, hésita.

— Oui et non ... Je pense que ce sont les superstructures qui sont le plus vulnérables... Un instant je me suis demandé s'ils ne cherchaient pas à embourber le canal ... Le professeur Edgar Brown était spécialiste des boues et vases marines ... Mais ma supposition était presque du domaine de la science-fiction, et je ne l'ai pas retenue ... Quoiqu'on en ait vu d'autres de la part des Soviétiques.

Hilton se pencha vers lui.

— Croyez-vous qu'ils soient derrière tout ça ?

— Qui peut le dire ? À ce que j'ai compris, l'Unitad est un parti d'extrême-droite ?

— En effet ... Il reçoit certains appuis espagnols ... Et avant sa

chute, Peron s'y intéressait.

— Cela ne veut pas dire que le R.U. ne s'en mêle pas. Ils sont assez malins pour soutenir un parti de ce genre, à condition qu'il donne des preuves de son anti-américanisme.

Comme ils remontaient, un inspecteur se précipita vers eux.

— Un message de Clayton, mon colonel ... Ils rentrent à Panama. Ils n'ont rien découvert à Puerto-Mensabé ... Le domaine de Dominguin était abandonné aux ouvriers agricoles.

Hilton regarda Kovask.

— Mauvais hein ? Ça sent la panique ... Et quand les gens ont le feu aux trousses ...

Se tournant vers l'inspecteur.

— Dans combien de temps seront-ils là ?

— Quelques heures. Les pistes sont très mauvaises.

Hilton parut le chasser de la main. Ils s'enfermèrent dans le bureau. Kovask éprouvait l'angoisse des grands moments.

— Cette fois la piste est bien perdue ... Le téléphone l'interrompit et il décrocha.

— Oui ... je vous le passe.

Kovask prit le combiné. C'était l'Amirauté qui tenait à le prévenir. Des pêcheurs avaient trouvé le corps de Edgar Brown sur une petite plage, du côté de la Punta Mala ...

— Comment l'ont-ils reconnu ?

— On ne sait pas ... Une vedette est allée chercher le cadavre.

CHAPITRE XI

À dix heures du soir, quatorze spécialistes, envoyés par Wouters, s'activaient dans la salle des archives de la Section Spéciale, quand Kovask prit un taxi pour l'Amirauté. Il y apprit que le corps du chimiste avait été transporté à l'hôpital de la Navy, à La Boca, et que l'autopsie allait être effectuée par le médecin-principal Allard. Il obtint aussi quelques précisions sur la découverte du corps. C'était dans une crique déserte que des pêcheurs de crabes avaient trouvé le professeur. Ils avaient été frappés par l'abondance des crustacés à cet endroit.

— Et les papiers étaient intacts ? s'étonna Kovask.

— C'est une erreur, s'excusa son interlocuteur, le midship de nuit. On a simplement trouvé une montre en or portant son nom et sa date de naissance.

Une demi-heure plus tard, le lieutenant de l'O.N.I. s'y trouvait. Malgré tout, il dut attendre que le médecin-principal ait terminé ses premières constatations, ce qui demanda une bonne heure.

Il n'était pas loin de minuit quand un petit homme sec, portant des lunettes en or, sortit de la salle d'opération. Il jeta un regard incisif à Kovask.

— C'est vous l'inspecteur-enquêteur ? Allard, Médecin-Principal.

Sa main était petite mais nerveuse.

— Cet homme paraît mort depuis plusieurs jours. La cause ? La noyade consécutive à un choc dans la nuque.

— De l'eau dans les poumons ?

— Évidemment, fit Allard avec dédain. De l'eau salée. Un bon flacon.

— Pouvez-vous me le confier ?

L'œil bleu du médecin s'amusa derrière les verres de ses lunettes.

— Si vous y tenez ...

Le flacon dans la poche de sa veste, il revint à l'Amirauté, demanda au midship de nuit de le conduire à la salle des cartes. L'homme s'exécuta.

Kovask étudia les courants du golfe de Panama. Une branche du courant nord-équatorial contournait en effet la Punta Mala, venant sensiblement de l'endroit où l'Evans y avait fait naufrage.

Ruminant sa déception, il se rendit au Génie Maritime, se fit

préciser la position du chaland de débarquement où David Wilhelm se trouvait. Le L. 4002 était immobilisé pour la nuit sur la rive Ouest du lac de Miraflores . Le contact radio était permanent. Le chaland était ancré à deux cents brasses d'un petit village, Samotillo.

Kovask annonça son arrivée et demanda que Wilhelm soit réveillé.

Une jeep fut mise à sa disposition. Il accepta le chauffeur, ne connaissant pas la zone d'une façon parfaite. Il ne leur fallut que quarante minutes pour parvenir à Samotillo. Les barques étaient échouées sur une plage de sable, et seuls deux feux réglementaires signalaient la présence du chaland. Le chauffeur fit des signaux avec ses phares et quelques minutes plus tard Kovask était à bord de la chaloupe.

Wilhelm l'accueillit en haut de l'étroite échelle de fer.

— Désolé mon vieux, s'excusa Kovask, mais votre séjour n'a rien d'une partie de plaisir.

— Je ne dormais pas, dit le chimiste. J'ai prélevé quelque quarante échantillons. Cela me fait du travail sur la planche. Qu'est-ce qui vous amène ?

La cabine qui servait de laboratoire improvisé était minuscule et une ampoule donnait une lumière limoneuse.

— Heureusement que je dispose d'une batterie d'accumulateurs pour éclairer mon microscope.

— Vous avez fait quelques découvertes ?

— Un peu tôt encore. Je réserve mon pronostic.

Kovask le regarda gravement.

— Tout cela est d'extrême urgence ... Wilhelm haussa les épaules.

— Laissez-moi passer les écluses de Pedro Miguel ...

Renonçant provisoirement, Kovask sortit son flacon que le chimiste examina avec curiosité. L'eau de mer était troublée par son séjour dans les poumons.

— Qu'est-ce ?

Kovask ne pouvait reculer davantage. Il regarda le chimiste avec une gravité subite.

— Pardonnez ma brutalité ... Brown a été retrouvé ... Du moins, ce qu'il en restait. Il est mort noyé ... L'autopsie a eu lieu.

Wilhelm encaissa le coup assez bien. Il devait s'y attendre. Il posa le flacon et le fixa.

— Est-ce dans ses poumons que cette eau a été prélevée ?

— Oui ... Je voudrais que vous établissiez la salinité.

Le jeune homme était intrigué.

— Elle est très variable dans le golfe de Panama, n'est-ce pas ?

— En effet ... Entre trente-cinq et trente pour mille. Peut-être avec des zones à vingt-neuf ...

— Voici ce que je compte faire. L'Evans a patrouillé plusieurs jours

dans le golfe, et nous pourrions certainement avoir les rapports de votre patron ... Pas exactement le pourcentage à l'endroit du naufrage, mais presque. S'il y avait une nette différence ...

Le regard de Wilhelm se fit moins flou.

— Cela voudrait dire que mon patron est resté en vie plus longtemps ? Donc qu'il était complice du naufrage ? C'est cela que vous essayez de me faire établir ? Je ne marche pas !

Son ton s'était brusquement durci. Sous son apparence chétive, il cachait une volonté inattendue.

— Mettons-nous d'accord, fit Kovask pour l'apaiser. Je ne pense pas du tout que Brown était complice. Mais il peut très bien avoir été sauvé par le quartier-maître Sigmond, entraîné contre son gré jusqu'à terre. On lui a peut-être offert de collaborer. Il a sûrement refusé. Devenu un poids mort, les autres l'ont supprimé. D'autant que mon enquête au sujet de Brown les inquiétait. Ils l'ont noyé et ont transporté son corps jusqu'à la crique perdue où il a été retrouvé. Le fait que les crabes se soient acharnés dessus ne veut rien dire. Surtout s'il y en a des milliers dans le coin.

Wilhelm paraissait se rendre à la raison. Il eut même un sourire d'excuse, déboucha le flacon. Pendant qu'il opérait, Kovask alla fumer une cigarette au-dehors. La nuit était lourde. Le chaland paraissait endormi, sauf le radio qui veillait dans le poste de pilotage.

Mais c'était plus long qu'il ne le pensait, et il fallut encore une demi-heure avant que Wilhelm n'obtienne la teneur en chlore. Il ouvrit ensuite ses tables de Knudsen et énonça le chiffre.

— Pas plus de vingt-cinq pour mille, ce qui est assez extraordinaire.

— Il se serait noyé à proximité de la côte ?

— Non, au contraire, le pourcentage augmente souvent avec la faible profondeur des eaux ... Une seule explication, il s'est noyé dans un estuaire.

Kovask sursauta.

— Certain ?

— Oui ... C'est net. Je m'attendais à un trente pour mille environ.

— Je suis allé à Puerto-Mensabé. Il y a un infect rio qui se transforme en marécage au Nord du village.

Wilhelm approuva.

— Vous pouvez en être certain ... Et vous n'avez pas besoin d'attendre que les rapports de Brown soient examinés, ni même qu'une analyse ait lieu sur le point précis du naufrage.

Kovask consulta sa montre. Deux heures. Il se sentait las mais il ne pourrait pas se coucher de la nuit. Le matelot qui le ramènerait à terre devait veiller avec le radio. Wilhelm se penchait sur ses tubes. C'est grâce à ce silence qu'il put surprendre de curieux grattements contre la coque du chaland.

Le chimiste avait entendu.

— Des herbes ?

Kovask lui fit signe de se taire. Il se déplaça en direction de la porte, se plaqua contre la cloison. D'un geste il ordonna à Wilhelm de poursuivre ses travaux.

Son oreille exercée perçut les frôlements de pieds nus sur la partie pontée du chaland. Puis celui d'une main contre le château. Peut-être un marin qui prenait l'air. Il devait faire une chaleur torride dans l'espèce d'entrepont réservé à l'équipage.

Wilhelm ne se retourna pas une seule fois. Kovask admira son sang-froid. Le jeune homme n'ignorait pas que, si l'inconnu ne faisait pas partie de l'équipage, c'était à sa vie qu'il en voulait. Le silence était à nouveau revenu, coupé par les cliquetis des éprouvettes et des tubes. Kovask, très fatigué par sa rude journée, faillit se détendre et se mettre à rire. Mais contre son dos le frôlement reprit. L'inconnu s'était tenu sur le qui-vive pendant quelques instants, et maintenant il arrivait.

Kovask sourit quand la poignée tourna lentement. Il pivota légèrement, certain que le tueur utiliserait un poignard. Quand la porte se détacha de la cloison, il lança sa main droite mais elle glissa sur une peau nue et huileuse. L'inconnu poussa un cri et sa lame tomba sur le plancher.

Kovask se lança à sa poursuite. L'homme se dirigeait droit vers la rambarde. L'Américain se détendit violemment dans un sursaut désespéré, crocha l'homme à hauteur des hanches, planta des doigts dans le maillot de bain. Il glissa avec lui, réussit à rester dessus et le frappa en plein foie. Sa victime rugit de douleur, mais il propulsa son poing vers le haut du corps nu, entendit la mâchoire inférieure claquer contre celle du haut.

— Vous l'avez ? demanda Wilhelm. Sa torche électrique éclairait les deux hommes.

Le tueur était un noir. Des bruits de pas martelèrent le pont. Le radio et le matelot arrivaient. Le noir se relevait lentement tandis que Kovask le surveillait de près. Le commandant de bord, un enseigne de deuxième classe, arrivait son pistolet à la main.

Kovask détestait les explications, mais Wilhelm s'en chargea à son grand soulagement. Il demanda simplement de quoi ligoter sa capture.

— Je le ramène à Panama. Trouvez-moi aussi un vieux pantalon et une chemise.

Une fois dans la chaloupe, Kovask lui lia les mains. Le noir avait une chaîne aux pieds, tenue par deux cadenas. Il attendit que l'homme soit installé dans la jeep pour lui demander son nom.

— Merico.

Le chauffeur était intrigué par le nouveau-venu. Comme il plissait les lèvres d'un air méprisant, Kovask lui demanda d'où il était.

— De La New-Orléans, et c'est la première fois qu'un mal-blanchi monte dans la même voiture que moi.

Kovask apprécia la situation. Merico, visiblement abattu par sa capture, ne tenta pas de s'évader. Le lieutenant se fit déposer à la Sécurité. La première personne qu'il aperçut fut Clayton. Il paraissait exténué et mordillait un mégot, l'air sombre. Il examina le noir avec circonspection.

— D'où sort-il celui-là ?

— Du lac Miraflores.

Rapidement il lui expliqua comment il s'était emparé du tueur.

— Je ne veux pas perdre de temps avec lui. Il ne sait certainement pas grand-chose.

— Je vais le passer à mes hommes.

Quand ce fut fait, il entraîna Kovask vers la salle des archives.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir mis les administrations en révolution. Le chef du cabinet du gouverneur téléphone toutes les demi-heures pour savoir où nous en sommes. Tout le monde est sur les dents.

— Des résultats en bas ?

— Pas lourd pour le moment. Ils sont en train de saucissonner, et de boire de la bière glacée avant de reprendre le travail. Au fait, Washington est d'accord pour le cerveau électronique.

Kovask s'immobilisa dans le couloir.

— Avant d'aller là-bas ... J'ai une soif terrible et je planterais bien la dent dans un sandwich.

— Venez ! Nous avons un bar qui est resté ouvert.

La pendule de l'établissement indiquait trois heures et la chaleur paraissait devenir plus épaisse, plus humide. Kovask tira d'un air dégoûté sur sa chemise et sur son pantalon qui lui collaient à la peau.

— Dégueulasse, hein ? Vous verriez au bout de quelques années. Vous sauriez reconnaître des différences de l'ordre d'un degré dans la température ambiante.

Serge but deux verres de bière, mangea un sandwich à la viande froide, très épicé.

— Votre séjour à Puerto-Mensabé ?

— Fiasco ... Plus personne au domaine. Même pas les gardes habituels.

— Pas de trace de Sigmond ?

— Rien ... Nous avons pénétré dans la maison à la nuit et avons fouillé un peu partout. Évidemment, nous ne disposions pas de nos moyens habituels ...

— Et Delapaz, le lieutenant de police ? Clayton grinça des dents.

— Nous avons beau lui expliquer que nous cherchions un décor pour une maison de production d'Hollywood, il était toujours dans nos

bottes.

Kovask prit encore une bière, avec la mauvaise conscience de s'alourdir inutilement l'estomac sans étancher la soif qui brûlait sa gorge.

— Vous savez que Brown a été retrouvé à l'état de cadavre ?

— On me l'a appris.

— J'ai découvert qu'il n'avait pas pu mourir lors du naufrage, mais par la suite ... J'ai l'impression que nos adversaires se mordent les doigts d'avoir fait disparaître le chimiste. Ils viennent de nous le rendre en espérant que nous ne serons plus aussi chauds pour continuer dans le sens actuel.

Clayton fumait d'un air maussade. Il devait être très fatigué lui aussi.

— Pourtant, ils ont essayé de liquider votre chimiste junior. Une preuve de leur affolement ?

— Le cadavre de Brown a peut-être été découvert avec un trop grand retard. À quelques heures près, il coïncide avec l'arrivée de David Wilhelm. Ils se sont rendu compte que la restitution du corps n'empêcherait plus notre marche en avant.

En même temps il quitta son siège.

— J'espère qu'ils vont vous le garder en bonne santé à bord de ce rafiot !

— C'est un gars courageux qui ne s'affole pas inutilement.

Dans la salle des archives, le travail avait repris. Kovask passa derrière chacun, prit quelques notes rapides. Il alla ensuite les étudier dans un coin. Clayton le rejoignit quelques minutes plus tard.

— Regardez ... Les plus nombreuses avaries nuisent au fonctionnement des écluses extrêmes ... Celles de Gatun et de Miraflores... Plus rarement celle de Pedro Miguel. Mais évidemment le dépouillement de tous les cas n'est pas terminé. Nous n'avons que le quart approximativement des dossiers qui soit épluché.

Cinq minutes plus tard il dormait, affalé sur la table. Clayton s'était éclipsé discrètement pour aller en faire autant dans son bureau.

Quand on réveilla Kovask, il était six heures du matin et un petit jour blafard délavait les vitres. Du moins celles qui étaient fermées.

Hilton se tenait devant lui, frais et dispos. Il avait dû prendre quelque repos lui-même.

Kovask se leva, la bouche pâteuse, les muscles engourdis.

— Venez avec moi, dit mystérieusement le colonel.

Son ton était celui d'un homme qui fait un effort pour ne pas paraître inquiet.

Dans son bureau, il prit un message et le tendit à l'agent de L'O.N.I..

— J'avais demandé que tous les incidents me soient signalés de

toute urgence. C'est l'écluse du Lac Gatun ...

Il expliqua en même temps que Kovask lisait.

— Deux roulements de pivot ont cédé sous la pression de l'eau, alors qu'un cargo se trouvait dans le sas. Et l'ingénieur affirme que la dernière vérification ne date que de deux jours.

CHAPITRE XII

À huit heures, Clayton et Kovask étaient sur les lieux mêmes du désastre. L'accident s'était produit à la première écluse d'entrée, côté baie de Limon. Tout de suite, le lieutenant réalisa que c'était une chance. Du côté lac de Gatun, l'ouverture d'une porte aurait été catastrophique, avec la pression d'une eau contenue à 26 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le cargo italien Santa-Clara était en travers dans le premier sas, avec sa poupe coincée dans l'angle que faisait la porte démantibulée avec le bajoyer de droite. Les tracteurs électriques de la compagnie s'affairaient, dont plusieurs sur la large chaussée bétonnée qui séparait les écluses parallèles. Le trafic continuait par les sas de gauche, et dans les deux sens.

On les conduisit à l'ingénieur responsable, un type assez jeune malgré son crâne dégarni. Il les accueillit sans grand enthousiasme.

— Le Santa-Clara s'est engagé dans le sas à cinq heures trente. Il manœuvrait avec ses projecteurs de proue, et grâce à ceux que nous utilisons. C'est entre cinq heures trente et six heures que l'accident s'est produit. Le sas était à hauteur et on allait ouvrir les portes d'amont.

Kovask lui tendit une cigarette qu'il refusa.

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi la porte s'est rabattue en contresens du courant. Normalement aurait dû s'ouvrir en dehors du sas avec la pression de Peau.

C'était remuer le fer dans la plaie. L'ingénieur tapa du poing dans la paume de son autre main.

— Bien sûr... C'est ce qui s'est produit une fois l'équilibre des eaux revenu, la porte s'est lentement rabattue, parce que le système de verrouillage avait tenu le coup à la base. Le cargo s'était déjà mis en travers.

— Il a du mal ?

— Le safran de son gouvernail brisé, ce n'est pas très grave. Pour le sortir de l'écluse, on va monter un safran sur l'étrave.

L'ingénieur consulta sa montre. Il paraissait nerveux.

— L'ingénieur en chef de la compagnie n'est pas encore là ... Peut-être les deux roulements seront-ils complètement démontés quand il arrivera. Je suis allé les examiner ... C'est tout bonnement incroyable. On a l'impression qu'un gars s'est acharné dessus pendant des heures,

avec une meule portative. Hypothèse invraisemblable, car leur accès est très difficile. Mais vous verrez. Ils ont exactement l'aspect de ces morceaux de fer retirés de la mer après un séjour de plusieurs mois ... La rouille en moins évidemment.

Kovask descendit l'échelle de fer, examina les deux roulements éclatés. Il ne s'étonnait plus maintenant que des pièces aussi épaisses aient pu céder. Elles étaient usées, crevassées. Brusquement, il remonta vers les deux hommes.

— Les pivots de l'autre porte ont-ils été vérifiés ?

— Non ... By Jove ! ... Vous avez raison ... Venez.

Suivis par un ouvrier qui portait l'échelle, ils coururent vers les deux portes d'amont, traversèrent le sas. L'ingénieur était tellement impatient de descendre qu'il arracha l'échelle des mains de l'homme, la fixa dans les crampons prévus.

Une fois en bas, il poussa un autre juron.

— Deux encore !

Il remonta à toute vitesse. Kovask comprit ce qu'il allait faire et le suivit. Clayton était quelque peu éberlué de les voir courir, en direction de l'écluse parallèle où se trouvaient deux remorqueurs.

Kovask était pâle.

— Pourvu qu'ils ne cèdent pas maintenant, hein ?

L'ingénieur serra les dents. Les vannes s'ouvraient, vidant le sas. Les deux remorqueurs descendaient lentement au niveau de la baie de Limon. L'ingénieur les planta soudain là et courut vers le poste de commande. Brusquement, une série de signaux rouges se mirent à clignoter.

Les passages sont suspendus ...

Les portes s'ouvraient et les moteurs des deux remorqueurs éclatèrent avec une force brutale. L'un après l'autre ils sortirent du sas, longèrent la digue de séparation. Ils venaient certainement prendre la succession des tracteurs électriques.

L'ingénieur n'attendait pas que les portes soient complètement plaquées. Il descendait, pénétrait même dans l'eau. Kovask se penchait vers lui et vit son visage devenir douloureux.

— Ceux-là ... aussi ... Un miracle qu'ils aient tenu ... les deux remorqueurs auraient pu s'éventrer.

Il hocha la tête en désignant l'autre côté du bief.

— L'ingénieur-chef Flanighan ... Heureusement que j'ai mes rapports de vérification en date d'avant-hier ...

L'ingénieur en chef ressemblait à Farouk avec ses lunettes noires et sa graisse. Il répugna à traverser la passerelle et attendit que son subordonné arrive jusqu'à lui. Son triple menton posa une question au sujet de Clayton et de Kovask. Ce dernier intervint sèchement.

— Je vous présente l'inspecteur-officier Clayton, de la Section

Spéciale ... Lieutenant Kovask de la Navy ... ajouta-t-il en se désignant.

Les grosses lèvres huileuses de l'homme esquissèrent une moue.

— Je vous rappelle que la Navy s'occupe, pour une période indéterminée, des questions de sécurité, selon l'ordre d'état d'urgence secret qui a dû vous être notifié.

Flanighan avala l'avertissement, balança entre une manifestation de son autorité et une soumission totale, opta pour un compromis.

— Enchanté ... Ingénieur en chef Flanighan ... J'espère que nous allons tous ensemble faire la lumière sur ce malheureux incident ... C'est le plus grave depuis presque cinq années que je suis dans la zone.

Dans son dos, l'ingénieur remercia Kovask d'un clin d'œil. Il paraissait soulagé de la tournure que prenaient les choses.

— Vous avez vos rapports de vérification ?

— Oui, monsieur ... Si vous voulez bien m'accompagner jusqu'à mon bureau.

Un quart d'heure plus tard, Kovask avait la certitude que tout était parfaitement clair dans l'exposé de l'ingénieur. On ne pouvait à priori relever une charge contre lui. D'ailleurs, malgré son intervention auprès de Flanighan, il réservait son opinion sur l'ingénieur, ce dernier étant le suspect numéro un.

Les vérifications avaient été faites normalement, et on n'avait relevé aucune détérioration.

— Ces roulements sont en place depuis combien de temps ?

— Un an ... Voici la copie des autorisations relatives à leur utilisation ...

Kovask aperçut, à travers la baie vitrée du bureau, deux ouvriers qui se dirigeaient vers eux, portant une sorte de court brancard.

— Je crois qu'on nous amène les pièces défectueuses.

Quand Flanighan se pencha vers les pièces métalliques, il sursauta, ôta ses lunettes de soleil. Kovask l'observait, goguenard.

— Incroyable ! ... Véritablement incroyable !

Il se redressa, faisant tourner ses lunettes entre ses doigts potelés.

— Même si aucune vérification n'avait eu lieu depuis des mois, nous n'aurions pas ceci ... Je n'ai jamais vu une chose pareille. Seule l'action prolongée d'un acide ... un abrasif ... Mais il aurait fallu des heures ... Le canal est surveillé. Même un homme-grenouille ne pourrait s'approcher des écluses pendant la nuit sans être immédiatement repéré.

— Pourtant le fait est là, dit Clayton. Il faut croire que nos saboteurs sont rudement forts.

— Un sabotage, fit Flanighan rêveur ... Mais pourquoi ? Dans quelles conditions ...

— Tous les gonds des portes océanes sont dans le même état, dit

l'ingénieur qui avait réservé sa bombe.

Le visage de l'ingénieur en chef se couperosa de taches presque violettes.

— Tous les gonds ? ...

— Je fais vérifier ceux des autres portes, mais j'ai la certitude qu'ils sont intacts.

— Vous avez un laboratoire d'analyses ? demanda Kovask.

— Oui, très modeste, mais suffisant pour l'analyse de l'eau. Ce que nous craignons évidemment le plus, c'est le degré d'acidité.

— Avez-vous fait des analyses ces derniers temps ?

— Pas depuis une semaine, avoua l'ingénieur. En principe, le règlement n'en prévoit que trois par mois. Mais avec un peu d'habitude, on sait reconnaître une eau douteuse. Après l'acidité, le plus empoisonnant ce sont les couches huileuses et graphiteuses. Vous ne pouvez imaginer ce que les cargos peuvent lâcher comme cochonnerie. Mais ce sont ces rapports d'analyse et leur fréquence qui justifient les réparations auxquelles nous nous livrons.

Flanighan désigna les pièces.

— Je vais les emporter. Vous n'y voyez aucun inconvénient ?

Kovask secoua la tête.

— Le laboratoire de la compagnie, installé à Cristobal nous donnera une réponse rapide.

— Dans combien de temps pouvez-vous avoir un rapport ? demanda Kovask.

— Avant la fin de la journée. Je vais tâcher de tout emporter pour que les hommes du labo puissent se partager la besogne. Où faudra-t-il transmettre le résultat ?

— Au génie maritime.

Une dernière fois le lieutenant de L'O.N.I. se pencha vers les roulements.

— C'est incroyable ! murmura-t-il.

Quand ils sortirent, le cargo était complètement dégagé et manœuvrait grâce aux deux remorqueurs.

— Combien d'immobilisation ? demanda Clayton.

— Minimum une journée. Il faut tout remplacer.

— N'avez-vous pas l'impression que les gonds des portes d'amont ont moins souffert que ceux de l'aval ?

L'ingénieur le regarda avec surprise.

— Vous avez remarqué ça ? À première vue on ne s'en aperçoit guère ... Ce qui explique que les portes océanes de l'écluse aval aient mieux résisté.

Clayton et Kovask rejoignirent la voiture de l'inspecteur du F.B.I.. Une fois au volant, il bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Quelle vie ! ... Que pensez-vous de tout ça ?

— Rien de bon, dit Kovask. Vous avez des nouvelles de l'agresseur de Wilhelm ?

Clayton démarra brutalement.

— Oui, j'oubliais de vous en parler. Merico a avoué qu'il avait passé quelques semaines dans la propriété du señor Domingin à Pueblo-Mensabé. Vous savez à quoi faire ?

Kovask secoua la tête. Il n'avait même plus la force de parler.

— À s'entraîner comme de vulgaires commandos. Un truc assez poussé d'après ses explications.

— L'ordre de tuer Wilhelm, d'où venait-il ?

— Merico dit qu'il a suivi l'embarquement du chimiste à bord du chaland, puis qu'il a suivi ce dernier une fois dans les eaux du lac Miraflores. Il a pu ainsi deviner où se trouvait le laboratoire de Wilhelm ... Quant à l'ordre, il reconnaît l'avoir reçu d'un certain Perez ...

Kovask fronçait les sourcils.

— Déjà entendu ce nom...

— Oui ... Le Captain Dikson avait aussi eu affaire à lui. Avec ça, nous ne progressons guère. Le signalement de ce Perez pourrait s'appliquer à n'importe quel Panaméen.

Kovask fumait en silence. Il songeait à David Wilhelm. Serait-il aussi capable que son patron ? La tentative de meurtre contre le chimiste était en quelque sorte rassurante. Les autres avaient peur de ses analyses trop poussées et de ses connaissances.

— Pourquoi pas un microbe ? On a parlé de la maladie de la pierre ... Les monuments célèbres en sont tous plus ou moins atteints, dit-on ...

Clayton lui jeta un regard inquiet.

— Vous galéjez ou quoi ?

— Pas du tout ... À moins que ce soit à la fonderie qu'on ait incorporé une drogue nocive ...

— Et c'est dans la flotte du canal qu'on en retrouverait la preuve ? Je ne le crois pas. Le procédé doit être plus simple et terriblement efficace.

Kovask ouvrit complètement sa glace pour jouir de l'air relativement frais de la course.

— Si on se jetait un petit café ? Nous allons faire un détour par Frijoles, proposa Clayton, vous avez hâte d'être de retour à Panama ?

— Je ne sais plus ... J'espère que le travail des quatorze gars dans la salle des archives ne sera pas tout à fait inutile. Il y a bientôt douze heures qu'ils sont sur ces rapports. Je ne pensais pas qu'il y avait tant d'incidents techniques au cours d'un seul mois.

— Vous êtes peut-être tombé sur une série noire.

Kovask ricana :

— Pas certain que ce soit seulement la fatalité qui s'en soit mêlée. Quels seraient pour l'Unitad les avantages d'une immobilisation du trafic ?

Clayton avait l'air de penser qu'ils étaient nombreux.

— Primo, un succès de prestige. L'Unitad n'a eu de succès que parmi les riches propriétaires des divers États où il opère. La masse populaire est plus réticente. Seulement, l'obsession est identique chez le péon et chez le riche señor. Ils sont tous antiaméricains. Remarquez que certains de nos compatriotes méritent de sérieux coups de pieds dans le c... et notamment les puissants dirigeants et sous-dirigeants de l'Unitad Fruit qui commet des ravages, impunément, dans la plupart des États centraux. Pour en revenir à l'Unitad, l'immobilisation du trafic lui rapporterait aussi l'adhésion des gros milliardaires du coin, qui se prennent pour des Trujillo à la petite semaine. Avec le foie, on fait beaucoup de choses. Enfin ils toucheraient la masse qui applaudirait évidemment.

Un convoi militaire venait en sens inverse.

Half-tracks munis de mitrailleuses et camions bourrés de marines.

— L'Amirauté se montre un peu là ! fit Clayton sarcastique. Les gens du coin vont immédiatement se douter qu'il y a quelque chose qui cloche.

Kovask pensait lui-même que ce déploiement de forces était inutile pour le moment et ne ferait qu'accroître la tension.

— Voilà exactement ce que souhaite Unitad et son chef Ramon Ponomé ... Que nous nous affolions, qu'il y ait des frictions avec les Panaméens habitant la zone. Oh ! Ils ne se font guère d'illusions sur les résultats d'éventuelles rencontres armées. L'avantage serait pour nous, mais à quel prix ? Et les pays centraux sont à l'O.N.U., et ils font souvent cause commune avec les pays du bloc afro-asiatique ... Et ils sont soutenus par l'U.R.S.S. et ses satellites ... Un vrai détonateur en somme que ce canal. Tout pourrait être remis en question. Si l'on parle de l'Unitad à l'O.N.U., il acquerra peu à peu le même prestige que le F.L.N. algérien.

Kovask avait maintenant une meilleure vue d'ensemble des circonstances.

— Certainement pourquoi le naufrage suspect de l'Evans II a inquiété Washington. Il fallait aller jusqu'au bout des choses, et quand nous serons certains de la conduite à tenir, il faudra frapper vite et fort.

— C.Q.F.D. ! dit Clayton. On va enfin pouvoir savourer un café.

Pendant une demi-heure ils avalèrent un solide déjeuner, liquidèrent un pot de café noir très fort. Quand il sortit du bar, Kovask se sentait en bien meilleure forme. Il était un peu plus de dix heures.

— Nous allons essayer de retrouver ce fichu chaland. Je voudrais

voir où en est Wilhelm.

Un peu avant l'écluse de Pedro Miguel, la route surplombait le canal. Clayton immobilisa sa voiture.

— Un navire n'a pas le droit de stopper dans les parages. Sauf les bâtiments de surveillance.

Le sabot arriva enfin à l'allure impressionnante de quatre nœuds à l'heure. Clayton et Kovask se trouvaient sur la berge et le commandant de bord les reconnut. Le chaland s'immobilisa à leur hauteur.

Kovask sauta sur le pont. L'enseigne de deuxième classe fit signe de son pouce par-dessus son épaule.

— Toujours dans son labo ... Il a fallu lui porter son petit déjeuner. Nous ne l'avons vu qu'à l'écluse de Pedro Miguel où il a prélevé de pleins seaux de flotte.

Wilhelm ne parut même pas surpris de le voir pénétrer dans la minuscule pièce. Il eut un sourire tranquille, regarda autour de lui d'un air satisfait.

— Soixante quatorze analyses depuis mon départ d'hier. Pas mal, hein ? Je suis en train d'examiner l'eau recueillie à Pedro Miguel. Les résultats sont différents ...

— Comment ça ? s'étonna Kovask.

— Moins de poussières en suspension dans l'élément liquide. L'eau est en quelque sorte plus propre, mais on y retrouve les mêmes quantités de corps gras et de salissures. Celle de Miraflores était très dense ! Malheureusement, malgré la stabilité du chaland, les dépôts sont lents à se faire.

Kovask promena son regard sur les bords remplis d'eaux sales.

— Vous êtes venu spécialement pour moi ?

— Nous venons des écluses de Gatun ... Il y a eu un accident là-bas.

— Grave ?

— Une porte d'écluse a lâché et un cargo a été coincé. Ce n'est pas très grave, mais ça pourrait le devenir.

— Pourquoi cette porte a-t-elle lâché ?

— Les roulements étaient usés jusqu'à n'être plus qu'une dentelle de métal.

Les yeux de Wilhelm s'arrondissaient.

— Par exemple ! ... Vous les avez vus ?

— Oui mais pourquoi paraissez vous aussi passionné ?

Le chimiste secoua la tête.

— Non, pas encore ... Je ne veux pas vous lancer sur une fausse piste.

Kovask s'approcha de lui, l'air menaçant, mais avec, dans le fond, un sentiment d'impuissance. Il savait que la volonté du petit jeune homme maigrichon pouvait être inébranlable.

— Écoutez, si vous avez une opinion déjà établie, il faut me la

confier.

— La science ne se contente pas d'opinions ... Il me faut des faits précis. Je ne vous dirai rien.

Kovask était furieux.

— Méfiez-vous, Wilhelm, je n'aurai pas toujours la même patience.

— En êtes-vous à cinq heures près ? C'est le temps qu'il nous faudra pour atteindre Gatun ... Mes analyses là-bas seront peut-être concluantes ... Je vais demander au commandant de pousser la vitesse. Ce sabot peut atteindre ses dix nœuds et nous ne sommes pas chargés ... Cinq heures, lieutenant, et peut-être pourrai-je vous répondre.

Il savait qu'il lui fallait en passer par là. Il capitula de mauvaise grâce.

— Soit, mais pas plus ... Il est onze heures. Je veux avoir ce rapport à quatre heures cet après-midi.

— Mettez cinq heures ... Wilhelm remit le nez dans ses tubes.

— Ce serait une explication logique ? s'inquiéta Kovask.

Le chimiste se redressa, le regard perdu.

— Logique ? Oui ... Mais tout de même sensationnelle ... Bien que des applications industrielles soient nombreuses ... Cependant à cette échelle ...

Il avait le chic pour titiller la curiosité des gens. Kovask, plein de rage, se dirigea vers la porte et sortit en la claquant.

Clayton qui bavardait avec l'enseigne lui adressa une interrogation muette.

— Têtu comme une mule, oui !... Et le Président Eisenhower ne pourrait lui arracher un seul mot. Venez, nous rentrons à Panama.

Peu à peu, il reprit son calme et même éclata de rire.

— Désolé, fit Clayton, mais je n'ai pas suivi jusqu'au bout votre bonne blague.

— Non, je pense à Wilhelm. Dans le fond, il a raison et nous pouvons patienter cinq heures. Mais pas davantage. Je crois qu'il a découvert un truc assez surprenant et qu'il n'ose pas en parler tant qu'il n'est pas certain.

— Vous lui avez expliqué d'où nous venons ?

— Justement ... Il a paru faire un rapport entre ses propres analyses et la rupture des gonds ... Je crois que nous avons bien fait de nous arrêter.

— Vous avez en quelque sorte servi de catalyseur, fit Clayton en appuyant sur l'accélérateur.

Puis ils glissèrent dans les vapeurs d'air chaud, se laissant bercer par le ronronnement du moteur. Kovask pensait qu'il allait essayer de prendre une douche quelque-part. Il ne savait où. Il ricana en se disant que pas un seul hôtel de Panama n'avait eu l'honneur de le compter

au nombre de ses clients.

CHAPITRE XIII

Les heures qui suivirent parurent des siècles à Kovask. Il traînait dans la salle des archives de la Sécurité, sans pouvoir accomplir le moindre travail utile. Les notes des spécialistes avaient une telle ampleur qu'il ne pouvait les étudier séparément. D'ailleurs, les techniciens du cerveau électronique étaient en train de coder ces différents résultats, avant de les soumettre à leur machine.

L'Evans II se rapprochait lentement des côtes, tiré par deux remorqueurs de haute mer, encadré par les navires-ateliers. Les experts étaient toujours à bord, mais leurs rapports n'annonçaient rien qu'il ne connût déjà.

Clayton était allé interroger le Captain Dikson pour essayer de lui arracher de nouvelles précisions, peut-être un détail qui pourrait avoir son importance.

Dans l'après-midi, le rythme de travail des spécialistes devint extrêmement lent, malgré les ventilateurs installés provisoirement. Les gestes mous et les visages aux traits tirés l'énervèrent au point qu'il fila au génie maritime. Par chance, il découvrit un taxi, ce qui était assez extraordinaire à cette heure critique de la journée. Il entra en contact avec Wilhelm à bord du chaland et le chimiste se plaignit d'être dérangé en pleines analyses.

— Je vous ai dit que j'attendais d'être aux écluses de Gatun pour vous donner mes résultats.

La voix du radio ajouta :

— Terminé !

De retour place de France, il rencontra Clayton dans les couloirs.

— Dikson remâche toujours la même chanson. Il ne connaissait que Perez ... Il ignore complètement comment on peut le contacter. Il ne pense qu'à cette fille ... On le surveille de près, de crainte qu'il n'essaye de se suicider.

Dans le bureau, Kovask s'assit sur une chaise, posa ses pieds sur une autre. Clayton s'écroula derrière son bureau, la tête entre les mains.

— Combien de temps encore ? Combien de jours de ce cirque ? gémit-il.

Comme l'interphone grésillait, il le fixa, un rictus aux lèvres.

— Hilton qui a besoin de moi pour lui commander un demi, peut-être.

Mais ce n'était pas le colonel. Il tendit le combiné à Kovask.

— Pour vous, et ça vient de loin ... San Diego.

La voix du lieutenant de la Navy-Police Sturgens n'était pas trop modifiée par la distance.

— Hello Kovask ! ... C'est vrai que tous les records de température sont battus, là-bas ?

Kovask grogna, mais Sturgens continuait, sérieux.

— On a retrouvé le mystérieux Mr. Forge ... Oui, mon vieux, un coup de pot terrible ... Les gardes-frontières de l'État. Idiot, mais ainsi ... On n'avait aucun signalement, aucune piste ... Il s'est fait piquer en essayant de passer clandestinement au Mexique. Sur lui, pas mal de microfilms très intéressants ... Son véritable nom est Jorge Xantos. Nationalité panaméenne. Pour le moment, il est très réticent, mais on espère l'amener à plus de compréhension ...

— Que vous a-t-il dit ?

— Prudent, le monsieur ... Rien que des informations déjà connues de nous. Le rôle de Mercedes Llanera, celui de Sigmond ... Il a avoué avoir ordonné la liquidation de Mrs. Sigmond et de la petite fille ...

— Sur Dominguin et Ponomé ?

— Rien ou presque ... J'espère qu'il capitulera bientôt.

Kovask expliqua que Dominguin avait quitté son domaine de Pueblo-Mensabé.

— Essayez de lui soutirer l'endroit où il pourrait se trouver actuellement. C'est très important. A-t-il une idée sur le danger qui menace le canal ?

— Ce triste sire n'a aucune idée. À le croire, il servait uniquement de boîte postale. L'information sur la mutation de l'Evans II à Woods Hole lui a paru aussi importante qu'une autre.

— Et les mille dollars qu'il a filés pour cette information banale à sa complice ? ...

— On le lui a gentiment rappelé ... Il avait des ordres, paraît-il, concernant tous les bâtiments océanographiques.

— Où comptait-il se réfugier ?

— Au Panama évidemment ... Il avait sur lui quelque chose comme quarante mille dollars ... Nous avons l'impression qu'il avait aussi des indicateurs dans d'autres milieux, et dans les autres corps d'armée. C'est certainement une huile, mais nous ne sommes pour rien dans sa capture.

— Bien. Dès qu'il y aura du nouveau, pensez à moi. Si je ne suis pas là, laissez un message.

Il raccrocha. Clayton sommeillait dans son fauteuil. Il était quatre heures. Au génie militaire, on savait qu'il se trouvait à la Sécurité. Quand Wilhelm se déciderait à lui communiquer ses résultats, on lui transmettrait son message.

Le colonel se promenait, les mains derrière le dos, dans la salle des

archives. Il fonça vers Kovask et Clayton quand ceux-ci entrèrent.

— La presque totalité des rapports est épluchée ... Deux fonctionnaires sont en retard, et on attend leurs notes pour les coder ... Allez faire un saut à l'Amirauté ... Je suis tenu de rester ici, moi ... Le gouverneur ne cesse de m'appeler.

Sur le chemin du port, ils prirent le temps de boire un demi de bière. Ils arrivèrent une demi-heure plus tard. Le premier classement était déjà fait, et les électroniciens soumettaient de nouvelles séries. Clayton paraissait fasciné par le fonctionnement du cerveau. Kovask, lui, quitta la pièce, chercha un coin de fraîcheur sous un ventilateur plafonnier.

Un petit groupe d'hommes envahit la salle et il reconnut le Commodore Chisholm, entouré de quelques officiers. Il se leva et s'avança à sa rencontre.

— Vous voilà, Kovask ... Des résultats ?

— J'attends, Commodore.

— Les ordres sont stricts, Kovask ... Si nous échouons, les sanctions seront très sévères. Espérez-vous un résultat intéressant de cet immense travail mené en moins de vingt-quatre heures ?

Il allait répondre quand Clayton le rejoignit en coup de vent.

— Une nouvelle série est sortie ... Ils sont en train de la transcrire en clair ... Si vous veniez voir ?

Le premier classement indiquait que la majorité des incidents techniques avaient causé la détérioration de parties métalliques. Le dernier résultat lui donnait les points les plus fréquemment touchés : les écluses océanes de Miraflores et de Gatun, cette dernière l'emportant de quatre pour cent sur la première.

Une troisième série fut apportée par l'un des techniciens. Le Commodore Chisholm le lut à haute voix :

— Heure critique pour les dégradations : entre minuit et cinq heures du matin.

Les autres séries moins nombreuses devenaient plus rapides. Une suite d'informations arriva coup sur coup. Les parties les plus vulnérables des installations paraissaient être les systèmes de verrouillage et les mécanismes de charnière.

— Jusqu'à présent, ces accidents ont été sans gravité remarqua quelqu'un.

Un regroupement d'informations le précisait. L'usure des pièces ne dépassait jamais dix pour cent.

— On dirait que quelqu'un s'est amusé à faire des essais avant d'opérer en grand.

— Il leur était facile de vérifier la bonne marche de leur opération, puisque toutes les réparations se font au vu et au su de tout le monde.

Kovask restait songeur. Il était à moitié déçu. Il s'attendait aux

énoncés du cerveau. Il aurait souhaité autre chose, plus de précision.

Il consulta sa montre. Wilhelm devait être à même de donner ses propres résultats.

Quand il arriva aux transmissions, il rencontra le lieutenant Heichelein dont il avait fait la connaissance quelques jours plus tôt. Ils se rendirent ensemble dans la cabine où l'opérateur était en liaison avec le chaland de débarquement.

Le radio de bord répondit immédiatement.

— Mr. Wilhelm vous demande quelques minutes de patience, mon lieutenant.

Kovask fronça le sourcil. Le chimiste se fichait visiblement de lui. Il était cinq heures passées.

— Où vous trouvez-vous actuellement ?

— Dans la baie de Limon.

Kovask sursauta. Brusquement son front se couvrit de transpiration. L'opérateur et Heichelein l'examinaient avec surprise.

— Très bien ... Restez à l'écoute ... Si Mr. Wilhelm ne peut pas entrer immédiatement en communication avec moi, j'ai un message très important à lui transmettre.

— Entendu.

D'un geste rapide Kovask coupa le contact. La petite lampe-témoin s'éteignit.

— Damned ! ... Dites-moi, c'est bien la voix de l'opérateur que nous avons entendue ? Je veux dire de celui qui est de garde depuis hier ?

L'opérateur de la base inclina la tête, puis soudain fronça les sourcils :

— Vous souvenez-vous de ses dernières paroles ?

— Il a dit un seul mot : entendu.

— Il n'a pas ajouté terminé ... C'est un jeune qui sort de l'école de transmission, et il appliquait l'enseignement reçu comme un bleusaille quoi ! Or cette fois ...

— Vous avez raison, dit Kovask ... Et ce qui m'a alerté, c'est qu'ils ne peuvent se trouver dans la baie de Limon.

Les deux hommes attendaient.

— Les écluses de Gatun ne fonctionneront pas de toute la journée, et nous sommes très peu de personnes à le savoir.

Il posa sa main sur le bras de Heichelein.

— Vite, établissez un repérage goniométrique. Le chaland doit se trouver dans le lac de Gatun ...

— Je comprends, fit le lieutenant ... Il y a tout un coin qui échappe à la surveillance des nôtres.

— S'ils arrivent à franchir la limite de la zone, nous aurons le plus grand mal à récupérer l'équipage et Wilhelm. Le radio devait parler sous la menace d'une arme.

Il serra les dents et son visage se ferma.

— Ils n'allaient pas renoncer comme cela ... Ils veulent porter certainement un grand coup ... Et pas plus tard que cette nuit, puisque c'est toujours entre minuit et cinq heures qu'ils opèrent.

Dans les couloirs, il courut à la recherche du Commodore Chisholm.

CHAPITRE XIV

Le Sikorsky s'éleva au-dessus de Panama une demi-heure plus tard. Il emportait Kovask et Clayton. Le service goniométrique avait réopéré le chaland L. 4002, à la limite de la zone, alors qu'il allait pénétrer dans la baie de Trinidad. Une vedette du service de surveillance avait pu évaluer sa vitesse à cinq nœuds à l'heure. Dans un quart d'heure, l'hélicoptère survolerait le lac de Gatun. Le chaland se trouverait en pleine baie de Trinidad. Au fond de celle-ci, l'îlot de San-José appartenait à la zone américaine, et était occupé par quelques marines disposant d'un puissant émetteur. C'est eux qui avaient servi à la triangulation.

La section de Marines avait reçu l'ordre de se tenir en état d'alerte, et de patrouiller dans le fond de la baie. Kovask se maudissait. Il avait négligé la sécurité de David Wilhelm. L'équipage du chaland se composait de l'enseigne commandant de bord, de quatre marins, d'un mécanicien et d'un radio. Seul l'enseigne était armé. Un commando de l'Unitad, quelques hommes décidés, avaient eu facilement raison de cet effectif. Il ne pensait pas que le chimiste ait pu être tué. Tant que les agresseurs seraient dans les eaux plus ou moins bien délimitées, ils n'oseraient pas perpétrer un crime qu'ils pourraient payer cher. Enfin, jusqu'au bout, ils se serviraient de l'équipage et de Wilhelm comme otages.

Le pilote se tourna vers, eux et désigna le lac de Gatun, le tracé balisé du canal à la sortie du détroit de Barro Colorado. L'aide-pilote se débarrassa de son casque d'écoute et Kovask le coiffa. Il se mit en position d'inter.

— Nous sommes à six cents pieds environ. Je vais rester à cette hauteur jusqu'à ce que nous repérions le sabot. Ce sera facile ... Forme caractéristique. Quelles sont vos instructions ?

— Vous descendrez jusqu'à deux cents pieds, que nous puissions observer ce qui se passe à bord.

Cinq minutes plus tard, le L. 4002 apparaissait, se dirigeant vers le sud-ouest. Son hélice laissait un sillage nettement démarqué sur l'eau verte de la baie.

— Il fonce pleins gaz ... Le pont paraissait désert.

— Ils ne disposent certainement pas d'armes assez puissantes pour nous causer du mal, dit Kovask ... Pendant que votre aide-pilote balaierait le pont avec son pistolet-mitrailleur, nous pourrions nous

laisser tomber sur le pont. L'inspecteur et moi sommes armés. Nous essayerions de gagner le gaillard-arrière ou l'entrepont, au moins, à condition que vous continuiez de nous couvrir.

Le pilote hocha la tête d'un air peu convaincu.

— C'est de la folie ... Mais je suis entièrement à vos ordres. Je vais le dépasser puis revenir vers lui. Don tirera par le côté, et vous descendrez de l'autre.

Quand la manœuvre fut amorcée, le chaland parut se rapprocher à toute vitesse. L'aide-pilote Don visa le poste de navigation, et lâcha de courtes rafales. L'hélicoptère plongea brusquement, ne se trouva plus qu'à une vingtaine de pieds au-dessus du pont. C'était encore beaucoup trop. Graduellement, il réduisit sa hauteur jusqu'à douze pieds environ. Kovask était déjà engagé. Il se cramponna un instant aux fixe-brancards, lâcha tout. Il boula sur le pont, glissa d'une détente derrière la surélévation du panneau de cale. Plusieurs balles vinrent déchiqueter le caillebotis tout autour de lui. Un choc sourd l'avertit que Clayton venait de prendre pied lui aussi. Le vent du rotor, puis celui de l'hélice anti-couple le balayèrent. Le Sikorsky prenait de la hauteur, virait pour se maintenir à l'arrière du chaland. De temps en temps, l'aide-pilote tirait une rafale.

Clayton rampa à sa hauteur.

— J'ai failli tomber à la flotte ... Vous voyez quelque chose ?

— Non, mais si vous me couvriez, je pourrais me glisser le long de la coque, en m'aidant du dernier câble de la rambarde.

En quelques bonds il atteignit celle-ci, parut basculer dans l'eau. Clayton vit ses deux mains courir le long du câble en direction du gaillard-arrière. Elles disparurent à sa vue, mais il continua de trailler.

Kovask se hissa à nouveau sur le pont dans la coursive étroite. Il se lança contre une porte, mais la cambuse était vide. Tous les marins avaient dû être regroupés dans la cale, sauf le navigateur de quart et le radio. Ils pouvaient fort bien avoir laissé Wilhelm dans sa cabine. Il ressortit, longeant la coursive.

Une rafale le plaqua contre la cloison, mais c'était l'aide-pilote de l'hélicoptère qui tirait. Il agita son mouchoir et le nommé Don dut le reconnaître, car il cessa de tirer. À l'arrière se trouvait l'écoutille d'ancres puis entre elle et le château, l'écoutille de cale, ouverte.

Lentement, il se hissa sur les tôles surchauffées du toit de la cambuse, rampant vers le poste de navigation qui faisait saillie à l'avant du château.

Il aperçut la coiffure blanche du marin américain à la barre. Une silhouette se tenait derrière lui. Il tourna les yeux vers l'avant, distingua l'ombre portée par le soleil couchant de son ami Clayton, dissimulé par le panneau de cale.

Par expérience, il savait que les vitres du poste de navigation étaient très épaisses et qu'il ne pouvait tirer sans risque pour le marin.

Du toit de la cambuse, il passa sur le rouf des cabines. Le chaland frémissait sous la pulsation des diesels poussés à fond, mais il avait peur d'être entendu. Toujours dans le cas où Wilhelm serait en compagnie d'un des agresseurs.

Le profil de la baie se rétrécissait. Ils étaient depuis longtemps en dehors de la zone américaine. Il se lança sur le rouf, sauta sur la passerelle. En quelques secondes, il atteignait le poste de navigation, tirait sans sommation sur le Panaméen qui se tournait vers lui, un gros automatique à la main. Le marin, abasourdi, regarda l'homme basculer et rouler sous la table des cartes. Il reconnut Kovask et sourit.

— Formidable ! dit-il ... On vous croyait encore derrière le panneau à l'avant.

— Combien sont-ils ?

— Quatre ... Un avec le savant, deux avec les copains dans la salle des moteurs.

Kovask ramassa l'arme de l'homme et la tendit au matelot.

— Nous ont drôlement eus ! ... Sont venus se foutre par le travers avec une barcasse de rien du tout ... On n'a pas eu le temps de les éviter ... Ils gueulaient qu'ils savaient pas nager ... Il a bien fallu leur descendre une échelle ... Jusqu'à ce que le « yeutenant » se trouve avec ça sous le nez ...

Kovask quitta le poste, se dirigea vers la cabine-laboratoire. L'hélicoptère suivait à une vingtaine de mètres. Il agita le bras dans sa direction.

Comme pour l'homme du poste de navigation, il ouvrit brutalement la porte, tira vers le bas. Wilhelm assis sur sa couchette sursauta, tandis que son gardien, une balle dans la cuisse, se tordait à ses pieds. Kovask l'assomma sans ménagement, regarda avec consternation le désordre qui régnait autour de lui. Ils s'étaient acharnés sur tous les appareils, avec une rage stupide, et des débris de verre crissaient sous ses souliers. Wilhelm haussa les épaules.

— Tant pis ! ... De toute façon ils n'ont pu détruire ce que j'ai là.

Il se tapotait le front. Il ne paraissait pas tellement surpris de l'arrivée de l'homme de l'O.N.I.. Kovask désarmait l'homme à terre. Il tendit le colt à Wilhelm qui, cette fois, parut frappé de stupeur.

— Vous pourrez vous en servir ?

— Hum ... J'essayerai.

Kovask passa sur la cursive, appela Clayton. Ce dernier accourut rapidement.

— Vous et Wilhelm allez descendre dans la cale par l'écoutille d'avant. Le marin et moi par celle d'arrière. Ils seront cernés et j'espère qu'ils se rendront rapidement.

Dans le poste de pilotage, il fit bloquer la barre, poussa la manette du chadburn sur le stop. Presqu'aussitôt, le régime des moteurs tomba.

— Venez avec moi ... Comment se fait-il que l'homme qui vous gardait n'ait pu alerter ses compagnons du bas ?

— Quand l'agression a eu lieu, je n'ai eu que le temps d'écraser le tube acoustique d'un coup de pied. J'ai pensé que ça pourrait toujours servir. Pouvait pas me laisser seul pour prévenir les copains.

— C'était le chef ?

— Sûr ... Perez que les autres l'appelaient.

Kovask jura. Un des principaux maillons du réseau, et il l'avait tué.

— L'échelle donne droit dans la petite soute, ensuite c'est la salle des machines, puis la grande cale complètement vide mais qui peut contenir une douzaine de jeeps.

Le premier il se glissa dans le puits, attendit Kovask au fond. Une détonation assourdie leur parvint.

— Vos copains sont en pleine bagarre. Je crois que c'est le moment. Ils sont que deux après tout.

Il ouvrit la porte de séparation étroite et aux angles arrondis. Une série de quatre lampes éclairait la salle des machines. Derrière le groupe Diesel, ils aperçurent l'enseigne et les matelots, le dos tourné au mur. Kovask se glissa dans l'ouverture, contourna les moteurs, se heurta à un grand nègre qui balançait son automatique à bout de bras. Le poing de Kovask essaya de le cueillir à la pointe du menton, mais l'autre feinta, érafla du canon de son arme la joue du lieutenant.

Plusieurs coups de feu parvinrent de la grande cale. Clayton et Wilhelm occupaient l'autre Panaméen. Brusquement, le Noir fut sur lui, crocha ses doigts longs et puissants dans le cou de Kovask, se renversa sur lui, l'écrasant de sa masse. Privé d'air, il réagit sauvagement, mais rien ne paraissait vouloir faire lâcher prise à son agresseur. Il ramena ses mains à hauteur des pouces de l'homme, mais ce dernier avait une force d'hercule dans les doigts.

Déjà, il voyait la face sombre et grimaçante dans un nuage rouge. Il puisa dans sa peur ses dernières forces, réussit à lever ses mains, et les pouces durcis, chercha les yeux de son étrangleur. Le Noir poussa un hurlement de douleur. Kovask continua de presser sur les boules frémissantes. Peu à peu, l'homme relâchait son étreinte. Soudain, il l'abandonna pour se défendre à son tour. Ce qu'attendait Kovask qui, de ses deux poings réunis, lui asséna un formidable coup de bélier en pleine pomme d'Adam.

Le noir partit à la renverse, puis tomba sur le côté, à demi-asphyxié par l'écrasement de son larynx. Fou de rage, Kovask se dressa sur les genoux, lui donna un coup violent en pleine face, faisant éclater le nez épaté.

Il s'aïda des canalisations pour se redresser, respira à plusieurs

reprises. Agenouillé derrière un des moteurs, le marin tirait sur le dernier Panaméen. Quand il eut repris son souffle et quelques forces, il continua vers la droite, enjamba l'arbre d'hélice.

Le Panaméen s'était réfugié derrière une armoire métallique rivée à la coque. Kovask n'apercevait de lui qu'une main armée d'un pistolet qui tressautait à chaque détonation. Il revint sur ses pas, ramassa les deux armes, la sienne et celle du nègre. Ce dernier râlait comme s'il agonisait et portait des mains crispées sur sa gorge défoncée.

Il sut que jamais il ne pourrait tirer. Sa main tremblait encore. Il s'agenouilla, coinça son arme dans son coude gauche. Il visa lentement la main, tira deux fois.

La tête lui tournait tandis qu'il marchait vers le réduit du Panaméen. Ce dernier essayait de ramasser son arme tombée, de sa main gauche. Il l'écrasa, abattit sa crosse sur les cheveux huilés.

Il resta ainsi une minute, respirant avec délices l'air empuanti par le fuel.

— Le compte y est ? demanda Clayton en s'approchant de lui. Malheureusement, l'enseigne est rudement touché. Ce salaud lui a tiré dessus, dit-il en désignant le dernier Panaméen, assommé par Kovask.

— Les autres ?

— Le mécanicien a eu la main traversée, par une balle. Mais dites-donc, vous êtes blême ...

— Rien ... Ça revient doucement.

L'enseigne était étendu sur les caillebotis. Il respirait de plus en plus difficilement et avait perdu connaissance. Kovask écouta avec attention, examina ses vêtements.

— Certainement un poumon traversé ... Il faut le transporter d'urgence à Panama ...

— L'hélicoptère ?

— Oui ... Vous rentrerez avec eux ... Pour me rejoindre avec la bagnole si besoin est ... Wilhelm va nous faire part de ses constatations.

Un marin était allé prendre le brancard de secours. Ils remontèrent le blessé à l'air libre.

L'hélicoptère se rapprocha lentement du pont, se posa. Les marins se ruèrent pour l'empêcher de déraiper.

La fixation du brancard demanda un certain temps, car ce n'était pas le modèle utilisé pour ce genre de sauvetage. Clayton monta dans la cellule vitrée.

— Je vous transmettrai les instructions ... Il va certainement y avoir du neuf cette nuit.

Sans attendre le départ du Sikorsky, il rejoignit Wilhelm dans le laboratoire. Le chimiste regardait autour de lui avec un sourire fataliste.

— Idiot, complètement idiot ! Ils se sont acharnés comme des gosses !

Kovask alluma une cigarette, s'assit sur la couchette.

— Était-ce justifié ?

— Plus que vous ne croyez ... Vous savez que je n'ai pu faire mes analyses aux écluses de Gatun à cause de ces énergumènes ? Et maintenant ...

— Était-ce indispensable ?

— Pour une meilleure certitude ... Pouvons-nous nous y rendre ? La seule chose d'intacte est mon microscope personnel ... Je l'avais laissé dans son étui, et ils n'y ont pas touché. Malheureusement, mon émetteur d'ultrasons, du moins celui que m'avait prêté le génie maritime, est en morceaux ... Peut-être que le personnel de l'écluse en possède un ? Pour la vérification de certaines pièces de fonderie ...

— Je connais l'ingénieur de l'écluse de Gatun ... Maintenant, dites-moi ce que vous avez déjà découvert.

Wilhelm regarda autour de lui, trouva une des plaques de verre servant à l'examen microscopique et alla chercher son appareil. Il le régla, appela Kovask.

— Jetez un coup d'œil ... Examinez ces sortes de points sombres qui apparaissent assez nombreux parmi les algues et autres composants.

Kovask jugea abondants ces points noirs.

— Qu'est-ce ?

— Carbure de silicium, alumine cristallisée et carbure de bore. Le carbure de silicium vous apparaît dans les points les moins foncés. Tout cela en très grosse quantité, notamment du côté de l'écluse de Miraflores, et je crains d'en trouver encore plus à Gatun ...

Il fouilla dans les paperasses déchirées, puis renonça à chercher.

— Les sauvages ont tout saccagé, ce qui est dommage ... J'avais fait un calcul selon un moyen terme. Avec plus de cinquante analyses, j'ai pu faire une moyenne ... Si mes résultats sont exacts, il y a dans les eaux du canal, quelques dizaines de tonnes de carbure de silicium, un peu moins d'alumine cristallisée et de carbure de bore.

Kovask qui cherchait depuis un moment, eut une illumination subite.

— Dites-moi, ces carbures sont utilisés comme abrasifs ? Ils rentrent dans la constitution des meules et des disques-meules avec l'aide de divers agglomérants ... caoutchouc et résines ...

Wilhelm souriait. Kovask le fixa avec stupeur.

— Vous ne voulez pas dire que ce sont ces particules qui ont pu provoquer des usures aussi profondes que celles que j'ai pu voir ce matin ?

— Évidemment ... Il manque de coagulant. Dans l'eau, elles n'ont qu'une action assez lente, comparable à l'érosion des grains de sable

sur un rocher ... Mais on peut les faire floculer.

Il eut un sourire railleur.

— Vous souvenez-vous de votre visite à mon laboratoire de La Jolla ? Je vous ai montré ces diverses solutions à différents stades ... Connaissez-vous le procédé Cavatron ? Pour l'usinage de certaines pièces, on se sert d'un outil qui vibre à la fréquence de 27 kilocycles ... Or, ce n'est pas l'outil proprement dit qui travaille, mais une poudre abrasive en suspension dans un liquide qui coule sur la surface à travailler.

Kovask était passionné par les explications du chimiste.

— Mais, dans le cas qui nous intéresse, comment auraient-ils pu utiliser un émetteur d'ultrasons à proximité des écluses ?

— Attendez. Il y a d'autres particularités des ultrasons. Dans certaines papeteries, ils servent à récupérer les déchets de pâte à papier diluée dans les eaux usées ... Ils en forment des agglomérés, assez importants. Dans les eaux, les rayonnements d'ultrasons se propagent à la perfection, la preuve : les asdics. On peut atteindre des distances assez considérables, selon la salinité et la densité ... et la température. Ces conditions me paraissent réunies dans cette zone.

— Attendez un moment ... D'après vous, quelqu'un aurait agi à distance à l'aide d'un émetteur très puissant ?

— Je le suppose ... Personnellement, je ne connais pas un tel appareil ... Je l'imagine mal même ... Cependant, on fait des paraboliques d'une telle ampleur ... Précisément, en utilisant des céramiques puissantes ... Voyez-vous, les poussières ont tendance à s'agglomérer aux différents nœuds de vibration. Il suffit de régler soigneusement son appareil pour parvenir à ce résultat. Je ne crois pas que ce soit une chose aisée, et c'est là que doit résider toute la difficulté. Cette floculation des particules de grains abrasifs entraîne, vous vous en doutez, un grand brassage. Pas étonnant donc qu'en quelques heures, on use à ce point une pièce métallique.

Kovask écrasa son mégot sous son pied, jura à cause des débris de verre et fit quelques pas dans l'étroit habitacle. Il réfléchissait intensément.

— La propagation des ondes doit être libre ... Sinon elles forment écho et ...

— Exact ... Il suffit de placer le parabolique suffisamment bas et de choisir son angle ... Le canal a au minimum douze mètres de profondeur. Cela autorise du bon travail.

Il marcha vers la porte.

— Venez à la chambre des cartes ...

— Il n'y en a pas sur les chalands de débarquement ... C'est dans le poste.

Les membres de l'équipage paraissaient attendre. Le marin qui avait

participé à la liquidation des Panaméens s'approcha.

— Mon « yeutenant », on a mis les deux morts de côté et ligoté les deux blessés ... Le nègre a du mal à respirer, mais il récupère vite ... Vous donnez les ordres ?

— Justement, nous allons au poste de navigation. Que chacun reprenne le travail. Direction les écluses de Gatun.

Quand le chaland eut repris sa route, Kovask expliqua à l'Amirauté les directives qu'il comptait prendre. On lui répondit qu'une vedette viendrait prendre les corps et les deux blessés. Il fouilla celui de Perez, mais ne découvrit rien de particulier dans ses vêtements. Il était beaucoup plus préoccupé par les explications de Wilhelm.

Sur la table, le chimiste avait placé une carte de la baie de Limon et de la cote de l'Océan Atlantique. Il prit une règle, l'orienta.

— Voyez ... Une ligne droite peut être tracée venant du large et aboutissant aux écluses ... Il suffit qu'un bateau soit à plusieurs milles au large pour obtenir un bon résultat. Il immergera son paraboloque à la profondeur voulue.

Kovask le regarda en face.

— Si votre hypothèse se confirme, nous l'aurons échappé belle. Pensez aux usages possibles. Dans les ports par exemple ?

— Oui et non ... Un port trop largement ouvert est constamment parcouru par des eaux nouvelles ... Difficile de localiser les particules abrasives ... Tandis que dans le canal, c'était gagné d'avance.

— Comment croyez-vous qu'elles ont été répandues ? Un cargo ?

— Certainement ... Et même l'opération n'a pas dû leur revenir très cher, car ces particules infinitésimales ne pourraient pas être utilisées par l'industrie.

Kovask se pencha à nouveau vers la carte.

— Nous pouvons donc établir la longitude de ce mystérieux navire ? Puisque la baie de Limon ouvre en plein Nord. Restera à établir la latitude ... Il ne peut qu'être à la limite des eaux territoriales ... Pour l'empêcher de poursuivre ses émissions d'ultrasons, ce sera plutôt difficile ... Nous pouvons mettre des écrans, évidemment, mais j'aimerais pouvoir détruire ce nid de rats.

Il se redressa une nouvelle fois.

— Avant la tombée du jour, il faut que je le fasse repérer par les avions de la Navy ...

— Et si je me suis trompé ? Si nous ne trouvons pas une quantité suffisante de particules abrasives ?

Kovask haussa ses épaules puissantes.

— Tant pis ! ... Donnez-moi cette longitude ?

— Entre 79°50' et 79°55'.

Le lieutenant passa dans la cabine radio et fit envoyer son message. Il fit préciser que la réponse devrait lui être adressée à bord du

chaland.

Une heure plus tard, ils arrivaient aux écluses de Gatun. Le chaland s'immobilisa sur la rive gauche et Kovask, accompagné du chimiste, gagna les locaux du personnel.

Ce dernier semblait fatigué. La journée avait dû être très dure.

— J'ai le rapport de notre laboratoire ... Usure due à une action d'abrasifs très durs ... L'ingénieur en chef pense qu'il y a eu une mauvaise surveillance, et que des gars sont venus la nuit s'attaquer aux pivots.

Kovask resta stupéfait d'une telle énormité.

— Ils avaient tous une petite meule portative et un groupe électrogène ? C'est tout ce que vous avez comme ingénieur en chef ? Nous avons découvert autre chose, nous ... Mais je vous présente David Wilhelm, chimiste. Il va faire quelques prélèvements dans le sas et dans le bief. Avez-vous un sondeur à ultrasons ?

— Un Sperry ...

— Parfait ! s'exclama Wilhelm. Ce sera plus pratique pour déterminer les quantités.

Une demi-heure plus tard, le chimiste put leur montrer l'accumulation de particules dans une cuve en verre, dont une des parois était garnie d'une feuille métallique. C'était inouï de voir ce que pouvait contenir un litre d'eau.

— Satisfait ? demanda-t-il aux deux hommes.

L'ingénieur restait éberlué. Kovask lui tapa amicalement sur l'épaule.

— C'est Flanighan qui va en prendre un sérieux coup ! Il se couvrira de ridicule, le pauvre vieux.

Le message de l'Amirauté arriva sur ces entrefaites. Le bateau qui avait été localisé sur la longitude était le Coban, un cargo du Guatemala. Le bâtiment étant en dehors des eaux territoriales, il n'avait pas été possible de lui demander les raisons de sa présence.

— Ne croyez-vous pas que la nuit, il pénètre dans les eaux territoriales pour améliorer son angle d'incidence ?

Wilhelm fit la moue.

— Je ne le pense pas.

— Tant pis, dit Kovask avec force. Nous le capturerons quand même.

— Ne cherchent-ils pas un incident de ce genre ?

Kovask eut un sourire entendu et passa dans le poste de navigation. Il rédigea un message assez long, puis le fit coder par le radio, avant qu'il ne soit transmis.

— Cette nuit sera décisive, annonça-t-il à Wilhelm. L'ingénieur avait rejoint son poste. Je viens de demander que d'importants moyens soient mis à ma disposition. Le Commodore Chisholm et le colonel

Hilton seront là dans quelques heures. Nous commencerons à partir de minuit. Plus précisément à partir du moment où le Coban commencera ses émissions d'ultrasons.

— Comptez-vous utiliser des hommes-grenouilles ?

— Je ne sais pas encore, pourquoi ? Le visage de Wilhelm était grave.

— Leur fréquence d'émission peut être dangereuse pour un nageur. Je me suis étonné que l'on ne trouve pas de cadavres d'animaux ou de poissons notamment, mais ces derniers ont dû fuir.

Il rit.

— Nous aurions peut-être découvert tout cela en écoutant les doléances des pêcheurs du coin.

CHAPITRE XV

À dix heures du soir, plusieurs personnes étaient réunies dans le bureau du capitaine Husson, directeur des services de sécurité de Cristobal et adjoint du colonel Hilton. Le Commander Tucker, commandant la base de Cristobal, se trouvait à gauche du Commodore Chisholm. De l'autre côté de la longue table étaient assis Wouters, délégué par le gouverneur, Kovask ayant à sa droite Clayton et Wilhelm.

Kovask parlait depuis une demi-heure. Il avait fait un rapide retour en arrière, expliqué pourquoi l'Evans II avait coulé dans le Golfe de Panama, comment il avait été amené à supposer que des adversaires inconnus faisaient peser un danger certain sur le Canal. Il avait ensuite exposé ses preuves.

— Nous savons maintenant comment ces hommes s'y prennent pour saboter nos installations. David Wilhelm pourrait vous en fournir une preuve immédiate. Je crois que le temps nous manque, mais je lui demande de vous expliquer le procédé employé.

Wilhelm eut un regard intimidé puis commença ses démonstrations. Peu à peu, sa voix s'affermir. La stupeur de tous ceux qui n'avaient pas assisté à l'expérience du chimiste était évidente.

Le Commodore Chisholm adressa un regard de compréhension à Kovask. Il appréciait maintenant le système de parade que le lieutenant lui avait demandé de mettre en place. Un escorteur côtier de la Guard Coast patrouillait au large de Colon, dans les eaux territoriales, et disposait d'écouteurs ultra-soniques. Deux vedettes rapides étaient dans le port de Cristobal, ainsi qu'un vieux L.T.C. citerne, qui devait être vendu à la ferraille, le mois suivant.

Wilhelm avait un accent de véracité qui les convainquait peu à peu.

— Ne nous fions pas à ce que nous connaissons ... Certains pays ont fait des progrès énormes dans le domaine des ultrasons, et la construction de paraboles d'une grandeur inusitée à l'aide d'une céramique spéciale n'est pas impossible. La difficulté était l'orientation d'un pareil faisceau d'ondes, mais elle semble avoir été résolue.

— Mais par gros temps ? demanda le Commander Tucker ... Leur tâche ne serait pas aisée ?

— Bien sûr. Aussi ils profitent de cette période de calme plat. Et cette nuit ils détruiront tout le travail accompli aujourd'hui aux écluses de Gatun.

Wilhelm se tut et Kovask prit immédiatement la parole.

— Je crois que nous devons nous rendre aux Transmissions navales. Dans quelques instants, nous pourrions obtenir des précisions sur le cargo Coban. L'escorteur « Caroline » doit nous donner tous les détails obtenus avec son radar.

Deux voitures emportèrent les huit personnes. Aux Transmissions, un enseigne de première classe décodait les messages reçus. Il les apporta ensuite à son chef, le Commander Tucker qui en donna lecture.

— Voici les caractéristiques de ce cargo. Longueur 88 yards un pied deux pouces ... Largeur 30 yards trois pouces ... quinze cents tonnes de déplacement. Il est immobilisé à moins d'un mille de la limite des eaux territoriales. L'avant est dirigé vers le large.

Kovask lui coupa la parole.

— Prêt à s'enfuir à la moindre alerte. Vitesse supposée ?

— Quinze à dix-huit nœuds à l'heure. Les écrans radar donnent une étrange configuration du cargo. L'arrière est surmonté d'un énorme portique incliné à 45° au-dessus de la surface des eaux.

Wilhelm eut un sourire de triomphe.

— Évidemment, il faut une installation robuste pour faire descendre l'énorme parabolique dont il doit être muni. Ils n'ont eu aucun écho d'ultrasons ?

— Ce n'est pas précisé, dit le Commander Tucker. L'escorteur « Caroline » poursuit ses investigations à distance raisonnable.

— Pense-t-on à bord que le Coban soit muni de radars suffisamment puissants pour le détecter ?

— Nous allons leur poser la question.

La réponse fut rapide. Le Coban avait un important dispositif radar.

— Je ne crois pas que le Caroline l'inquiète, dit Kovask ... Il n'y a qu'à lui donner l'ordre de revenir vers le port ... Il est normal que la Guard Coast fasse une enquête sur ce bâtiment immobilisé depuis quelques jours au large des côtes.

À ce propos, le Commander Tucker avait apporté une précision. Cela faisait trois jours exactement que le cargo guatémaltèque se trouvait là.

— Je me suis permis de faire des recherches, ajouta-t-il. Le Coban a franchi le canal à plusieurs reprises, ces dernières semaines.

Kovask dressa l'oreille.

— Combien exactement ?

— Quatre allées et venues ... À une semaine d'intervalle.

Le lieutenant se tourna vers le Commodore Chisholm.

— Cela correspondrait aux dégradations constatées du côté de Miraflores. Ils se livraient à des essais, et c'est lorsqu'ils ont été certains que leur appareil était au point qu'ils ont opéré en grand ...

Exactement comme la nuit dernière.

— Il faut dire que nous les avons précipités ... Surtout vous, lieutenant Kovask.

Clayton lui enfonça son coude dans les côtes.

— À quand le petit filet doré entre vos deux barrettes ? (1) murmura-t-il.

Kovask sourit légèrement mais enchaîna :

— Ne pourrait-on pas retrouver le nom du bâtiment qui a dû transporter la poudre abrasive ? Il n'a pu balancer des tonnes de cette cochonnerie par-dessus bord sans que cela se remarque. À moins qu'il n'ait été pourvu d'une installation spéciale en dessous de la ligne de flottaison et des pompes.

Soudain, une autre idée lui vint.

— Le Coban est un vapeur, n'est-ce pas ?

— Oui ... Ce n'est pas un navire très moderne.

— Pourquoi n'auraient-ils pas utilisé les eaux à la sortie du condenseur ? Tout au long de la traversée ils pouvaient ainsi abandonner leur poussière abrasive sans gros risques.

Les marins présents paraissaient de cet avis. Kovask consulta sa montre. Il était minuit moins le quart. Il fit un signe au Commander Tucker qui sortit de la pièce.

— Nous allons embarquer à bord d'une vedette, annonça le Commodore.

Le colonel Hilton parut suffoqué :

— Comptez-vous l'arraisonner en dehors des eaux territoriales ?

— Il n'en est nullement question. D'abord, il s'ensuivrait certainement une poursuite, cela nous entraînerait trop loin et enfin ces gens se défendront jusqu'au bout. Je ne veux pas qu'il y ait trop de dégâts.

Dans le port, un remorqueur manœuvrait, tirant un L.T.C. qui paraissait plein à ras-bord. Dans les projecteurs, ils purent voir que le château-arrière était en partie démantelé et qu'il ne restait que le poste de navigation.

— Trente mille gallons de fuel, dit Kovask à Clayton ... Il enfonce jusqu'à la rambarde.

L'inspecteur regarda le chaland avec surprise.

— Vous allez foutre le feu au Coban ?

— Pas question ! Nous tenons trop à mettre notre nez dans l'installation de ce méchant cargo. Et je suis certain que nous allons trouver des gens très intéressants à bord.

La vedette démarra lentement, parallèlement au sillage laissé par le remorqueur. Ils étaient en pleine baie de Limon quand le « Caroline » signala que des émissions d'ultrasons venaient d'être enregistrées. Elles étaient d'une puissance peu commune.

— Ça commence.

À l'approche des digues de protection, la vedette ralentit encore et ils virent s'éloigner les feux du remorqueur.

— Nous le laissons filer seul ?

— Dans quelques instants nous stopperons même complètement.

Clayton mâchonnait sa cigarette.

— Vous me faites mijoter, Kovask.

Ils se trouvaient dans le carré minuscule à l'avant du bâtiment. Kovask lui donna du feu, alluma sa propre cigarette. Tout le monde se pressait contre les vitres épaisses.

— Pas du tout ... Le remorqueur va faire le tour du Coban à distance raisonnable ... Puis il reviendra au port, mais tout seul.

— Il abandonnera le L.T.C. ?

— Oui ... Ce dernier est occupé par deux hommes. Deux volontaires. L'un est à la barre, l'autre aux vannes de vidange. Il a même à sa disposition une pompe électrique qui refoulera le fuel dans la mer. Cela formera une immense tache en forme de U. À un moment précis, une mise à feu télécommandée sera actionnée.

— Les deux hommes ?

— Ils auront eu le temps de revenir à bord du remorqueur.

Kovask soupira.

— Ça coûte un vieux chaland et trente mille gallons de fuel à la Navy, mais ce n'est pas de trop. L'administration du Canal en remboursera une bonne partie, trop heureuse d'en être quitte à si bon compte.

— Le feu cernera le Coban ?

— Pas complètement. Ils auront juste la place pour manœuvrer et revenir vers nous, c'est-à-dire dans les eaux territoriales où le « Caroline » les arraisonnera. Cela n'ira pas tout seul mais ils seront trop affolés pour résister longtemps. Il y a un commando de marines à bord de l'escorteur. Des gars choisis un par un. Matériel de choix, canots pneumatiques à moteur et grappins. Ils seront sur le Coban avant que le « Caroline » ait tiré son premier coup de semonce.

Il haussa les épaules.

— Chisholm m'a refusé le plaisir d'en faire partie. J'aurais bien aimé être dans les premiers à poser les pieds sur le pont. Le spectacle vaudra certainement le coup.

— Vous êtes certain qu'ils n'ont rien de prévu pour fuir ? Hélicoptère ? ...

— Pourquoi pas un sous-marin ? Non, les avions de la Navy n'ont rien repéré de semblable. Le pont est paraît-il passablement encombré. Du moins pendant la journée. Certainement le fameux portique qui ne doit être déployé qu'à la nuit tombée.

Un haut-parleur nasilla au-dessus de la porte d'entrée.

— Astyx signale qu'il accomplit la boucle autour du Coban et que l'expulsion de fuel se poursuit normalement. Plus de la moitié des trente mille gallons flotte actuellement dans un quart de cercle d'un demi-mille de rayon. Le vent, Sud-Nord approximativement, bien que très faible sera excellent pour la propagation du feu.

Le Commodore demanda qu'on les branche directement sur la radio de l'escorteur. Un quart d'heure plus tard, une voix s'éleva.

— Escorteur Caroline à navire inconnu, stoppé par 79°52 minutes de longitude Ouest et 4°31 minutes latitude Nord attention, message d'extrême urgence ... Un chaland-citerne, à la suite d'une avarie, vient de perdre la totalité de sa charge en fuel. Risque immédiat d'incendie. Rejoignez d'urgence Cristobal ... Nous répétons ...

Clayton grimaçait de plaisir.

— Ils ne vont pas être dupes.

— Non ... S'il s'agissait d'une avarie, le fuel mettrait un certain temps à remonter à la surface de l'océan. Tandis que nous l'y avons déposé avec précaution.

La voix nasillarde s'éleva à nouveau.

— Escorteur Caroline à C.T. Navire inconnu ne répond pas ...

— Maintenant, c'est la station terrestre de sécurité qui va s'en mêler. De la comédie évidemment, qui ne dupe personne mais produit son petit effet psychologique.

Soudain, ils distinguèrent des feux de position légèrement sur la droite.

— Astyx revient ... Dans quelques minutes, ce sera la mise à feu.

Une nouvelle fois, l'escorteur répéta son message d'alerte, puis avertit C.T. que le Coban ne répondait toujours pas.

— Aucune manœuvre à bord ? demanda le Commodore.

La réponse fut rapide.

— L'écran radar laisse voir une modification de sa superstructure. Ils doivent replier leur portique.

— J'y suis, dit le Commander Tucker ... Ce gros engin leur interdit certainement la manœuvre. Ils ont dû remonter la parabolique pour mettre en route leurs machines.

Kovask opina du chef.

— Ils vont foncer vers le large malgré le danger. Tant que la nappe n'est pas en feu, ils croient qu'il s'agit d'un coup de bluff.

— Regardez ...

Une immense étincelle venait de jaillir de la mer, puis la nuit retomba, plus épaisse.

— Raté ! jura Clayton.

Mais, en même temps, un embrasement général de la mer éclata. On distingua alors parfaitement la silhouette du cargo très haut sur les flots, celle du remorqueur qui revenait vers le port. Sur la gauche, le

« Caroline » se déplaçait rapidement, perpendiculairement à l'embouchure de la baie de Limon, tandis que la deuxième vedette rapide convergeait vers le trou noir dans lequel se trouvait le Coban.

Les flammes couraient à grande vitesse de la mer, formaient bientôt une demi-couronne fantastique.

— Quarante mètres de haut au moins ! supputa Clayton.

Le Coban bougeait. Il pivotait lentement vers la gauche. Son capitaine espérait certainement longer la limite des eaux et s'enfuir de la sorte. Mais les flammes allaient trop vite, et bientôt il se trouva étroitement encerclé.

— Ça doit faire du joli à bord, dit quelqu'un.

Kovask imaginait sans peine l'effolement général. Il était satisfait de son plan et espérait que les marines maîtriseraient l'équipage sans endosser la moindre perte.

— Vous appréciez, hein ? lui souffla Clayton.

— Pleinement !

— Cette fois, il pivote totalement.

— Dans deux minutes, il sera en plein dans les eaux territoriales.

Les flammes roulaient maintenant en un immense mascaret de feu, et la demi-couronne avait fait place à une fantastique muraille.

— Ça vaut les feux d'artifices du 4 Juillet, sur le Canal, affirma l'inspecteur.

Le Coban grossissait visiblement. Kovask distinguait parfaitement son profil. Il piquait droit sur eux.

— Pourvu qu'ils ne tentent aucune manœuvre désespérée une fois dans les eaux territoriales.

— J'y pense, dit Clayton. S'il s'était trouvé un autre bâtiment dans les parages ?

— Le cas était prévu et la zone a été soigneusement fouillée par les radars, je vous en donne ma parole.

Une nouvelle fois, le haut-parleur nasilla. Le ton de la voix avait changé :

— Ici escorteur côtier « Caroline ». Le commandant de bord, lieutenant Hanover, au capitaine commandant le cargo Coban ... Vous venez de pénétrer dans les eaux territoriales ... Ordre vous est donné de mettre en panne et de permettre à l'officier d'inspection l'accès de votre pont. Il n'y aura pas d'autre semonce.

Presque aussitôt, un coup de canon éclata à l'avant de l'escorteur.

— Le commando est certainement à bord, dit Kovask.

Wouters, le délégué du gouverneur, lui tendit une paire de jumelles. On distinguait bien des silhouettes sur le pont du cargo, mais il était impossible de savoir ce qui s'y passait réellement.

La vedette glissa en direction du cargo. Au large, l'incendie paraissait décroître peu à peu, mais les flammes étaient encore

suffisantes pour éclairer la scène.

— Ici Caroline ... Par signaux optiques, le sergent-chef commandant la section de marines nous fait savoir qu'ils sont en partie maîtres de la situation. Seuls, quelques hommes réfugiés dans le gaillard d'avant tirent par les hublots de pont. Ils vont utiliser les grenades lacrymogènes.

Quand la vedette accosta le long de l'échelle de coupée, tout paraissait calme à bord. Le sergent-chef s'approcha du Commodore pour le rapport.

— Vingt-trois personnes à bord, Commodore. Quatre tués et plusieurs blessés.

— Chez vous ? s'inquiéta l'officier supérieur.

— Quelques blessés sans gravité. Ils ont commencé à tirer en refluant vers le gaillard d'avant. Mais l'équipage n'était pas armé. Il s'agit en fait de gardes du corps. Nous avons séparé les officiers de bord et les matelots du reste de la troupe.

Kovask apprécia pleinement. Les marines avaient collé la fine équipe dans le carré des officiers. Quand il entra, il reconnut d'abord la femme.

— Señora Dominguin ! fit-il ironique.

— C'est une honte ! siffla-t-elle. Vous vous en mordrez sérieusement les doigts. Nous sommes très bien placés dans notre pays pour ...

Kovask regardait un homme au teint olivâtre, au regard sournois. Gras et répugnant, ce ne pouvait être que le roitelet de Pueblo-Mensabé.

— Señor Dominguin, je suppose ?

Un homme blond essayait de se dissimuler derrière les autres. Kovask le désigna aux marines.

— Celui-ci, aux fers immédiatement ... Le traître Sigmond, renégat de la Navy. Faites taire cette femme.

Le Commodore entra, suivi de tous les autres.

— Le compte y est, lieutenant ?

— Je crois.

— Nous venons d'avoir une vue d'ensemble du matériel. Votre ami Wilhelm est affairé et très passionné.

Les autres n'étaient que des comparses, des gardes du corps. Plusieurs portaient des pansements provisoires.

— Les morts sont dans le gaillard d'avant, précisa le sergent-chef.

Le Commodore se pencha vers Kovask.

— Mission réussie et sans gros ennuis ... Mes félicitations ! Vous comptez mener l'interrogatoire demain ?

— Tout de suite ... Je veux dire une fois à terre. Il faut éclaircir certains points.

— Si nous pouvions mettre la main sur Ponomé ... Ce serait la

meilleure des choses.

Kovask alla à son tour visiter le matériel. Il resta songeur devant l'immense parabolique de l'émetteur. La céramique avait plusieurs mètres de haut.

— Presque quatre mètres, dit Wilhelm qui frétillait d'aise au milieu de ce désordre. Vous avez vu le treuil ? Cette pièce doit peser plusieurs milliers de kilos et je me demande quelle fonderie a pu le couler ...

— Vous vous le demandez ? C'est signé ... Quelle puissance a fait des progrès énormes dans ce domaine, ces dernières années ? Qui utilise des fusées balistiques à base de céramique ?

Wilhelm avait les yeux ronds.

— Ne cherchez pas plus loin ... Aussi surprenant que cela vous paraisse, il n'y a que les Soviétiques pour avoir fourni cet appareillage à l'Unitad. Malgré certaines divergences politiques. Vous venez avec nous ou bien vous restez ? Nous allons gagner la terre avec la vedette.

Wilhelm passa sa langue sur ses lèvres comme un gosse gourmand.

— Si vous m'y autorisiez ... Je resterais bien.

Kovask éclata de rire et rejoignit Clayton. Ce dernier paraissait sombre.

— On va encore passer la nuit à interroger ces salopards ? Vivement que vous preniez le Bœing du retour. Je vous accompagne à Tecumen avec des fleurs, puis je vais roupiller quarante-huit heures d'affilée.

Le Commodore s'entretenait avec le capitaine du cargo. Ce dernier prétendait que son bâtiment avait été loué pour six mois par le señor Dominguin, et il se réfugiait derrière sa nationalité guatémaltèque.

Chisholm suivit le lieutenant sur la coursive.

— L'ennui, c'est qu'il a en partie raison. On ne peut relever contre lui que le refus de mettre en panne ... Nous pourrions garder quelque temps le bateau et son équipage, mais nous devrions ensuite le restituer ... Et contre Dominguin ? Quelles charges ?

— Ils ont tiré sur la section de Marines.

— Oui, évidemment, mais ce n'est pas suffisant.

Kovask alluma une cigarette.

— Je compte particulièrement sur Sigmond. Il a vécu dans leur sillage pendant une semaine.

Il doit savoir des tas de choses passionnantes. Dominguin est certainement responsable de forfaits et crimes commis sur le territoire de la Zone.

— Et si ce premier-maître refuse de parler ?

Kovask sourit.

— Je crois qu'il parlera ... N'oubliez pas que sa femme et sa fille ont été tuées par ceux-là même qu'il servait. Un homme ne peut pas supporter ça. Enfin, il y a l'agression contre le L. 4002. Certainement

commandé par Dominguin ?

Le visage du Commodore s'éclaira.

— J'oubliais, en effet ... L'état du jeune enseigne est très grave et, s'il meurt, ces gens-là doivent être durement châtiés.

Le ton de Kovask devint un murmure :

— Nous devons les tenir au secret quelque temps. Empêcher que la politique n'utilise leur arrestation. Quand nous aurons toutes les preuves, nous pourrons y aller carrément.

Chisholm paraissait rêveur.

— Décapiter l'Unitad, c'est remporter une belle victoire. Il va falloir jouer serré.

Sur la mer, seules quelques flaques de fuel brûlaient encore. L'air humide était saturé de fumée et tous avaient le visage et les mains noircis. Solidement encadrés par les Marines, Dominguin et sa femme descendirent la passerelle de coupée et pénétrèrent dans la vedette.

— Une jolie femme ! remarqua le Commodore ... Curieux qu'elle soit mêlée à cette histoire.

— Une tigresse aussi ! affirma Kovask.

Le capitaine ayant accepté de conduire son navire jusqu'aux quais de Cristobal, ils quittèrent le Coban à bord de la vedette.

Dans le bureau de la Sécurité, Kovask établit sur papier les grandes lignes de ses interrogatoires. Clayton l'assistait, ainsi que le colonel Hilton. Wouters ne manifesta pas le désir d'assister à la séance. Il devait rendre compte au gouverneur de la réussite des opérations. Le Commodore Chisholm était en route pour Panama. Luisa Dominguin comparut la première. Elle s'installa sur la chaise placée au centre de la pièce, croisa haut ses jambes. Elle paraissait très sûre d'elle.

— Je dois vous avertir que je refuse complètement de répondre à une seule question.

Kovask la regarda silencieusement puis inclina la tête.

— Très bien.

Il fit signe à l'inspecteur de service qui entraîna la femme.

Du coup, elle parut inquiète de sa trop facile victoire.

— Vous avez quelque chose à ajouter ? fit Kovask, ironique.

Elle pivota et passa la porte, le policier dans ses talons.

— Croyez-vous qu'il soit utile d'appeler Dominguin ?

— Pour la régularité de l'instruction, je le crois.

Le gros homme refusa de s'asseoir. Il répéta exactement les mêmes paroles que sa femme. Kovask, très à l'aise, s'inclina et le riche propriétaire eut la même leur inquiète dans ses yeux.

Clayton apprécia l'attitude de Kovask.

— Ils vont s'imaginer que nous en savons long ... Malheureusement, il ne reste plus que le premier-maître Sigmond. Si celui-là se montre réticent, je me demande comment nous démêlerons l'affaire.

Kovask allumait soigneusement une cigarette. Ses cheveux très décolorés brillaient sous la lumière électrique. Ses yeux étaient durs. Il martela chaque mot :

— Sigmond parlera ... Même au prix de certains moyens un peu rudes.

Il s'adressa au policier.

— Allez le chercher.

Lentement, il orienta les deux projecteurs de bureau sur la chaise vide.

CHAPITRE XVI

Sigmond entra d'un pas hésitant. Clayton lui désigna la chaise et il s'y laissa choir comme un homme fatigué. Ébloui par les projecteurs, il ferma les yeux puis les ouvrit à nouveau.

Kovask n'avait pas sa fiche signalétique, mais il pensa qu'il avait une quarantaine d'années. C'était un homme robuste, aux cheveux blonds, aux yeux clairs. Son teint était coloré. Alcoolique certainement, se dit le lieutenant.

Étonné du silence, Sigmond les regarda à tour de rôle, puis parut s'absorber dans la contemplation de ses souliers.

— Mercedes Llanera est arrêtée. Le saviez-vous ?

— Oui.

— Comment ?

— Dominguin en avait été informé par un de ses agents principaux.

— Son nom ?

— Jorge ... Tout simplement.

Kovask soupira de soulagement. Tout continuait de s'enchaîner correctement. Il n'aurait peut-être pas à connaître d'autres personnages, d'autres comparses.

— À quel moment avez-vous agi à bord de l'Evans II ?

— Au jour indiqué.

— La forte houle n'a été qu'un hasard ?

— En effet. Je savais que le radiophare ne fonctionnerait pas.

— Qui l'avait saboté ?

— Un nommé Perez ... Il était à l'intérieur en compagnie du pêcheur Morillo, celui qui est mort avec sa femme.

— Explique tout ! le menaça Kovask, passant brusquement au tu.

Sigmond se concentra quelques secondes.

— La route de l'Evans II était fixée depuis longtemps. Nous devons relâcher deux jours à Puerto-Mensabé. Le 9 et le 10. C'est dans la nuit du 9 que le bâtiment devait couler. S'il n'y avait pas eu la tempête, je devais créer une voie d'eau artificielle.

Le colonel Hilton jura mais ne dit rien.

— J'étais prêt à sauter à l'eau dans ma tenue de combat.

— Doucement. Quand avais-tu saboté les instruments de bord ?

— Un peu avant la tombée de la nuit. Je savais exactement ce que j'avais à faire. Pour l'appareil du laboratoire, ce fut plus difficile, car le chimiste s'y trouvait. Il m'avait vu entrer et ressortir, mais il était

tellement occupé qu'il ne prêta pas attention à moi ... Au moment où j'allais sauter à l'eau, à la suite du choc, il se cramponna à moi. Nous avons roulé ensemble dans la mer ...

L'homme essaya de les convaincre :

— Je n'ai pas eu le courage de l'abandonner ... Je l'ai attaché à moi et j'ai nagé vers les signaux lumineux qui venaient du phare.

— Pourquoi t'ont-ils aidé à t'en sortir ? Au fond, tu étais un témoin indésirable ?

Sigmond porta une main à ses yeux, mais un des inspecteurs la lui fit baisser d'un coup rude.

— Pas de ça ou je t'attache !

— Alors ? demanda Kovask.

— Je ne sais pas ... De toute façon, j'étais revêtu de ma tenue d'homme-grenouille, et ils ne tenaient pas à ce que mon cadavre soit retrouvé ainsi équipé ... Ils ont fait une drôle de tête quand ils m'ont vu avec Brown. Il s'était évanoui au cours du trajet et était à moitié noyé.

— Dominguin ?

— Il était furieux, mais en apprenant qu'il s'agissait d'un chimiste, il a changé d'avis ... Jusqu'à ce qu'on reçoive l'ordre de s'en débarrasser.

— L'ordre de qui ? Sigmond redressa la tête.

— Qu'aurai-je de plus si je vous le dis ? Je sais ce que je risque ... La chambre à gaz si je suis jugé en Californie.

Kovask resta impassible. Le silence qui suivit fut long et lourd. Sigmond commençait de se contracter sur sa chaise.

— Pourquoi trahissais-tu ? Pour l'argent ou par idéal ?

Le quartier-maître eut un geste de dédain.

— L'idéal ? L'Unitad, un idéal ?

— Il y a autre chose derrière l'Unitad ... Tu le sais bien. Réfléchis. Je te poserai cette question tout à l'heure et tu devras y répondre. Continue.

Sigmond raconta comment ils étaient restés quelques jours à Puerto-Mensabé avant de partir avec les Dominguin. Ils avaient traversé le pays pour s'embarquer dans un petit port de la côte atlantique, Belen, à bord du Coban.

— Tes explications sont bien rapides. Revenons sur le détail. La mort de Brown ?

— Ils l'ont noyé, puis ont transporté le corps à la pointe de la péninsule.

Kovask se leva et s'approcha de l'homme. Ce dernier pâlit en le voyant avancer. Clayton en faisait autant de l'autre côté, et il sentait les inspecteurs dans son dos. Depuis un moment, son visage ruisselait de transpiration, mais à la suite de la menace de l'attacher, il n'osait s'essuyer.

— Je vous jure ! hurla-t-il ... Je ne suis pour rien dans la mort de Brown ...

— Tu en as dix-huit sur la conscience, avec le sabotage de l'Evans II ...

Les deux hommes étaient en face de lui. Il ne pouvait plus distinguer les autres, toujours assis derrière la table. Il serra ses poings.

— Je l'avais sauvé ... C'était pas pour le descendre ensuite.

— Alors ! Continue, si tu as la conscience tranquille.

— Dominguin donnait des ordres ... depuis le bateau.

— Tiens, ricana Kovask, il n'en recevait plus ?

— Non, il n'en recevait plus, c'était lui le grand patron.

Le lieutenant fut frappé d'une idée.

— Qui utilisait les ultrasons ? Il faut des techniciens pour faire marcher ces appareils.

Sigmond le regarda, éberlué.

— Mais le second de bord et l'officier-radio.

Kovask échangea un regard avec Clayton. Ils avaient enfin une preuve de la complicité de l'équipage. Le Commodore serait enchanté de l'apprendre.

— L'attentat contre Wilhelm ?

— Ordonné par Dominguin.

— Le second aussi ?

— Bien sûr ... Mais Merico, le nègre de la première tentative, était un tueur de Colon. C'est Perez qui l'a engagé.

Kovask se pencha vers lui.

— Tu connais beaucoup de choses, dis donc ?

— Ils ne se méfiaient pas de moi ... Ils discutaient entre eux.

— D'où venait le matériel ?

— De Roumanie, je crois ... Par la Pologne. C'était un type du Guatemala qui l'avait réceptionné.

— Son nom ?

— Je ne sais pas ... Je vous le dirais.

Kovask se contenait. Il avait encore des atouts pour le faire parler, mais l'homme n'était pas suffisamment maté. Il revint derrière la table et Clayton en fit autant. Il alluma une cigarette. Les minutes passèrent et chacun paraissait trouver cela normal. Sauf Sigmond, dont le regard traqué allait de l'un à l'autre.

— Comment s'appelle ta fille ?

Sigmond le regarda avec terreur ...

— Nancy ... Pourquoi ? ...

— Ta femme ?

— Vous n'avez pas le droit ... Pas le droit.

Un inspecteur s'avança vers lui et le gifla. Kovask lui avait fait

signe.

— Tu avais le droit de sacrifier dix-huit personnes pour du pognon ?

— Trente-quatre orphelins, précisa Kovask ...

Sigmond essaya de se lever, mais ils le clouèrent sur sa chaise et le giflèrent.

— Le nom de ta femme ?

Sigmond passa son avant-bras sous son nez, regarda sa chemise tachée de sang.

— Lizzy, dit-il l'air hébété.

Clayton sondait le visage de Kovask. Ce dernier était impénétrable. Il apercevait son profil dur comme du granit, les boules des masséters sous la tension des mâchoires crispées, et plus haut, l'angle blanc de l'œil avec la pupille féroce.

— Écoute-moi Sigmond ... Tu n'es qu'une charogne puante. Tu as trahi ton pays, tes copains, pire ta femme et ta fille. Tu les as trahies. Tu les as mises dans une situation périlleuse. Tu as agi en lâche, méprisé toutes les valeurs qui rendent la vie possible. Tu as sacrifié ta femme et ta fille.

L'homme balbutia :

— Sacrifiées ... Mais ...

Il voulut se dresser, mais les deux inspecteurs veillaient et leurs mains impitoyables l'écrasaient à nouveau sur sa chaise. Dans cette attitude il perdait sa dignité, sa volonté, la possibilité d'avoir des sentiments, de souffrir ou même de pleurer. Entre les deux projecteurs étincelants, deux têtes sombres. L'une celle du lieutenant Kovask, où luisaient des yeux impitoyables.

— Lieutenant ...

Un sanglot l'étouffa brusquement. Il pencha la tête comme s'il allait vomir, la redressa. Il ne voyait plus rien qu'un mur d'une blancheur éclatante délimité par deux boules de feu. Il ferma les yeux quelques secondes.

— Écoute-moi. Tu ne nous as pas tout dit. Qu'est-ce qui t'empêche de parler ? Qui protèges-tu ? Tu ne seras plus en danger, jamais ... Tu es revenu avec nous. Évidemment tu mérites un châtiment, mais peut-être pourrions-nous éviter le pire. Est-ce que tu comprends ce que je dis ?

Une voix extérieure à lui, mais qu'il reconnut comme étant la sienne, répondit :

— Oui mon lieutenant.

— Personne ne pourra te menacer désormais ...

Soudain Sigmond échappa au sortilège. Kovask s'y attendait. Il faudrait peut-être des heures et des heures avant d'obtenir un résultat.

Le premier-maître resta assis, mais il souriait. Son visage était méprisant.

— Vous ne m'aurez pas comme ça lieutenant ... Vous pouvez aller vous faire f..., moi je ne dirai rien ! Et vous savez pourquoi ? Pour le plaisir, pour vous emmerder.

Sigmond n'était qu'un primaire et sa volonté vulgaire reprenait le dessus. En ce moment, et Kovask le comprenait parfaitement, il détestait sa société, sa patrie, le monde entier et rien ne pourrait le forcer à parler. Il aurait, dans son délire désespéré, rejeté la femme qui lui avait donné le jour.

Brutalement les projecteurs s'éteignirent et Sigmond poussa un cri. Tout redevenait noir autour de lui. Il se retrouvait sur une chaise dans une salle banale, face à des visages fermés. Il se sentit nu, dépouillé, fruste de ce désir exaltant de ne pas répondre.

La disparition de l'intensité lumineuse était un déchirement. Il se retrouvait lui-même, Gregory Sigmond, premier-maître à quarante ans, raté professionnel, tête brûlée sans autre conviction que le désir bête de détruire ce qui pouvait l'aider à sortir de sa fange.

Il faillit leur crier de redonner la lumière intense. Il détestait cette petite ampoule nue et jaune qui se balançait au bout d'un fil noirci par les chiures de mouches, il voulait se replonger dans le miracle précédent.

Kovask alluma une cigarette.

— Tu en veux une ?

Sigmond le regardait toujours. Il y avait un grand vide dans ses yeux bleus. Kovask se leva, lui glissa une cigarette entre les lèvres, la lui alluma.

— Tu étais en Corée ?

— Oui ...

— Et avant, tu as été contre les Japs ?

— Oui.

— Tu n'étais pas bien dans la Navy ? Tu n'avais pas de bons copains ? Tu pourrais être maître-principal maintenant. Peut-être midship.

L'homme finit par se tourner vers lui. C'était le seul être auquel il pouvait se raccrocher. Les autres, il ne les connaissait pas. C'étaient des civils. Kovask était un marin comme lui.

— Tu as fait c...erie sur c...erie. Pourtant, avant de t'embarquer sur l'Evans II, tu as suivi un stage de spécialisation comme détecteur ? Tu essayais de te cramponner quand même ? Tu savais bien que tu ne pourrais pas continuer de vivre ainsi avec ta maigre solde et l'argent que te rapportait ton travail secret ?

Clayton se demanda si Kovask n'éprouvait pas une sympathique pitié pour le premier-maître. Il ressemblait plus à un maître morigénant un élève qu'à un enquêteur interrogeant un coupable. Il se dit que la célèbre entraide de la Navy n'avait pas fini de l'étonner.

Sigmond tirait sur sa cigarette, le regard fixe. Kovask revint lentement derrière son bureau, s'y laissa choir. Il était partisan des méthodes psychologiques.

— Combien as-tu reçu pour la destruction de l'Evans II ?

— Deux mille dollars.

— Où sont-ils ?

— Dans ma cabine, à bord du Coban ... Je n'ai pas eu le temps de les récupérer.

— Que voulais-tu en faire ?

— Les faire parvenir à ma femme et à ma fille, pour qu'elles viennent me rejoindre.

— Où comptais-tu aller ?

— Rester en Amérique centrale.

Kovask enchaîna tout naturellement.

— De qui Dominguin recevait les ordres ?

Sigmond prit à nouveau son air buté, mais Kovask savait qu'il n'allait pas résister longtemps.

— De Ramon Ponomé ?

Le quartier-maître sourit, se redressa.

— Non. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Dominguin et Ponomé ne font qu'un.

Tous sursautèrent, sauf Kovask plus maître de lui.

— Tu en es certain ?

— Vous trouverez des preuves à bord du Coban. Il n'a pas eu le temps de tout détruire.

Le colonel Hilton avança sa grosse figure.

— J'ai vu des photographies de Ponomé ... Ce n'est pas tout à fait ça.

— Dominguin se cache depuis des années. Il souffre de fièvres et se drogue. Son aspect physique a pu changer.

Kovask attaqua durement.

— De qui recevait-il certaines instructions ? Seul il ne pouvait réussir. Il avait une sorte de conseiller. Un homme qui travaille pour une puissance étrangère. Les Russes.

Sigmond eut un petit sourire suffisant.

— Tu connais cet homme ?

Il ricana, les regardant les uns après les autres.

— Écoute-moi, Sigmond.

Le ton grave du lieutenant le surprit. Il le fixa avec inquiétude.

— Ces gens se sont ignoblement conduits avec toi. Ils ont tué ta femme et ta fille. C'est Mercedes Llanera qui les a assassinées sur l'ordre de Jorge, lequel avait reçu des instructions de Dominguin.

Sigmond se dressa lentement et cette fois aucun des policiers

n'intervint pour le faire asseoir.

— Nancy, Lissy ? Lieutenant ...

C'était une sorte d'appel au secours. Kovask hocha la tête, répondit :

— Oui Sigmond. Elles sont mortes.

L'homme se figea au milieu de la pièce. Tous étaient suspendus à ses gestes, ses paroles.

— Lieutenant ...

Il eut une sorte de rire douloureux :

— Vous connaissez cet homme ...

CHAPITRE XVII

La même nuit, une équipe de spécialistes fouilla le Coban de fond en comble. Les documents s'amoncelèrent dans une pièce de la Sécurité. Un premier tri avait permis d'établir que Gregory Sigmond n'avait nullement menti. On retrouva des preuves écrites sur la double identité de Dominguin.

— Un graphologue amateur trouverait la similitude des deux écritures, dit Clayton en tendant deux lettres, l'une signée Dominguin, l'autre Ramon Ponomé.

Le capitaine du cargo fut à nouveau interrogé, et il reconnut sans trop de difficultés que ses officiers naturalisés guatémaltèques avaient des origines tchèques et polonaises. Lui seul était latin avec ses matelots.

À quatre heures du matin environ, Kovask était à même d'interroger une nouvelle fois Dominguin. Ce dernier fut arraché à son sommeil, poussé dans le bureau.

Il commença à répéter qu'il ne voulait répondre à aucune question et que son arrestation était arbitraire.

— Reconnaissez-vous être Ramon Ponomé ? lui demanda brutalement Kovask.

L'homme encaissa mal le coup. Il paraissait souffrant et fatigué. Il resta silencieux, tandis que le colonel Hilton brossait rapidement un tableau des faits reprochés au chef de l'Unitad depuis plusieurs années. Plusieurs tentatives de sabotage ayant entraîné la mort de soldats ou marins américains, tentatives de corruption de fonctionnaires.

— Votre procès sera long, mais vous serez jugé chez nous en Amérique du Nord. Et ce sera certainement la chaise électrique.

L'homme resta indifférent. Finalement, il fut reconduit dans sa cellule.

— Il faudra lui faire avouer qu'il est Ponomé. Avec les gens du Panama il faut prouver, sinon ils continueront de penser qu'il est vivant, et ils en feront une légende. Le premier apprenti-dictateur venu endossera sa personnalité et tout sera à recommencer.

Kovask buvait une tasse de café. On en avait apporté plusieurs thermos. Il avait les yeux rouges et songeait aux délices d'une douche et d'un lit. Mais tout n'était pas fini. Il restait le dernier homme. Celui dont Sigmond avait donné le nom à la surprise générale.

— Nous allons pouvoir rentrer à Panama mon colonel, dit-il en se tournant vers le chef de la Section Spéciale.

— Qu'avez-vous fait de votre chimiste ? demanda Clayton d'une voix pâteuse.

Kovask eut un rire bref.

— Il dormait dans la timonerie, au milieu des appareils les plus divers. Il n'a pas fini ses examens. Nous reprendrons le même avion demain soir.

Hilton était affalé dans un fauteuil. Son visage aussi était marqué par la fatigue.

— Quand allez-vous vous occuper de l'autre ?

— Pas avant le jour, mon colonel. Inutile de nous signaler par notre arrivée à une heure aussi matinale.

Le retour s'effectua par la route. Clayton était au volant et le colonel Hilton se trouvait à ses côtés. À l'arrière, Kovask faisait des efforts pour ne pas s'endormir et fumait sans arrêt.

Le colonel se tourna vers lui un peu avant Gamboa :

— Croyez-vous que nous découvrirons d'autres complicités parmi le personnel américain ?

— Ce n'est pas impossible dit Kovask. Jusqu'à présent nous comptons, outre le Captain Dikson et Sigmond, Mercedes Llanera. Je ne crois pas qu'à San Diego où à La Jolla ils aient contaminé d'autres personnes, et principalement à Balboa, centre administratif, ce n'est pas impossible.

Hilton soupira.

— C'est terriblement ennuyeux ... Pour nous tous. Les grandes purges sont néfastes, même pour les fonctionnaires innocents. On nous reprochera notre négligence ...

Clayton toussa, gêné. Kovask resta silencieux.

C'était tout le drame des hommes envoyés à des milliers de kilomètres de leur pays, dans un climat épuisant. Ils finissaient par faire la part des choses, par oublier la plus élémentaire vigilance. Il avait connu Clayton quelques années plus tôt. Il n'était pas aussi gras. Il ne gémissait pas constamment parce qu'il devait veiller, s'activer, prendre des responsabilités. Lui-même avait hâte de retourner à Washington. Là-bas il faisait froid, les saisons étaient normales.

— La trahison paraît plus facile dans ce sacré pays, continua le colonel. On en arrive à oublier les valeurs morales les plus élémentaires. Voyez Dikson.

Dans le bureau de Clayton, Kovask s'allongea sur un lit de camp tandis que l'inspecteur s'étendait sur celui d'un collègue dans le bureau proche.

Il était neuf heures du matin quand ils se présentèrent à l'Hôpital de la Navy. Ils furent conduits jusqu'à la chambre 17, devant laquelle

veillaient deux policiers de la N.P.. Il y en avait deux autres sous la fenêtre du malade.

Dikson était en train de se raser devant la glace du lavabo quand ils entrèrent. Il coupa le courant, se tourna vers eux. Il ne portait que son pantalon de pyjama. Le géant avait un torse musclé, recouvert de poils poivre et sel.

Il s'approcha d'une chaise, se laissa tomber dessus d'un air excédé. Sa voix monotone s'éleva.

— Je n'ai plus rien à vous dire. Tout ce que je savais, je l'ai répété je ne sais combien de fois.

Kovask s'adossa contre la porte, tandis que Clayton s'approchait de la fenêtre.

— Je venais vous demander si vous aviez une idée des sanctions qui vous attendent à la suite de votre trahison.

Dikson fronça ses épais sourcils, puis haussa les épaules d'un air fataliste.

— La dégradation certainement ... Cinq ans de réclusion ?

Kovask jeta un regard amusé en direction de Clayton. Ce dernier eut un rire bref.

— C'était le moins que vous espériez ... Malheureusement, nous avons un supplément d'informations en ce qui concerne votre cas.

Le Captain bougonna :

— Qu'essayez-vous de me mettre sur le dos ?

Kovask prit une cigarette, l'alluma puis lança le paquet à Clayton.

— D'abord l'assassinat de Paula Tedou.

Dikson parut catapulté de son siège.

— Vous êtes fou ou quoi ?

— C'est vous qui avez fait semblant de le devenir quand vous avez vu la tête de votre maîtresse dans ce paquet que vous vous étiez adressé.

Dikson s'avavançait vers lui, menaçant.

— Je vais vous faire rentrer ces paroles dans la gorge, espèce de salaud !

— Doucement, Dikson ! dit Clayton en sortant une matraque en caoutchouc de sa poche. J'aurais le plus grand plaisir à vous abîmer la gueule avec ce truc-là. Asseyez-vous et écoutez jusqu'au bout ce que nous avons à vous dire.

Kovask avait de nouveau son visage de marbre.

— Captain Dikson, directeur des services de balisage de la West Coast. Une belle ordure ! Le plus beau fumier de la zone ! Le numéro Un du R.U. pour l'Amérique latine.

Cette fois, Dikson ne bougea pas et une lueur inquiétante apparut dans ses yeux.

— Reprenons si tu le permets ... Quand je suis venu dans ton

bureau, tu as eu un moment de panique, et tu t'es affolé. Tu savais que je finirais par me rendre compte de ton rôle un peu spécial. Tu m'as désigné le contrôleur Spencer de façon indirecte, comme étant le traître. Puis tu as essayé de le faire descendre, et l'affaire n'ayant pas réussi, tu as liquidé le tueur au bazooka. Mais tu étais de plus en plus inquiet. Un seul moyen de prouver ta relative innocence, de passer pour un pauvre type que l'amour avait rendu imprudent. Tu es allé chez ta maîtresse, tu l'as tuée. Ce n'était pas suffisant. Tu prévoyais que nous reviendrions dans l'après-midi. Tu l'as décapitée. Tu as envoyé cette tête à ta propre adresse, et par chance nous étions là quand le colis macabre est arrivé.

Dans l'hôpital, c'était l'activité du matin. On entendait des infirmières parlant fort, et un chariot chargé certainement de vaisselle passa dans le couloir.

— Il fallait que nous soyons convaincus de ton peu d'importance. Ce qui m'a donné l'éveil, c'est que les autres n'auraient pas envoyé cette tête mais une bombe. Je me suis étonné de cette mascarade macabre tout d'abord. Mais ensuite, j'ai parfaitement compris ton rôle. C'est toi qui armais les membres de l'Unitad, car c'est le seul parti en Amérique centrale suffisamment organisé pour en faire un bon profit. Ce qui importait, c'était de nous flanquer dehors, nous les Américains, nous tes compatriotes.

Clayton surveillait le Captain, mais ce dernier restait impassible, comme très intéressé par les explications du lieutenant de L'O.N.I..

— De même, tu as combiné le sabotage du Canal. Il fallait quelque chose d'efficace mais de discret. Pas d'attentat au plastic. Non. Tes petits copains de l'Est t'ont fourni un matériel sensationnel. Un émetteur d'ultrasons assez puissant pour faire agir une poudre abrasive sur les installations.

Dikson secouait la tête.

— Tu as quelque chose à dire ?

— Ça ne tient pas ... Il aurait mieux valu pour moi prendre la fuite au lieu de me laisser bêtement arrêter.

— C'était trop difficile. Tu as choisi la solution la moins dangereuse. Peut-être aurais-tu continué à simuler la dépression nerveuse. On t'aurait interné, puis au bout de quelques mois tu aurais pu t'enfuir. Et jamais on n'aurait su ton véritable rôle dans toute cette affaire.

La voix de Kovask devint percutante.

— Tu as commis une bêtise en faisant abattre la femme et la fille de Sigmond.

Mais Dikson était sur ses gardes. Il ne tomba pas dans le piège en accusant Dominguin.

— C'est lui qui t'a dénoncé et Dominguin, alias Ponomé, a également reconnu que c'était toi son principal conseiller.

Cette fois le Captain réagit. Il se redressa et les regarda avec un sourire plein de mépris.

— Nous nous sommes emparés du Coban et des documents qu'il contenait. L'équipage est arrêté sous l'inculpation de complicité. Deux officiers venaient d'au-delà du rideau de fer. Il fallait des techniciens pour s'occuper de ces appareils délicats.

Dikson se leva. Clayton se rapprocha de lui, mais il secoua sa grosse tête.

— Bon. C'est entendu, c'est moi. Et je suis très satisfait du rôle que j'ai joué pendant plusieurs années. Il fallait que ça se termine comme cela. Mais la preuve est faite que même la Navy est contaminée par mes amis. Nous y sommes plus nombreux que vous ne l'imaginez. Jugez-moi, et mon procès aura une répercussion terrible sur l'opinion publique. Ce sera un affolement sans pareil. Mais mes collègues continueront mon travail, et après moi il y en aura d'autres. Vous n'arriverez jamais à nous abattre tous.

Clayton balançait sa matraque avec l'envie féroce de l'abattre sur le crâne de Dikson.

— Les États-Unis connaîtront un nouveau Mc Carthy et vous savez le mal qu'il a fait. Il a complètement démoralisé le moral des trois armes au lieu d'extirper le démon. Même emprisonné, même fusillé, je continuerai d'avoir une influence nocive.

Kovask se demandait si l'homme n'était pas véritablement détraqué. Tout portait à le lui faire croire. De sang-froid il avait trahi son pays, décapité sa maîtresse, fait tuer la femme et la fille de Sigmond, sans parler des morts de l'Evans II.

— Ce sera à nouveau la suspicion. Tout le monde se méfiera de son voisin. Il y aura encore des frictions entre la Navy, l'aviation et l'armée de terre. Et le programme des essais d'armes nouvelles s'en ressentira.

Il croisa les bras, leur faisant front.

— Que croyez-vous que soit le rôle d'un agent aussi important que moi ? Le sabotage sous toutes ses formes, et principalement sous la forme psychologique. L'intoxication par tous les moyens. Faire douter les gens de leur propre marine, de leur propre armée, de leur pays même. N'est-ce pas sublime et au-dessus des petites activités terroristes d'un quelconque agent secret ?

Kovask savait maintenant ce qu'il fallait proposer à la commission d'enquête devant laquelle il ferait son rapport. Et il voulait que Dikson le sache aussi.

— Vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'au coude, si vous croyez que je vais vous laisser continuer d'avoir une influence quelconque, même sous les verrous. Dès aujourd'hui vous serez transféré en Amérique. Dans une clinique spécialisée. Vous êtes à

moitié fou, mais vous le deviendrez complètement. Il n'y aura pas de procès ...

Dikson devint livide. Dans un sursaut de rage, il voulut s'élancer sur Kovask mais Clayton abattit sa matraque. Il poussa un hurlement de douleur et s'écroula lourdement. Clayton le frappa encore une fois.

— C'est la meilleure façon de le rendre dingue !

Kovask ricana :

— Vous n'avez aucune confiance aux psychiatres, Clayton ? Si vous connaissiez comme moi, une certaine clinique, dans le Colorado, vous changeriez d'opinion. Elle appartient à la C.I.A. et il paraît qu'on y obtient des résultats sensationnels. Il y a quand même des types qu'il faut faire disparaître plus ou moins légalement. Dans quelques années, un certain Mr Smith ou Brown, ressemblant étrangement à Dikson, s'établira quelque-part dans une petite ville bien tranquille. Comme libraire ou employé municipal. Il aura tout oublié de son passé. Il ne se souviendra plus de la Navy, ni de ses actions bonnes ou mauvaises. Il aura une petite vie bien rangée, bien calme. Il vitupérera contre Kroutchev, comme un Américain bien moyen, et il assistera aux réunions paroissiales.

Clayton écoutait, la mine sombre.

— Il y en a une dizaine comme lui dans le pays. Ils ne se souviennent plus avoir eu entre les mains le sort du monde. Ils vivent une autre vie, et ne s'en portent pas plus mal.

— Pourquoi ne pas le descendre purement et simplement ?

— Parce qu'il est toujours difficile de faire disparaître un cadavre. Et puis ...

Il ricana :

— La méthode de lavage de cerveau n'est quand même pas complètement au point. Il arrive parfois des accidents et les cobayes sont assez rares.

Clayton avala difficilement sa salive. Lui qui pensait que parfois son travail de flic avait des aspects écoeurants ! Il eut un regard de pitié pour la grosse carcasse de l'ex-Captain Dikson.

— Vous partez bien aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Dans quelques heures. Je compte sur vos fleurs. Celles que vous m'avez promises cette nuit.

Clayton sortit un paquet de cigarettes de sa poche, en alluma une. Il regarda au travers des vitres de verre dépoli, comme s'il pouvait voir le parc de l'hôpital.

— Je crois que je ne serai pas à l'aérodrome, Kovask.

Il eut l'air gêné à la suite de ces paroles, et ajouta avec une fausse gaîté.

— Il fait trop chaud, vous comprenez ? Et j'ai du sommeil en retard !

FIN

-
- 1 Les insignes de Lieutenant (Lieutenant de Vaisseau) se composent de deux barrettes dorées, mais celles de lieutenant-Commander (Capitaine de Corvette) sont séparées par un mince filet doré.

5 COLLECTIONS

CRÉÉES POUR VOUS
PAR LES ÉDITIONS
FLEUVE NOIR

ESPIONNAGE

La lutte des ombres

SPÉCIAL-POLICE

Enigme et Suspense

ANGOISSE

Le frisson de la Peur

AVENTURIER

Le Gentleman Justicier

ANTICIPATION

La Réalité de Demain

CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

Exigez

"FLEUVE NOIR"

PRIX : 240 F. 2,40 N.F.

Imp. Foucault

N° 274